



3 1761 07486396 0

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Jean Nicolas Marcellin Guérincau de Saint-Péray
L'OPTIQUE

O U

LE CHINOIS,

A MEMPHIS.

Essais traduits de l'Egyptien.

SECONDE PARTIE.



*H 38 298.
2 H. 8. H 5*

A LONDRES,

Chez MARC-MICHEL RET,
Libraire.

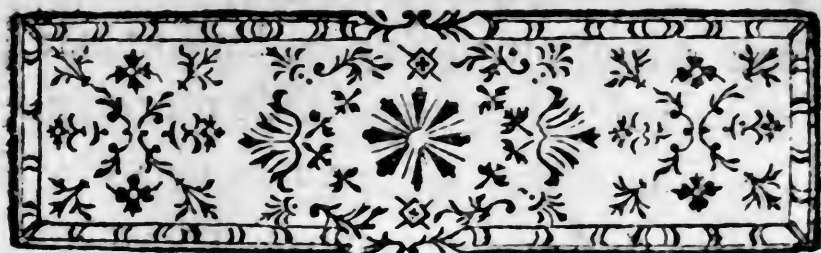
M. DCC. LXII.

GR

355

G84

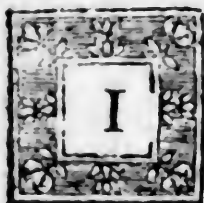
pt. 2.



L'OPTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT l'Histoire du grand-homme sec est retardée. Spectacles divers qui arrêtent l'attention du Chinois.



SM AZEB qui avoit pris sans s'en appercevoir , le goût des Monologues, se disoit , en pensant à l'histoire qu'Ibrahim venoit de lui raconter ; quoi ! Voilà donc où aboutit l'amour à Memphis. Pense-t-il donc me dégôûter de Nadine ? Ah ! si je la retrouvois je ne l'en épouse-

Part. II.

A

rois pas moins. Toutes les femmes au bout de quelques mois de mariage, ne sont point vaporeuses ni quinqueteuses. On n'a jamais oui parler de vapeurs dans la Chine. Neyra est de toutes les Chinoises la plus égale , & je ne me sens pas de mon côté la moindre inclination à devenir grondeur. Un visage peut-il s'offusquer des nuages de la mauvaise humeur devant le visage qu'il adore.

Pendant qu'Ismazeb réfléchissoit ainsi, les regards d'Ibrahim s'étoient occupés à considérer un homme que la foule entouroit , lequel venoit de perdre une basque du vieil habit noir qu'il portoit , & dont il avoit envain recousu les lambaux. En ce moment un autre homme magnifiquement galonné lui rapporta sa basque qu'il avoit retrouvée ; aussi-tôt l'homme galonné ayant regardé l'homme vêtu de noir le reconnut &

l'embrassa avec beaucoup de joie. Le bruit qu'ils firent en s'approchant d'Ismaze, le tirèrent de sa rêverie. Alors Ibrahim lui dit : avant de passer à l'histoire du grand homme sec, écoutons parler ces deux hommes ; en ce moment ma lorgnette me fait voir que leur conversation va vous donner un exemple de l'abus qui règne à l'égard de l'éducation des Memphisiens.

Lorsque les deux personnages furent assis , le Chinois entendit que l'homme galonné disoit à celui qui étoit tout nud ; tu vois , mon ami , ce que c'est que de faire fortune , nous étions tous deux camarades & tous deux Précepteurs à deux cens francs par an dans Memphis ; il est vrai que tu étois plus habile que moi ; tu sçavois la trigonométrie , les sections coniques , la tactique ; tu étois versé dans les connoissances

des propriétés de la parabole ; tu enseignois les mœurs & les sciences : qu'as-tu gagné à tout cela ? Tu es pauvre. Que n'as-tu fait comme moi ? J'ai quitté un métier aussi infructueux & aussi déprisé que celui de travailler à créer des hommes aimables & vertueux. J'ai vu partout que le métier de Cuisinier étoit incomparablement plus utile & plus honorable , & j'ai appris ce métier en moins de tems que tu n'avois appris la moindre de tes sciences. Va , mon ami , pense-tu qu'il importe aux hommes de protéger des sciences dont ils ne tirent point eux-mêmes directement les fruits ? Qu'importe à la considération qu'un traitant veut s'attirer dans le monde , que son fils ait un Précepteur qui connoisse les propriétés de la matière , la liaison des idées , & la route du cœur humain ; il lui importe bien différemment d'avoir un bon Cuisinier. C'est par

lui qu'il parvient à la considération ; c'est par lui que sa maison est toujours remplie , & qu'il s'attire les hommages de tous ceux qui le méprisent tout bas , & qui sans cela , le mépriseroient en face. Je trouve qu'on a bien raison de payer fort cher un Cuisinier qui produit de si grands avantages , tandis qu'on donne à peine de quoi subsister à un Précepteur qui n'est pas à beaucoup près si utile. Ainsi, crois-moi, change ton métier stérile contre le mien qui est fort lucratif , & tu verras bien-tôt les lambeaux de ton habit se convertir en galons & en étoffes de soye. En effet l'homme qui étoit tout nud trouva ces raisons si bonnes qu'il résolut d'abandonner tous ses livres pour le Cuisinier Memphisien. Les deux personnages changerent de place , & le Sage & le Chinois les perdirent de vue.

Pardonnez-moi , dit Ismazed , si je suspens le récit que vous m'avez promis , pour vous demander quels sont ces deux hommes qui paroissent aussi bisarres l'un que l'autre.

Le Sage lui répondit : ils le sont en effet. Ils ont atteint tous les deux leur seizième lustre , & les ridicules de leur âge , loin de s'affoiblir , se sont accrus en vieillissant avec eux. Voici comme chacun d'eux a raisonné pour se prouver qu'ils avoient très-grande raison d'être ainsi ridicules.

Le premier a dit : les modes de mon tems valoient bien mieux que celles de celui-ci. On se coëffoit plus galamment ; ces grandes & épaisses perruques qui descendoient jusqu'à la ceinture faisoient un bel effet. Ces immenses canons , qui formoient un vaste rempart autour du jaret , étoient agréablement inventés. Cette fraise

énorme , plissée au our du cou , étoit singulièrement élégante. Ce pourpoint tailladé , orné de rubans , comme on en voit à nos Joueurs de Marionettes. Ces charmans hauts-de-chauffes à éguillettes donnoient à un joli homme cet air conquérant , qu'avec la simplicité choquante des parures modernes on n'a point aujourd'hui ; aussi les Dieux sçavent les conquêtes que j'ai faites jadis. J'étois toujours le mieux vêtu des hommes de mon tems ; ma fraise & mes canonsavoient un bon quart de plus que ceux des autres Egyptiens. Pour moi ; je me sçais fort bon gré d'être toujours vêtu comme on l'étoit autrefois. Hélas ! je m'apperçois en vieillissant que le monde n'est plus ce qu'il étoit jadis , & que tout a décliné.

L'autre , au contraire , a raisonné ainsi en lui-même : je plais encore

aux femmes , parce que je leur ai plu autrefois. Leur goût pour un homme à bonnes fortunes subsiste encore même long-tems après qu'il n'est plus en état de leur en inspirer. Or il est aisé de continuer à leur en inspirer , en paroissant toujours jeune. J'aime les jeunes gens ; je prends leurs manieres ; je porte comme eux des furtous sans plis & sans poches ; je rapetisse comme eux mes pieds dans une chaussure étroite ; je suis toujours poudré à blanc ; je peins mes sourcils ; j'use sur mon tein toutes les pomades de Memphis ; je répare les débris de ma figure avec du rouge , tel que s'en servent nos jeunes Conseillers ; un sçavant Dentiste m'a fait des dents qu'on jure-roit être naturelles ; mon œil d'émail est si bien fait qu'il ne differe que très-peu de mon autre œil ; je fais des extravagances comme les

jeunes gens ; je dis des impertinences aux femmes ; je leur fais admirer ma jambe, qui, dénuée de mollets a justement l'air d'une jambe de cour ; je suis le premier à prendre les modes & le dernier à les quitter. Pour être jeune il suffit de le paroître, & je vois qu'on peut l'être à tout âge. Ces deux hommes , continua Ibrahim , sont maintenant occupés à rire l'un de l'autre, & ils ne s'apperçoivent pas que le Public rit de tous les deux.

Ismaze , qui ne se lassoit point de voir des originaux si étrangers à ceux qu'il avoit vû dans la Chine, dit encore à Ismaze : puisque nous avons commencé d'examiner les hommes par couple, apprenez-moi quels sont ces deux-ci qui s'avancent. Après quoi , je vous promets d'écouter votre histoire sans interruption.

Ibrahim lui dit : l'un de ces deux

hommes a dit : c'est en raisonnant avec soi-même que l'on discerne le véritable point de vûe des choses. J'ai le cœur bon , puisque j'ai obligé sans intérêt ; mais voilà que j'ai été trompé dans ma Province par des hommes que j'ai comblé de bienfaits ; ainsi je n'obligerai plus. C'est dommage : car je sens qu'il y a du plaisir à obliger. Maintenant que je suis arrivé à Memphis , où l'on m'a dit que les hommes étoient encore plus vicieux , j'obligerai encore moins , & je fuirai ces hommes ; c'est encore dommage , car j'aime la société. Je sçais bien que parmi ces hommes il y en a d'estimables , mais je me priverai de les connoître , de crainte d'être trompé par ceux qui ne le font pas.

Une aventure assez singuliere , continua Ibrahim , achevera de vous dépeindre le caractère de cet hom-

me. Ses Provinciaux lui avoient dit : si jamais tu vas à Memphis , défie-toi de tout le monde La première fois qu'il y vint , étant encore jeune , il se tint si fort sur ses gardes à cet égard , qu'étant sur le point d'entrer à l'Opéra , il demanda à la grille combien on vouloit lui vendre un billet de parterre ? on lui répondit quarante sous. Comment quarante sous ! s'écria-t-il avec feu , on m'avoit bien dit qu'à Memphis les Marchands surfaisoient des trois quarts. Parlez-donc plus en conscience ? ajouta-t-il à celui qu'il prenoit pour le Marchand de ces billets. C'est en conscience aussi , lui répondit-on , & c'est un prix fait , sur lequel vous êtes le seul qui vous avifiez de discuter. Oh ! voilà le discours de tous les Marchands , répliqua le Provincial ; mais ce n'est pas moi qu'on attrape : en voulez-vous quinze

fous ? Le prétendu Marchand, voyant à quel homme il avoit affaire , répondit , non. En voulez-vous vingt ? ajouta le Provincial , après avoir calculé en lui-même ; on lui répondit encore non. La patience lui échappa & convaincu de la friponnerie des Marchands il se retira ; il revint un moment après proposer trente fous , qui n'eurent pas plus de succès. Il s'en alla encore , & revint en proposer trente-cinq ; mais voyant qu'on ne les acceptoit pas, & ne voulant pas qu'il fût dit qu'il eût donné ce qu'on lui avoit demandé ; il se retira pour la dernière fois plein de colere , & alla crier par-tout que Memphis étoit un coupe-gorge , & qu'il n'y avoit point de bonne-foi.

L'autre au contraire croit , d'après lui-même que tous les hommes sont bons , & il est également leur dupe ; cependant il trouve toujours

dans la bonté de son cœur des prétextes tout prêts pour les justifier. Il aime à vivre avec les hommes, il lui en couteroit trop d'être obligé de les craindre, & il préfère d'être trompé au malheur de soupçonner qu'on puisse le tromper. Cependant ces deux hommes sont également malheureux ; l'un voit trop, & l'autre ne voit pas assez ; le premier n'aura jamais d'amis, parce qu'il craint trop les hommes, & le second n'aura que des amis qui le tromperont, parce qu'il ne craint pas assez ces mêmes hommes.

Ibrahim alloit enfin commencer l'histoire de l'homme sec, lorsque de deux femmes qui passèrent fort près d'eux, l'une en s'avancant précipitamment dans le lieu de rafraîchissement, marcha étourdiment sur le pied du Chinois, d'un coup de coude déranger la perruque, d'Ibra-

him, & passa outre sans les regarder ; tandis que sa Compagne leur fit civilement des excuses. Suspendez encore un instant l'histoire que vous m'avez promise , dit le Chinois à Ibrahim, pour m'apprendre quelles sont ces deux femmes , qui sont aussi différentes l'une de l'autre que nos Chinois paroissent l'être de vos Memphisiens.

Celle qui nous fait des excuses , dit Ibrahim , vient de se mésallier en se mariant à un roturier estimable , & l'autre , fille d'un Artisan , vient de s'annoblir en épousant un homme de qualité. Cette dernière est haute , parce qu'elle est de basse extraction ; elle ne salue personne. Quand elle se trouve par hasard dans un cercle bourgeois , elle insulte ironiquement tout le monde ; elle avoue de bonne foi que la hauteur est son seul défaut. Lorsqu'on lui ra-

conte une saillie d'esprit , elle s'informe aussi-tôt si c'est un bourgeois ou un homme de qualité qui l'a dite, & alors elle rit ou elle hausse les épaules en signes de pitié. Elle prétend au respect & à la considération d'autrui, & elle a la douleur de n'y pas réussir. Elle ignore vraisemblablement qu'il y a loin de la hauteur à la grandeur & qu'on peut être fort haut sans être grand.

Sa compagne , au contraire , est populaire & facile avec ses inférieurs , égale avec ses égaux , & noble avec ses supérieurs. Elle sçait descendre à propos sans s'humilier , & elle possède le talent de mettre tous les gens à leur place. Les hommages & les respects du Public sont volontaires, on ne les lui arrache point, il veut les donner ; cette usurpation qu'il souffre impatiemment l'éclaire ; il ne connoît point de milieu , il faut

qu'il respecte ou qu'il méprise. Il trouve la premiere indigne du rang qu'elle occupe , & il plaint la seconde de ne pas occuper le rang qu'elle mérite.

Ibrahim avoit beaucoup parlé pour un Sage, il résolut de se reposer un instant , & après une courte pause, il commença l'histoire qu'on va lire dans le Chapitre qui suit.



CHAPITRE II.

COMMENT sont élevés Phedos & Zélinde. Premier fruit de l'éducation de Phedos.

CET homme s'appelle Phedos : son pere, nommé Caritès, étoit célèbre dans Memphis, par son luxe & par sa magnificence ; il avoit douze maîtresses, dont les équipages brillans annonçoient publiquement ses bienfaits aux Memphisiens. Sa table étoit ouverte à tous les beaux esprits de l'Egypte, qui trouvoient qu'il avoit beaucoup d'esprit, parce qu'il avoit un Cuifinier excellent ; il aimoit considérablement la lecture, & sur-tout celle des livres modernes, où le libertinage étoit déceinment orné des fleurs de l'esprit, & où le nom de mœurs

II. Part.

B

répété à chaque page n'étoit alors qu'un prétexte pour instruire à en manquer. Il avoit une très-jolie femme , dont il n'avoit point la sottise d'être jaloux , parce qu'en ce tems-là un homme pouvoit aimer toutes les femmes , excepté la sienne. Aussi les jeunes gens de Memphis remarquoient en lui beaucoup de mérite , & le citoient pour exemple aux autres maris.

C'étoit encore la mode en Egypte que la plûpart des époux se séparassent volontairement & d'un commun accord pour aller , chacun de leur côté, vivre comme bon leur sembloit. Caritès avoit persuadé à Calista son épouse que cet usage étoit excellent pour leur repos mutuel. Elle avoit choisi par obéissance sa demeure dans l'un des Fauxbourgs de Memphis , où son époux l'alloit voir quelque-

fois. Ce fut là qu'elle donna le jour à Phédos, & tout Memphis étoit enthousiasmé de l'union de ces deux époux.

En ce tems-là il parut à Memphis un beau Code d'éducation, où il étoit évidemment prouvé qu'on devoit dans les enfans laisser agir la nature jusqu'à seize ans, sans en réprimer les mauvaises inflexions, & laisser fortifier le germe des vices, sans se mettre en peine si en croissant il ne deviendrait pas plus difficile à extirper. Il falloit bien se garder d'instruire alors l'enfant ; il ne devoit sçavoir ni lire ni écrire ; il ne devoit point être instruit du respect qu'il devoit à ses parens ; il pouvoit même impunément les battre dès qu'il n'avoit pas quinze ans ; il ne devoit avoir aucune notion de religion que lorsque le germe des passions, en éclosant,

lui auroit appris à s'en moquer. C'étoit, selon ce Livre très-instructif, une vieille erreur de plier insensiblement un jeune arbre tandis qu'il est verd, pour le rendre souple & docile par gradations à toutes les formes qu'on exige de lui ; il falloit au contraire laisser croître cet arbre à son gré, sans s'inquiéter si devenant par la suite informe & tortu, & si la force de l'habitude, rendant ses défauts impossibles à réprimer, on ne seroit pas obligé de le briser.

Phédos fut élevé selon ces principes ; c'est-à-dire, qu'il ne le fût point. Un jour Caritès s'avisa de mettre une estampe devant les yeux de Phédos, pour lui inspirer le goût de la lecture ; il arriva que Phédos n'avoit nulle passion pour les estampes, & par là le projet de Caritès fut manqué.

D'un autre côté Phédos donnoit de grandes espérances. Un esclave vint se plaindre à Caritès d'avoir été blessé d'un coup de bâton par Phédos. Soudain Caritès appella les autres esclaves, & ayant fait donner le fouet à celui qui s'étoit venu plaindre, dit : il se peut faire que malgré les estampes mon fils ne sçache jamais lire ; mais je vois avec joie qu'il aura du cœur. Phédos fit encore bien d'autres impertinences, qui démonstroient clairement qu'il auroit beaucoup d'esprit ; tous ceux qui étoient témoins de cette éducation trouvoient cela admirable, & chacun assuroit que cet enfant-là promettoit beaucoup.

L'Epouse de Caritès, quatre ans après la naissance de Phédos, eût une fille nommée Zelinde ; elle croissoit en graces & en beauté. Calista dit : Je veux élever ma fille à l'ancienne mode, & je me charge de son

éducation. Des Maîtres ne fatigueront point son enfance ; mais ils développeront par degrés le germe de ses talens. Je me chargerai de la culture des vertus : je ne lui enseignerai point la Religion par la frayeur ; je la lui montrerai étroitement unie avec ces vertus qui font la base du bonheur de la vie. Je lui peindrai moins ces récompenses célestes & futures, qu'un jeune esprit a peine à concevoir , que la récompense intérieure & satisfaisante que procure la vertu : je la lui peindrai cette vertu , douce , aimable & aisée à pratiquer , & je lui apprendrai enfin à être vertueuse pour elle-même , & non pour les autres.

Calista étoit obligée par état à recevoir chez elle une nombreuse société ; on admira dans Memphis qu'étant séparée de son mari , elle n'eut aucun des ridicules qui rendent une jolie femme célèbre. Elle plai-

gnoit les vicieux sans les haïr. L'homme d'esprit chez elle n'étoit point étouffé sous la fémillante ignorance d'une multitude *d'agréables*. Son estime fourioit au mérite , & sa bouche aux froides plaifanteries du jargon ; elle avoit cet art de concilier tous les états & tous les caracteres , sans s'écarter de ses principes ; elle pouvoit trouver un homme fort estimable, quoiqu'il ne fût pas le jeu , & que, selon le monde de ce tems-là , il ne fut bon à rien ; elle pouvoit trouver de l'esprit à un autre, quoiqu'il ne scût aucune des ariettes nouvelles de la Comédie Italienne & de l'Opéra comique , & qu'il n'eût dans ses poches ni Navette , ni Marly , ni Gimbelettes du Palais Royal. Cette femme de l'autre monde étoit gaye avec les mauvais plaifans , sensible avec les gens vertueux , douce avec les obstinés , & complaisante avec les

fots ; tous les hommes la trouvoient estimable , & les femmes ne disoient point de mal d'elle , aussi sa maison étoit-elle une des plus désertes de Memphis.

Phedos étoit né avec toutes les inclinations qui forment un heureux naturel ; & Caritès disoit : Un bel arbre a-t-il besoin de culture ; laissons croître cet arbre comme il voudra ; il ne peut qu'embellir en croissant.

Zelinde avoit reçu de la nature le germe de toutes les passions ; mais Calista disoit : L'habileté d'un Jardinier répare & corrige les mauvaises inflexions qu'un arbre apporte en naissant ; les chênes qui croissent au milieu des buissons sont souvent informes , & les tilleuls de nos parterres prennent au gré de l'art toutes les formes qu'on se plaît à leur donner. Il n'est point de défaut qui ne

renferme en foi le germe de quelques vertus ; les défauts de la nature sont comme les poisons , dont la Pharmacie fait tirer un suc salutaire. L'ame humaine ressemble à un feu qui ravage lorsqu'on en abandonne les effets au hasard , mais qui échauffe & qui éclaire lorsqu'on en fait mettre à profit l'usage. Il faut , ainsi qu'aux enfans , apprendre à la raison à marcher , & non attendre qu'elle soit en état de marcher pour l'instruire alors à former des pas , sans quoi elle marcheroit toute la vie à quatre pattes. La nature ébauche les hommes, c'est l'éducation qui les fait. Tout Memphis, qui voyoit cette étrange conduite , crioit qu'elle péchoit visiblement contre l'usage du monde ; on accusoit tout haut Calista d'être Philosophe , & dans ce tems c'étoit une grande injure , & l'on assuroit que

Zelinde ne feroit bonne tout au plus qu'à faire une Religieuse.

De son côté le jeune Phedos disoit : Mais à propos de quoi veut-on que j'aye du respect pour mes parens , je ne leur dois rien ; ils m'ont donné la vie que je ne leur ai pas demandée ; ils ont agi sans me consulter & sans savoir si cela me feroit plaisir. Je ne leur ai encore nulle obligation de ma subsistance , ils la donnent à des êtres qu'ils n'ont pas créés , & je vaudrais bien les Espagneuls qu'ils nourrissent de bisques & d'ortolans : ce sont eux qui me doivent de la reconnaissance , s'il est vrai qu'on en doive à ceux qui nous procurent quelque plaisir ; car il est visible que si ma naissance ne leur en eût pas donné , ils n'eussent point été assez cruels pour risquer gratuitement , en donnant le jour à un être , de lui ouvrir

une longue carrière de maux, que le néant lui eût évitée.

Zelinde disoit au contraire : Je dois tout aux auteurs de mes jours, ils m'ont formée pour connoître le plaisir de les aimer ; je sens entre les mains de Calista mon ame se dépouiller peu à peu des ombres du néant, & m'ouvrir une nouvelle source de trésors ; je sens le plaisir d'être, par le plaisir de la reconnoissance ; les auteurs de tant de bienfaits méritent à jamais mon hommage.

Les quinze ans tant souhaités pour donner à Phedos des Maîtres qui l'instruisissent, étoient enfin prêts d'arriver, lorsqu'une nuit il s'évada de la maison avec une Esclave de Calista nommée Babi, après avoir volé son pere, & une partie des bijoux de sa mere.

CHAPITRE III.

*COMMENT Phedos change de nom ,
ce qui lui arrive à Biblos avec des
Gentilshommes Memphysiens , com-
ment il est obligé de s'engager ;
spectacle terrible & douloureux dont
il est témoin ; conversation entre lui
& un Solitaire ; il s'embarque & est
pris par des Pirates.*

PHÉDOS ayant pris le nom d'Erzecan , sa compagne & lui , déguisés en Juifs , résolurent de passer en Syrie. En arrivant à Biblos , ville frontiere de l'Egypte , située à l'embouchure du Nil , ils s'annoncerent pour de jeunes Juifs qui alloient trafiquer à Jerusaleem.

Erzecan & sa compagne trouverent dans le Caravenfera où ils étoient descendus , quelques Egyptiens qui

lierent connoissance avec eux. Erze-
can leur apprit qu'il alloit en Syrie ,
ils l'instruisirent qu'ils y alloient
aussi ; il leur dit qu'il étoit Juif , il se
trouva , par un hasard miraculeux ,
qu'ils étoient Juifs aussi. Erzecan nom-
ma Jerusalem , c'est aussi à Jerusalem ,
dirent-ils , que nous allons ; il ajouta ,
je suis las , & je compte me reposer
deux jours à Biblos ; ils répondirent ,
tel est aussi notre dessein. Alors Er-
zecan trouva qu'on ne pouvoit avoir
des raisons plus valables pour se lier
de connoissance , & il les invita à
souper.

Erzecan , en buvant avec ses nou-
veaux amis , trouva de plus en plus
des raisons de sceller l'amitié , & il
disoit en lui-même , qu'on est heu-
reux de voyager , les hommes de
Memphis ne sont pas ainsi faits ;
on a tort de dire qu'on ne trou-
ve point d'amis , puisque ces gens-

ci veulent être les miens ; oh ! on trouve des choses surprenantes en voyageant.

Après soupé on proposa une partie de jeu ; Erzecan l'aimoit beaucoup, c'étoit la seule science qu'il eût acquis dans la maison de son pere ; il gagna , & se retira , en méditant sur l'utilité & sur l'excellence du jeu.

Le lendemain il résolut de gagner encore , & proposa aux Gentilshommes Memphysiens leur revanche ; il perdit non-seulement tout ce qu'il avoit gagné la veille ; mais encore tout l'argent qu'il possédoit , & il se retira alors en faisant des réflexions amères sur le jeu , maudissant ceux qui l'avoient inventé , & se maudissant lui-même ; mais il se dit , il me reste encore des bijoux & ma Babi , ainsi je n'ai pas tout perdu.

Le surlendemain en se réveillant,

il trouva sa compagne disparue avec ses amis les Memphyfiens & avec ses bijoux. Quelle fureur , dit-il , m'a pris de voyager ; si j'étois resté chez mon pere , ces honnêtes Messieurs ne m'eussent point gagné mon argent , & Babi n'eût point emporté mes bijoux.

Erzecan , pour dissiper son chagrin fût se promener sur la grande place de Biblos ; il vît un homme qui sembloit n'avoir d'autre métier que de se promener dans ce lieu ; il l'aborda & lui demanda civilement qui il étoit , & qui pouvoit l'obliger à se promener ainsi ?

Je cherche , lui répondit le Biblien , des hommes qui veulent s'aller battre pour le Roi d'Egypte , moyennant cinq sous par jour ; si tu veux en être , il ne tiendra qu'à toi.

Quoique je ne connoisse point le

Roi d'Egypte , dit Erzecan , je le veux bien , & soudain ils signerent l'engagement.

A quelques jours de là Erzecan dit : mes cinq sous ne me suffissent pas pour vivre ; je vois un chou dans ce champ voisin ; la faim me donne sur ce chou les mêmes droits qu'ont ceux à qui'il appartient. Je vais l'enlever & je m'en régalerai.

Il eut à peine achevé son projet qu'il fut entouré des autres Soldats qui lui dirent que par faveur on vouloit bien ne le pas pendre , & qu'en considération de sa jeunesse on alloit lui donner de la part du Roi d'Egypte trente coups de bâton. Pendant qu'il les recevoit il ne pût s'empêcher de dire : trente coups de bâton pour un chou ! Je vois bien que le monde & les voyages ne sont pas aussi plaisans que je me l'étois figuré. Ayant dit ces paroles ; il prît tacitement

ment congé de ses camarades , & suivit la route de Damas.

Chemin faisant il pensa à Babi en pensant à la perte de ses bijoux ; il crut sentir qu'il l'aimoit encore. A cet âge où le cœur n'a point de sensations déterminées on prend ses besoins pour de l'amour , & près d'une femme indulgente la facilité du plaisir pour le desir.

En arrivant à Damas il trouva une multitude de peuple assemblé , il s'informa qu'elle étoit la cause de ce grand concours ; on lui dit qu'il ne s'agissoit que d'une femme qu'on alloit pendre. Erzecan qui n'avoit encore vû pendre personne , se mêla parmi les Spectateurs ; mais à peine eut-il jetté les yeux aux pieds de l'échelle qu'il reconnut Babi ; il apprit qu'un Citoyen de Damas l'avoit accusée devant les Juges de trop de subtilité ; il se cacha dans la foule ,

pour éviter les détails dangereux d'une reconnoissance douloureuse. Il lui en coûta malgré son ressentiment pour être témoin du reste de cet affreux spectacle. Sans doute il pensa qu'il devoit se faire violence pour voir du moins sa chère & perfide Babi jusqu'à ses deniers instans. Lorsqu'il la vit monter à l'échelle fatale, il lui sembla alors qu'il y montoit lui-même, & pendant qu'on la pendoit, il disoit : n'est-ce pas dommage qu'un si beau corps soit pendu ?

Erzecan s'éloigna de ce séjour fatal pour oublier sa douleur, & pour se soustraire aux poursuites qu'il craignoit. Il reprit son premier projet de parcourir le monde.

Il marchoit tristement, lorsqu'il arriva auprès de la cabane d'un Solitaire. La fatigue, la faim & l'épuisement l'exciterent à y entrer pour

y demander quelque secours. Il trouva le Solitaire assis au milieu d'une multitude de livres qui tapissoient le sol de son antre. Que voulez-vous de moi , lui demanda le Solitaire ? Venez-vous vous instruire de la science de la Morale ? Non , dit Erzecan. Venez-vous étudier les secrets de la nature ? Encore moins , répondit Erzecan. Venez-vous méditer sur la connoissance des effets & de leurs causes ? Et non , interrompit Erzecan impatienté ; il y a douze heures que je n'ai mangé , & je viens vous demander de quoi dîner. Hélas ! mon fils , dit le Solitaire , vous ferez mauvaise chère , je n'ai que des légumes à vous offrir. N'importe , répondit Erzecan, j'ai faim , la faim assaisonne les mets. Ils allèrent ensemble cueillir ces légumes dans un petit jardin appartenant la grotte du Solitaire. Erzecan, chemin faisant , vit un vivier au mi-

lieu du jardin dans lequel plusieurs poissons s'ébattoient & se jouoient sur la surface ; alors il dit au Solitaire : vous ne mangez pas apparemment toujours des légumes, puisque voilà dans ce vivier plus de poissons qu'il n'en faudroit pour fournir pendant une année la table d'un Publicain ? Pardonnez-moi , mon fils , reprit le Solitaire , je ne mange jamais de ces poissons , parce que c'est un crime que d'ôter la vie aux êtres à qui les Dieux l'ont donnée. Je croyois , dit Erzecan , que les Dieux avoient fait les poissons pour l'usage de l'homme. Vous vous trompiez encore , répondit le Solitaire ; ils sont , comme nous , l'ouvrage de leurs mains , & qui sçait s'ils ne sont pas aussi agréables aux yeux de la Divinité , que l'homme qui a tant de défauts & si peu de vertus ; c'est moi qui ai soin

d'eux , le nombre s'en accroît tous les jours par la population , je leur donne à manger ; mais encore une fois , mon fils , je vous l'ai déjà dit , je ne les mange point. Erzecan , en marchant toujours , vit des oiseaux de plusieurs especes qui paroissent privés & qui étoient rassemblés sous le même ombrage. Ces oiseaux , dit-il au Philosophe , me paroissent bien familiers. Je les élève ainsi , répondit le Solitaire ; tous les êtres sont avec des modifications différentes l'image de l'homme en abrégé ; ainsi qu'il est libre entouré des liens invisibles qui l'attachent , de même il est aisé d'enchaîner les animaux en leur laissant l'apparence de la liberté. C'est par la nécessité du besoin & par l'aisance qu'ils trouvent à le satisfaire que l'habitude enchaîne ces oiseaux , & ils se croient d'autant plus libres que la chaîne dont

je les attache est cachée à leurs yeux. Mais, dit Erzecan, je ne comprendrois pas trop pourquoi vous vous donneriez tant de peine ; si ce n'est que réservant ces oiseaux pour votre usage, vous n'êtes pas si désintéressé à leur égard qu'à l'égard des poissons, qui vous causent moins de soins & d'embarras, & que du moins vous vous nourrissez parmi ceux-ci de ceux qui sont bons à manger. Je m'en donneroie bien de garde, répliqua le Philosophe, ce sont encore des êtres vivans & fortis des mains de la Divinité pour vivre & multiplier sur la terre. Ainsi, s'opposer à cet effet en les mangeant, c'est aller contre les ordres du Très-Haut.

En disant ces mots, ils se mirent à table. Le Philosophe tira d'une armoire un morceau de bœuf dont il mangea, & dont il présenta à son

Compagnon. Mais , dit Erzecan , il me semble que vous allez contre les ordres du Très-Haut : car ce bœuf dont vous mangez a eu vie. Oui , mais répondit le Philosophe , ce n'est pas moi qui l'ai tué , & en en mangeant je ne suis pas coupable de sa mort. En ce cas là , dit Erzecan , les hommes ont donc tort de pendre le receleur d'un vol : car ce n'est pas lui qui a fait ce vol , il ne fait qu'en profiter , comme vous qui mangez de ce bœuf que vous n'avez pas tué. Le Philosophe ne s'apperçût point de l'objection d'Erzecan , & il n'y répondit point.

Après le repas , le Solitaire dit à Erzecan : j'ai vû à travers vos questions des signes qui démontrent que vous avez déjà fait de grandes études , & qu'avec le tems vous pouvez devenir un grand Philosophe. Vous vous trompez , repliqua Erze-

can , je n'ai jamais étudié , & à peine sçai-je lire. Tant pis , dit alors le Solitaire ; en ce cas , vous ne ferez jamais qu'un ignorant. Mais à quoi sert la science , demanda Erzecan ? A rien du tout , mon fils , répliqua le Solitaire ; j'ai composé un Livre fort sçavant pour apprendre qu'elle étoit non-seulement inutile , mais encore nuisible aux hommes. Vous les aimez donc ces hommes , interrompit Erzecan , pour daigner les instruire ? Moi , point du tout , répondit le Philosophe , je les fuis au contraire ; ils font tous traîtres & méchans ; ils n'ont point de bonne foi ; ils ne veulent point être heureux. Vous l'êtes donc vous-même , dit Erzecan ? Hélas ! non , répliqua le Philosophe , mais j'en-seigne à l'être.

Alors Erzecan demanda au Solitaire ce qu'il falloit faire pour être heureux ?

heureux? Très-peu de chose, répondit-il, aimer la vertu. Je ne la connois point, dit Erzecan. Tant mieux, répliqua le Philosophe; je suis bien fâché qu'avec de si grandes dispositions pour la science vous n'ayez jamais appris à lire: car je vous aurois donné un beau livre d'instruction qui apprend aux hommes qu'ils ne doivent point être instruits. Quoi c'est vous, interrompit Erzecan, qui avez composé ce plaisant Livre qui a fait tant de bruit dans Memphis. Que vous ai d'obligations, & qu'il m'a bien formé; mais, hélas! il n'a pas empêché que Babi, qui l'aimoit beaucoup, & qui le lisoit souvent, n'ait été pendue.

Erzecan, ayant pris congé du Solitaire, l'embrassa, & lui promit de revenir le voir dès qu'il auroit appris à être heureux.

Il fit rencontre à un Port de mer d'un Vaisseau Marchand qui devoit faire voile pour l'Isle de Chio ; il plût au Capitaine , qui le prit sur son bord en qualité de Mouffe. Mais à cinquante stades environ du Port le Vaisseau fut pris par des Pirates Persans ; Erzecan , ainsi que le reste de l'équipage fût chargé de chaînes & conduit à Ciropolis sur les bords du Fleuve Iaxare. Pendant le chemin il disoit : ce n'est point là encore être malheureux que d'être esclave ; que m'importe de servir un Persan ou un Egyptien , ils sont des hommes tous les deux , & ma Patrie est où l'on me donne de quoi subsister.



CHAPITRE IV.

AVENTURE désastreuse qui arrive à Erzeçan à Ciropolis , & pour quelle raison ; comment il ne sort d'un danger que pour retomber dans un autre ; & pour quel cas il est encore puni par des Insulaires.

LE Persan entre les mains duquel il tomba étoit un maître dur & despotique. Approche , chien , lui dit-il : souviens-toi que je suis ton maître , & que le fort t'a fait mon esclave ; la moindre désobéissance sera punie de mort. En disant ces mots , il le conduisit dans un endroit où plusieurs pals étoient dressés sur l'un desquels expiroit un esclave Grec. Erzeçan frémît à cette

vûe. O Ciel ! s'écria-t-il , n'ai-je donc quitté un Pays où je faisois mes volontés que pour risquer de m'aller faire empaler en Perse.

Accablé de ses chagrins , il marchoit un jour en rêvant dans les rues de Cyropolis , lorsqu'il reçut un grand grand coup de sabre qui le fit tomber à la renverse.

Revenu à lui-même , il se trouva en prison. Pourquoi suis-je ici , demanda-t-il ? Le Geolier lui répondit : c'est pour t'être trouvé sur le passage de la Concubine favorite du Roi de Perse ; mais l'indulgence de notre sublime Empereur veut bien , puisque tu n'es pas mort du bon coup de sabre que t'a donné le premier Eunuque , faire grace à ta jeunesse ; elle te tient quitte pour cent coups de bâton bien appliqués que tu recevras sous la plante

des pieds pour t'être exposé témérairement aux regards de la Favorite du Roi des Rois.

Quel Pays, dit Erzecan après l'exécution , où l'on reçoit par faveur la bastonade pour avoir risqué d'être regardé par une Favorite ! Pourquoi ai-je quitté mon Pays où les Favorites n'ont point d'Eunuques , & où il m'est permis d'envisager toutes les femmes qu'il me plaît ?

Areb dans ce tems-là équipoit une Troupe pour aller faire quelques courses sur l'ennemi. Erzecan pressé de quitter un Pays où l'on avoit la bastonade & un coup de sabre pour s'être trouvé sur le passage d'une Concubine , lui proposa de l'accompagner. Comme il arrive toujours des choses qu'on ne prévoit pas , ils furent surpris par un parti Assyrien , chargés de fers & conduits à Babylone.

Il se devoit célébrer ce jour-là une grande cérémonie dans un des principaux Temples de Babylone en l'honneur de Vénus sous le nom de Melyte. Quoiqu'étranger il y fût admis. Ce peuple me paroît humain , disoit Erzecan , je puiserai sans doute chez lui quelque notion de cette vertu qui mene au bonheur ; mais je ne me trouverai sur le passage d'aucune femme , fût-ce même la dernière de Babylone.

En parlant ainsi , il entra dans le Temple où les Prêtresses commencerent la cérémonie par des heurlemens. Quoiqu'il trouvât intérieurement cette maniere d'invoquer les Dieux assez bizarre , il se dit en lui-même : chaque Nation a sa coutume , & je ne trouve , du moins jusqu'à présent , chez ce peuple encore rien contre l'humanité. Mais lorsque

les Prêtresses , dépouillées de leurs vêtemens , se claquerent les fesses , selon l'usage du Pays , se roulerent ensuite toutes nues par terre , & finirent par se prostituer publiquement ; il ne pût s'empêcher , en détournant les yeux de ce spectacle , & ne croyant pas être entendu , de s'écrier : ô l'abominable Pays où l'on commet pour invoquer le Ciel les indécences les plus horribles. Il sortit du Temple à ces mots & résolut de fuir un endroit où l'on honoroit les Dieux d'une si étrange manière.

Il n'étoit pas à quatre pas , lorsqu'il fût environné par une foule de Babyloniens ; un d'eux l'aborda & lui ordonna de le suivre chez le grand *Deherstan* de Babylone. Un Archimage qui étoit présent prouva dans un long discours grec ,

qu'il n'entendoit pas , & en suant à grosses gouttes , qu'Erzecan étoit un hérétique qu'il étoit convenable de brûler pour l'édification des autres. Alors on recueillit les voix ; tous les plus vieux , prédisant déjà , d'après cette impiété , la ruine entière de Babylone , opinerent pour le feu ; mais les plus jeunes représenterent qu'Erzecan étant Etranger , il ignoroit vraisemblablement les usages & les coutumes du Pays. Leur avis étant le plus nombreux comme de raison l'emporta , malgré le désespoir de l'Archimage , & Erzecan , pour s'être mal-à-propos piqué de chasteté , fut condamné à perdre une oreille.

Ciel ! dit-il , quand cette exécution fut faite ; j'ai été bâtonné en Perse pour avoir vû une Concubine au visage , & l'on me coupe ici une

oreille pour n'avoir pas voulu regarder des Prêtresses toutes nues se claquer les fesses & se prostituer au premier venu.

Erzecan résolut de fuir un Pays où l'on coupoit des oreilles si facilement ; il fît part de son dessein à quelques esclaves mécontents ; ils s'assurèrent pour une somme modique d'une barque de Pêcheurs pendant la nuit & s'abandonnerent aux flots.

Leur barque par sa fragilité ne pouvoit long-tems résister aux vagues ; ils virent de près la mort qui alloit les engloutir. O Dieux ! dit Erzecan , je vais donc mourir sans avoir connu la vie ; Ciel ! si tu voulois que je pérîsse , ne pouvois tu attendre du moins que j'eusse trouvé le bonheur. Un de ses Compagnons , qui entendit ces mots , lui

dit : pauvre insensé , il en est mille ,
plus honnêtes gens que toi qui meurent
sans l'avoir trouvé , & qui s'en
passent.



CHAPITRE V.

DANGER des rendez-vous ; autre embarras d'Erzecan ; & comment il s'en tire avec les écrivieres.

UN Vaifseau Phénicien qui retournoit à Tyr apperçut cette barque au moment qu'elle alloit fondre fous les flots ; il détacha une chaloupe ; Erzecan & fes Compagnons furent reçus dans fon bord , & bientôt ils touchèrent aux Côtes de Phénicie.

Ces peuples étoient alors en paix avec les Egyptiens ; Erzecan & fes Compagnons furent accueillis & fecourus à Tyr. Cette Ville n'étoit point telle alors que les Romans épiques l'ont représentée. Les Mages y régnoient fous le bon plaifir

du Roi ; les habitans ne se donnoient point la peine de s'enrichir par le commerce , parce qu'ils avoient trouvé plus court d'aller tuer quinze ou vingt mille Indiens assez malheureux pour avoir alors dans leur fol un métal qui avoit excité l'avarice des Phéniciens. Ces Tyriens ne travailloient point , mais ils payoient des Etrangers qui travailloient pour eux ; en récompense ils jouoient de la guittare & s'enrhumoient la nuit sous le balcon de leurs maîtresses. Les Mages leur avoient prouvé qu'ils devoient être à l'égard de leurs femmes d'une jalousie excessive , mais qu'ils ne devoient point être jaloux des Mages , & nul époux n'étoit assez incivil que d'entrer chez lui lorsqu'il voyoit les babouches d'un Mage à la porte de sa femme.

Erzecan , qui vit que les Tyrien-

nes étoient voilées quand elles fortoient, & qu'elles étoient étroitement renfermées chez elles, dit en lui-même : bon , tant mieux ; ces femmes-ci ne me feront point faire de sottises, soit en les regardant , comme la Concubine de Perse, soit en ne voulant pas les regarder , comme les Prêtresses de Melyte, puisqu'ici elles sont toutes invisibles. En disant ces mots il entra dans un Temple , sans songer qu'un Temple venoit déjà de lui être fatal ; mais il y entroit alors parce que faute d'argent il ne pouvoit entrer dans une Hôtellerie. Orosmade, qui par sa toute-puissance vît son intention ne lui en sçut pas gré ; mais quand on a faim on ne pense pas à tout.

A peine entroit-il dans le Temple , une vieille femme s'approcha de lui & lui présenta l'eau lustrale : Seigneur Etranger , lui dit-elle tout

bas , malgré votre habit , je juge à votre figure & à un certain air de légéreté qui caractérise votre Nation que vous êtes Egyptien , & que vous êtes fortement occupé ; je le crois bien , Madame , lui répondit Erzecan , on le feroit à moins , car je n'ai pas d'argent & je ne sçais comment me procurer les moyens d'en avoir. N'esce que cela , Seigneur Egyptien , qui vous inquiete , répondit la vieille , je connois une jeune personne riche , belle & vertueuse qui vous a vû au travers de sa jalousie , & qui a jugé que vous deviez avoir beaucoup de mérite , parce que elle s'est apperçue qu'il vous manquoit une oreille , c'est ce qui l'a rendue folle de vous ; votre air martial lui a persuadé que vous deviez vous être trouvé à plusieurs actions où vous aviez fait cette perte , & une balafre ou

Une oreille de moins est une grande recommandation auprès de ma maîtresse qui a une affection singulière pour tout ce qui porte un certain caractère de bravoure.

A Dieu ne plaise, Madame, s'écria Erzecan, que j'accepte vos offres ; j'ai trop de sujet de haïr les femmes. Je n'entre point dans vos motifs, répondit la vieille, mais avec votre figure on ne doit avoir qu'à se louer d'elles. A ces mots Erzecan ne pût se défendre d'un petit mouvement de vanité. Elle ajouta : puisque vous dites que vos maux ont été causés par les femmes, c'est à une femme à les finir. Hélas ! ma maîtresse mourra si vous me refusez. Seriez-vous assez cruel pour vouloir la mort d'une innocente victime dont le cœur vous est soumis. Non, dit Erzecan, & je jure par Orosmade que votre maîtresse ne

mourra point. Me puniroit-il d'un acte d'humanité. Recevoir de l'argent quand on en manque , & empêcher de mourir une jolie femme font certainement deux actes qu'il ne sçauroit trouver mauvais. Erze-can promet à la vieille de se rendre au rendez-vous , & il acheva tranquillement sa priere.

Il se rendit au poste assigné , & la vieille l'introduisit sans lumiere par un petit escalier dans un appartement très-éclairé où il fut ébloui par la richesse & par la somptuosité des meubles ; des esclaves ne s'emparerent point de lui pour le conduire au bain , soit que ce ne fut point l'usage en ce tems-là , soit que les femmes qui avoient encore un reste de retenue ne confiaient point leur secret à un grand nombre de domestiques. Il vit paroître la belle Tyrienne , elle se nommoit Alca-na ;

na ; un voile de gase couvroit son visage. L'amour lui fit faire quatre pas vers l'objet désiré, & la timidité lui en fit reculer six ; ses genoux trembloient. Erzecan la pressa d'ôter un voile qui lui déroboit tant de charmes , il l'arracha lui-même , il vit le plus beau visage du monde tout baigné de pleurs. O Etranger ! lui dit-elle , si les passions coûtent à vaincre à la raison , crois-tu qu'il ne lui en coûte point autant pour les satisfaire ? Hélas ! avant de jouir des effets que je m'en promets , le remords s'y mêle d'avance & les corrompt. Et cependant je n'ai la force , ni de combattre , ni de m'arrêter ; je t'ai vû & je t'aime , si l'on peut aimer ce qu'on ne connoît pas ; ce n'est pas toi , non ce n'est pas ta vûe qui m'a séduite , c'est la violence de mes passions : qu'elles sont cruelles ! elles sont le malheur

de ma vie ; mais elles le feroient également si je leur résistois. Les Dieux qui nous les ont données devroient-ils nous en punir ?

Cet exorde peu dévot mais touchant pour Erzecan le précipita aux genoux de la belle Tyrienne. Déjà elle avoit oublié ses remords , & Erzecan commençoit à croire qu'on pouvoit être heureux avec les femmes , lorsqu'un bruit de plusieurs voix mêlé aux cliquetis de quelques armes se fit entendre à la porte de l'appartement.

En ce moment le lieu qui alloit servir aux plus doux mysteres de l'amour fut rempli d'hommes & d'esclaves armés à la tête desquels étoit le vieil époux de la belle Tyrienne. Un Mage , qui vouloit se charger d'instruire Alcana , avoit vû entrer Erzecan chez elle , il fut scandalisé de la voir s'exposer à prendre d'autres

leçons que les siennes. Par zèle il avoit volé à la maison des champs où étoit alors l'époux , non loin des environs de Tyr. Déjà la vieille étoit expirante sous les coups de l'ardente ferveur du Mage : par ferveur encore il conseilloit à l'époux de joindre Alcana à la vieille ; mais un des regards de la belle Tyrienne , qui ne fléchissoit point des Mages irrités , désarma son époux ; il se contenta de la bien assurer qu'elle seroit enfermée dès le lendemain chez les Prêtresses de Diane. Alors le Mage ayant rassemblé ses forces pour prouver l'énormité du crime d'Erzecan conclut à une punition cruelle & dégradante pour l'humanité. Déjà dans les mains des esclaves brilloit le fatal couteau qui devoit assurer le repos des maris de Tyr , lorsque le vieil époux se rappelant sa propre jeunesse fit grace

à celle d'Erzecan, & se contenta de le faire jeter par les fenêtres.

Il resta long-tems sans connoissance, & lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, il maudit en lui-même les duegues & les jeunes femmes qui avoient des maris si brutaux. Il étoit encore étendu par terre plus étourdi que blessé de sa chute, parce qu'heureusement pour lui les fenêtres d'où on l'avoit jetté étoient basses, lorsqu'un Egyptien nommé Akob, qui passoit près de lui, le reconnut à son accent, & lui aida à se relever ; il lui demanda par quelle aventure il le rencontroit ainsi ? Pour m'être trouvé, dit Erzecan, à un rendez vous galant auquel j'étois invité : maudites femmes, sexe qu'on dit être né pour le bonheur des humains, c'est par vous que j'ai perdu mes bijoux à Biblos, que j'ai été bâtonné en Perse, que l'on m'a coupé une

oreille à Babylone, & que je viens d'être jetté à Tyr par les fenêtres ; oui je jure de vous fuir désormais comme le Voyageur de quelques Isles de l'Afrique fuit le repos que lui présentent des tapis de fleurs & de gazon sous lesquels il a peur de rencontrer un serpent.

Akob imputa en partie cette vive imprécation à un reste de douleur que les contusions de la chute d'Erezecan lui rappelloient ; il lui offrit généreusement ses secours ; il l'invita dans sa maison. Tel est le caractère de l'Egyptien , le plus léger & le plus aimable de tous les peuples , il a de ces vertus de position & de circonstances , vainqueur dans son Pays, presque toujours vaincu dans les autres ; dur au contraire aux besoins d'autrui dans ses propres foyers où il prodigue plus de politesses que de se.

cours ; il devient hospitalier & généreux lorsqu'il est transplanté.

Quand Erzecan fut guéri de ses blessures , il dit un jour à Akob : dans un Pays où chacun ne fait rien , à quoi vous occupez-vous ? Moi , dit Akob , je méprise l'oïveté de ce peuple , & je consacre mes veilles au plus noble de tous les travaux. Apprenez-moi de grace , reprit Erzecan , quel est ce noble travail auquel vous vous occupez ? Je fais des ariettes , dit Akob. Sorti jeune de mon Pays , reprit Erzecan , j'ignore quelle est cette profession , apprenez moi en quoi elle consiste. Akob lui répondit : c'est un genre qui ne roule que sur des mots sans signification mis en musique distribués au hasard , lequel est fort plaisant. Tout Memphis retentit encore de celles que j'y composai jadis , le peuple surtout se

les arrachoit , & les Vielleuses du Rempart en régaloient à peu de frais les Artisans & les Esclaves. Un pareil métier , dit Erzecan , doit être fort lucratif , & vous devez y avoir amassé de grandes richesses. C'est le contraire , reprit Akob , & c'est la pauvreté qui m'a forcé de sortir de Memphis. En ce tems-là on parloit d'une grande Reine , qui appelloit chez elle les Arts de toutes les contrées de la terre ; j'ai remarqué , après plusieurs recherches fort exactes , que le genre de nos ariettes lui est totalement inconnu. On prend encore à Carthage les véritables ariettes italiennes pour le vrai goût que la Comédie Italienne de Memphis a seule trouvé. Vous jugez bien qu'en partant pour l'Afrique voilà ma fortune faite , il ne tiendra qu'à vous de la partager.

Erzecan remercia son ami ; le projet d'Akob lui parut évidemment

clair, & il s'étonna qu'il ne fut pas entré plutôt dans quelque tête Egyptienne. L'instant du départ fut décidé, & ils partirent à pied.

Ils avoient traversé une grande étendue de Pays, lorsqu'à l'entrée de la Sarmatie ils furent attaqués & dépouillés par des brigands qui en infestoient les côtes.

Ils étoient nuds & sans argent & ils demandoient l'aumône, lorsqu'ils rencontrèrent une Caravane de Sarmates qui conduisoient plusieurs chameaux chargés de diverses marchandises. Erzecan leur parla Egyptien, mais ils ne l'entendirent point; il leur parla Persan, dont ils comprirent quelques mots, & après un accueil aussi poli qu'on le peut attendre dans un désert à cinq cens lieues de Memphis, ils furent admis parmi la troupe.

Quand ils furent à l'entrée d'une
espece

espece de bourgade composée de tentes , Erzecan dit à son Compagnon : voici donc encore un nouveau Pays ; mais je n'y serai point jetté par les fenêtres , car je n'y approcherai de dix toises une seule femme.

A peine furent-ils entrés dans la bourgade que tout le monde s'assembla autour d'eux. Que veut dire ceci , dit Erzecan en lui-même ? Depuis que j'ai perdu une oreille , je me défie toujours de toutes les assemblées , sur-tout chez un peuple que je connois aussi peu que celui-ci. Il s'approcha du Chef de la Caravanne , qui lui dit en mauvais Persan que c'étoit l'usage chez cette Nation d'exercer ainsi l'hospitalité , en invitant les Etrangers qui abordoient dans la Sarmatie de venir prendre leur repas & leur logement chez eux , & qu'ils ne s'empressoient ainsi que parce que chacun d'eux es-

timoit comme un grand bonheur d'avoir à cet égard la préférence sur les autres. Erzecan trouva que cette maniere d'agir valoit bien la politesse dont se piquoient les Egyptiens. Embarrassé à qui il accorderoit cette préférence , il se décida pour un des plus apparens de la bourgade qui le conduisit en triomphe dans sa tente.

Le Sarmate , en arrivant chez lui , commença par présenter sa femme qui étoit fort jolie à Erzecan , avec laquelle il le laissa seul & se retira comme pour aller vaquer à quelques affaires.

Cette Sarmate avoit de grands yeux bleus qui respiroient & faisoient naître la tendresse ; une moitié de sa gorge découverte , selon l'usage du Pays , étoit d'une blancheur éclatante & d'une forme admirable. Ciel ! disoit Erzecan , quelle est la manie des femmes d'étaler aux

yeux des dons desquels il est dangereux d'approcher. En raisonnant ainsi, il tenoit ses yeux baissés ; mais les yeux se levent toujours involontairement auprès d'une jolie femme ; à plus forte raison quand il s'agit d'une jolie gorge & que cette gorge est découverte. La jarretiere de la belle Sarmate tomba , & il ne la ramassa point , il la lui laissa ramasser , & détourna les yeux lorsqu'elle la r'attacha au plus beau genou du monde. Il voulut se tirer d'affaire en remplissant par la conversation l'intervalle qui devoit précéder le retour de l'époux. Il pensoit parler, mais il balbutia. Ses yeux en tombant sur ceux de la jeune Sarmate , y virent du trouble & de la colere ; il craignit d'être importun à la femme de son hôte ; il se retira & fût se promener dans la bourga-

de en attendant le retour de l'époux.

Cependant le mari de la belle Sarmate arriva , & il la trouva en larmes. O Kaïma ! lui dit-elle , cet Etranger que tu m'as amené est un insolent ; il n'a eu aucun égard pour l'hospitalité que tu lui as offerte ; il t'a fait l'impolitesse de ne me pas juger digne de le recevoir dans mes bras , & de lui procurer des plaisirs de l'amour , & il a poussé le mépris pour toi jusqu'à fronder ouvertement la civilité en me quittant sans m'avoir seulement embrassée.

Le Sarmate à ces mots fut outré de couroux pour l'impolitesse & le mépris de l'Etranger ; il courut après lui accompagné de quelques Sarmates , il se saisirent d'Erzecan ; & après l'avoir terrassé sur le ventre , ils le condamnerent , selon l'usage qu'ils ont emprunté des Chinois, à re-

cevoir cent coups de (a) latte sur les fesses, & il fut ensuite chassé hors de la bourgade.

A peine en avoit-il atteint les dernières tentes qu'il rencontra son ami Akob à qui il conta son aventure. Je le crois bien, lui répondit Akob; je n'ai pas été si sot que toi, sans sçavoir si c'étoit l'usage ou non dans ce Pays-ci, j'ai caressé mon hôtesse qui est fort jolie, & l'époux m'a sçu un gré infini de cette politesse; ainsi tu vois bien, mon ami, que dans quelque Pays que ce soit on ne risque jamais rien à être civil. Erzecan, dont les stig-

(a) C'est une espece de barre de bois, épaisse de deux pouces, & large environ de quatre vers l'extrémité, dont la plupart des Chinois se servent pour la punition de certains crimes.

mates & les meurtrissures étoient encore récentes , ne goûta pas ces raisons ; au contraire , il se dit en lui-même : quel destin préside aux mœurs diverses de cet univers ! & comment est-il possible de connoître le bien d'avec le mal. Il ne me manquoit plus après tout ce que j'ai souffert par les femmes que de recevoir à la vûe de tout un peuple une punition honteuse & flétrissante.

Akob , qui le voyoit rêveur , lui dit : consolez-vous , une autre Caravane arrivante de Crete s'en va à Damas. Nous ferons connoissance avec le Chef & nous la suivrons ; hâtons-nous d'aller sur son passage. Voici le moment venu qui va réparer pour jamais les injustices de la fortune.

O qu'un ami , dit tout bas Erze-

can , est un rare trésor ! Akob est le mien. Ainsi puisque j'ai un ami je ne suis point encore tout-à-fait malheureux , & peut-être trouverai-je le bonheur.



CHAPITRE VI.

CE qu'Erzecan voit à Carthage ; quel homme est son hôte ; essai qu'Erzecan fait de l'amitié.

ERZECAN suivit son ami , ils furent aggrégés dans la Caravane , & ils arriverent à Damas où ils trouverent un Vaisseau qui faisoit voile vers Carthage. Le Capitaine du Vaisseau , qui se nommoit Olmud , s'attacha à Erzecan , & lui offrit son amitié. Erzecan lui répondit : j'accepte vos politesses ; mais à Dieu ne plaise que j'accepte jamais l'amitié de ceux que je ne connois pas ; je n'ai qu'un ami , & c'est Akob. En parlant ainsi ils arriverent à Carthage.

Erzecan , en entrant dans la Ville ,

fut surpris de la magnificence des places & de la beauté des édifices. Il admira comment , dans un Pays qui paroissoit barbare , l'art avoit pû forcer ainsi la nature , & comment cette superbe Ville avoit pû s'élever au milieu des déserts & des sables ? Tout lui retraçoit la main de l'auguste Didon qui y régnoit alors ; il entendoit les rues & les places publiques retentir des louanges qu'un peuple fortuné donnoit à une si grande Reine.

Akob , qui n'étoit pas exempt de parler seul , se dit , en voyant toutes ces choses : quel plaisir de faire fortune dans un si beau Pays ! je serois bien sot de la partager avec un autre. Si Erzecan m'a suivi , il en est bien dédommâgé par l'honneur d'avoir été pendant quelque tems le compagnon d'Akob. Aussitôt il se sépara d'Erzecan ; il loua une belle maison

sur le produit futur de ses ariettes ; il acheta à crédit un char & des meubles. En ce tems-là il étoit aisé de faire ce que les jeunes gens appelloient *des affaires* ; c'est l'avarice qui faisoit la facilité des Marchands. Depuis les tems ont bien changé. Erzecan fut plus surpris qu'indigné de l'abandon d'Akrob. Hélas ! dit-il , peut-être lui aurai-je déplu sans le sçavoir ; peut-être mon ignorance est-elle incompatible avec ses talens. Oh ! que n'ai-je étudié , je n'aurois pas perdu un ami.

Olmud rencontra quelques jours après Erzecan , revêtu des lambeaux de l'indigence , & cherchant envain quelqu'un qui lui donnât à dîner. Je vous ai offert , lui dit-il , mon amitié , que vous avez refusée ; votre ami vous a abandonné , je le sçais ; acceptez un asyle chez moi , un secret penchant me force à vous en

presser ; la véritable amitié ne craint pas de faire des avances. Je vous laisse le maître d'accepter la mienne quand vous m'aurez connu.

Erzecan , entraîné par le besoin autant que par la force de ces paroles , suivit son bienfaiteur , en se disant : en vain cet homme me paroît vertueux ; non il n'est point d'ami , puisqu'Akob m'a été infidèle.

Lorsqu'Erzecan se fut reposé de ses fatigues , il dit un jour à son hôte : pourquoi ne remarquai-je jusqu'ici aucune trace de barbarie ni de préjugés ? Ces peuples sont civils. Il y a déjà huit jours que nous sommes ici , & je n'ai remarqué aucun vestige de ces actions bisarres & contradictoires que chaque peuple chez qui j'ai passé nomme vertu & sagesse ; je n'y ai point oui parler de mœurs comme à Memphis , & cependant

ce peuple paroît rempli de probité.

J'y ai vû des Auteurs qui ne cherchoient point à avilir la Littérature, soit en se déchirant réciproquement, soit en vendant leur encens au plus offrant, ou soit en encensant leurs confreres, afin d'en être à leur tour encensés.

J'y ai vû des Magistrats qui n'opinoient point dans le monde, & qui ne plaïsantoient point à l'Audience.

Des Publicains qu'on n'honoroit un peu plus que l'Artisan, que lorsque en lui devenant supérieur par des services importans à l'Etat, ils parvenoient à force d'utilité à effacer la tache de leur ministere.

J'y ai vû des femmes qui n'avoient point de blanc & de rouge & qui cependant étoient fort jolies. Et ce

qui m'a le plus étonné , c'est d'avoir vû des Egyptiens à qui les femmes de Memphis , munies en vain de toutes les armes de la coquetterie , n'avoient pû tourner la tête ; être épris sincèrement pour des Cathaginoïses sans art & sans artifice.

J'y ai vû des Ministres qui accueilloient les hommes , & qui dans un place dangereuse où il est si difficile d'être grand , s'ils ne faisoient point de bien , du moins faisoient le moins de mal qu'ils pouvoient ; aussi leurs commis les imitoient-ils , & jusqu'à leurs affranchis tout étoit poli.

J'y ai vû de grands Seigneurs qui n'étoient point hauts & des subalternes qui n'étoient point rampans. J'y ai vû presque toujours la richesse compagne du mérite. J'y ai remarqué que presque tous les hommes y étoient à leur place , & qu'en géné-

ral ce peuple étoit heureux. Que cela ne vous surprenne point , lui dit Olmud , le bonheur de ce Peuple vient d'avoir été fondé tout d'un coup & sans par gradations par d'habiles mains. Les Loix par lesquelles se sont élevés les autres Peuples ont presque toutes été informes dans leur naissance. En croissant , leurs abus se sont multipliés , & ces abus ont tellement fait corps avec la masse générale des Loix , qu'il seroit actuellement plus dangereux de les extirper chez la plûpart de ces Peuples que de les laisser subsister. Il est plus aisé de donner de bonnes Loix à un Peuple qui n'en a point du tout que de changer ses anciennes. Voilà l'avantage qu'a eu Didon ; elle n'a point changé son peuple , elle l'a créé. C'est ainsi qu'il devient plus facile au Potier de donner une belle forme à l'argile qu'il crée pour ainsi

dire , que de rectifier un vieux vase que le feu a durci.

Vous voyez ici fleurir le Commerce comme l'avantage le plus essentiel à une Nation. Les Cultivateurs viennent après , & sont honorés comme les substantateurs de la Patrie ; ensuite viennent les Artistes qui sont estimés relativement à leur utilité.

La Reine attire à grands frais ces Artistes , ainsi que les hommes supérieurs en tout genre qu'ils abordent d'autant plus à Carthage qu'ils étoient peu honorés dans leur patrie , où la manie des peuples qui sont un peu éclairés est de croire qu'ils n'ont plus rien à apprendre. Sa politique , en attirant ces hommes supérieurs , est d'intéresser par degrés les besoins & la noble émulation de son peuple à pouvoir un

jour s'en passer en apprenant à les imiter.

Les Nations qui voyent notre administration sont étonnés qu'il y ait si peu de crimes dans un Pays où il n'y a punition de mort pour aucun Citoyen. La Reine regarde la vie des Sujets comme un dépôt qui leur est confié par le ciel , & qu'il n'est pas permis aux Rois de leur ôter volontairement. S'ils prodiguent cette vie dans des batailles , c'est qu'ils considerent alors leur propre cause & leurs propres intérêts comme enchaînés à ceux de leur Souveraine. La dégradation du titre de Citoyen dans un Pays où ce titre n'est point une vaine & spécieuse prérogative , & où il suffit pour parvenir aux emplois , sert de frein à ce peuple. Les autres punitions qu'on a jugé ici nécessaires pour les

coupables y sont même fort rares ; & lorsque les Juges sont obligés de faire le procès à quelque Citoyen , il ne lui est infligé aucune peine que la Reine ne se soit fait présenter le procès , & n'ait elle-même signé la Sentence du coupable.

Erzecan , enchanté des manieres bienfaisantes de son hôte & du caractère de vertu imprimé dans toutes ses actions , lui demanda un jour s'il n'étoit pas Philosophe ? Non , lui répondit Olmud , & je n'ai nulle envie de l'être , car j'ai vû dans mes voyages quelques Philosophes qui se servoient de ce nom pour faire beaucoup de sottises. Je fais le bien je suis les Loix de mon Pays , & je ne fronde aucuns usages parce que mon œil ne découvre pas l'utilité qui peut leur être attachée. Si agir par des principes contraires c'est

être Philosophe, je vous l'ai déjà dit, je ne le suis point.

Pendant ce tems-là Akob avoit obtenu audience de la Reine, sans avoir eu besoin de protections, & sans avoir employé un tems considérable pour cela. La maxime de cette rare Impératrice étoit de tout voir par ses yeux. Le moindre Etranger étoit admis en sa présence ; elle se donnoit la peine de démêler elle-même dans l'intérieur de chacun ce qu'il valoit, & à quoi il étoit propre. Aussi n'avoit-elle dans les hauts emplois que des hommes supérieurs. C'est l'œil du grand Souverain qui produit les grands hommes.

Il y avoit un Théâtre à Carthage où l'on ne jouoit que des Tragédies qui méritoient de porter ce nom par les exemples frappans de vertus & de traits d'héroïsme relatifs aux

mœurs de la Nation , & l'on appelloit ce Théâtre l'école des mœurs & de la vertu.

On jouoit sur le même Théâtre quelques Comédies qui ne frondoient point les ridicules : car outre qu'il y en avoit très-peu à Carthage , c'est que les ridicules d'une Nation sont un objet trop petit relativement aux mœurs. Mais on y jouoit les vices qui tendent à détruire l'harmonie de la société & le système que se propose la législation. Il est aisé de juger que ces Comédies n'étoient point non plus des Romans larmoyans ; elles étoient au contraire une école gaye de la sagesse où les peuples s'instruisoient en riant. Aussi les Acteurs n'en étoient-ils point excommuniés , & étoient honorés dans le Pays comme des organes sacrés par lesquelles la voix des mœurs & de la législation

se faisoit entendre à la Nation. Akob foutint que ce Théâtre n'étoit point aussi plaissant qu'à Memphis. Les Carthaginois ne lui répondirent qu'en bâillant à ses ariettes. Le jour même il se vit obligé de vendre son char pour avoir du pain ; le lendemain il vendit ses meubles , & le surlendemain il fût mis en prison par ses créanciers , où il auroit péri sans Erzecan , qui apprît son sort & en fut touché. Il se dépouilla des bienfaits d'Olmud pour en soulager son ami. Ils n'étoient point suffisans pour acquitter entierement les dettes d'Akob , mais ils suffirent pour le sauver des horreurs de l'indigence , & Erzecan se disoit : quelque ingrat que fût un ami , je sens qu'il est toujours doux de l'obliger. Ainsi, semblable à la cire qui se prête à toutes les formes ; ou à l'eau qui prend la teinte du vase où elle est , mais

laquelle reprend sa couleur ordinaire lorsqu'on l'en retire ; Erzecan prenoit les vertus de son bienfaiteur auxquelles il devoit bientôt se soustraire. Il étoit devenu les délices des hommes vertueux de Carthage. Il oublioit ses malheurs passés , & il disoit : il est vrai qu'il me manque une oreille ; mais je sens que je serai bientôt heureux. Le bonheur vaut bien une oreille.



CHAPITRE VII.

COMMENT Azora raconte son histoire à Erzecan ; combat extraordinaire entre Olmud & un jeune Seigneur ; & comment Azora fut mariée à Olmud.

AZORA, l'épouse d'Olmud , étoit chère aux Carthaginois par une vertu qui ne le cédoit qu'à celle de son époux. Erzecan se bornoit à admirer cette vertu , & se défendoit de l'aimer dans Azora , de crainte d'aimer Azora elle-même.

Cette Azora étoit plus belle encore , pour ainsi dire , qu'elle n'étoit vertueuse. Erzecan disoit en lui-même : quoi né avec une complexion tendre , ferai-je toujours exposé au danger de me trouver tête-à-

tête avec de jolies femmes. Hélas ! celle-ci est l'épouse de mon bienfaiteur. Mon cœur sera pur ; non je ne l'aime point ; je sens pour elle une flamme plus pure , un sentiment qui tient du respect. Sa vue fait tréfaillir mon ame , & y répand une joie douce ; j'éprouve même à l'approche de son époux un sentiment secret qui m'est inconnu. Si j'avois de l'amour pour sa femme je sens que je le haïrois ; mais il m'est cher. O Azora ! je n'ai donc que de l'amitié ; cependant cette amitié me trouble & paroît encoire couverte d'un voile impénétrable à mes yeux.

Olmud dit un jour à Erzecan ; je vois depuis quelques jours mon épouse par une tristesse mortelle qui me fait craindre pour ses jours , & dont elle me dérobe avec soin la cause ; née parmi vous ; sa patrie est l'Egypte. Le nom des lieux qu'elle

a quitté s'échappe souvent de ses lèvres ; je l'impute cette tristesse à l'éloignement des foyers qui lui sont chers. Vous que l'amitié nous lie , vous né son compatriote , peut-être que mon épouse ne fera point da vous confier la cause d'une tristesse dont sa tendresse craint de m'affliger ; prévenez-la sur notre départ de Carthage , annoncez-lui le plaisir de revoir sa Patrie : trop heureux que cette occasion me donne le pouvoir de satisfaire aux desirs d'une épouse chérie , & de vous remettre vous-même au sein de vos Dieux domestiques.

Erzecan courut exécuter les desfeins d'Olmud. En entrant chez Azora , il la trouva abattue par la tristesse. O Azora , lui dit-il , séchez vos larmes , demain vos vœux seront remplis ; vous reverrez cette Egypte qui vous est si chere , & demain

main nous fuyons un Pays objet de votre tristesse. Je vous avouerai , lui répondit Azora , que je combats envain une tristesse que j'attribue à l'éloignement de mon Pays ; mais si ma vie vous est chère , si la moitié d'un homme que vous estimez a droit d'espérer de vous quelque sacrifice , ô généreux Erzecan , ne nous accompagnez point , respectez même les larmes qui coulent en ce moment de nos yeux , & respectez un devez jamais connoître ; je vous dois secret que vous ne paroître capricieuse , mais je suis encore plus infortunée.

Arrachée à mon Pays dès mon enfance pour être livrée entre les bras d'un époux qui m'a transporté loin des lieux qui m'étoient chers dans une contrée étrangère. Hélas ! continua-t-elle en fondant en larmes , je ne prévoyois pas combien cette Contrée dût m'être un jour fa-

tales , & quel poison s'y répandroit sur une union qui dût être plus heureuse.

Qu'entends-je , s'écria Erzecan ? quoi Olmud , marquant vos jours par ses attentions , cessant de vous être cher , pourroit-il. . . Arrêtez , interrompit Azora , connoissez-moi mieux , daignez m'écouter seulement , & vous jugerez si mon époux dût m'être cher.

En horreur à mes parens dès ma naissance , il sembloit que le bonheur ne dût point être fait pour moi ; une mere , quelle mere , hélas ! elle seule me consolait des rigueurs de ma destinée : ma mere prit soin de mon éducation , & m'éleva dans la vertu ; à peine fus-je en âge d'être mariée que les leçons de cette mere que j'avois pratiquées , & qui respiroient dans toutes mes actions , me firent rechercher par les partis les plus

considérables de l'Egypte , plutôt que les foibles attraites dont la bouche de la flatterie me louoit sans cesse. J'ai réfléchi depuis qu'en me laissant le choix libre à cet égard ma mere l'avoit avec adresse déterminé , sans que je m'en doutasse , vers les objets les plus dignes de me plaire ; & qu'en croyant choisir moi-même parmi tous ces prétendants , c'étoit effectivement ma mere qui choisissoit.

Olmud , attiré alors de Carthage en Egypte par quelques affaires , s'étoit attaché dans le nombre des prétendants. Parmi les fêtes qu'on me donna il fût le seul qui ne m'en donna point ; il ne me louoit jamais sur ma beauté ; il étoit peu prévenant ; son amour étoit froid & respectueux. Je vous l'avouerai , entourée d'adorateurs , ma vanité s'offensa de la froideur d'Olmud , dans

laquelle je crus entrevoir du mépris ; je commençai à le voir avec dégoût , & je finis par le haïr , en me disant en moi-même : certainement cet homme-ci ne fera pas mon époux.

Je brusquai Olmud ; il reçut mes dédains avec douceur & politesse , sans rien changer à sa conduite. Un beau Seigneur , nommé Alibad , venoit chez ma mere ; il me rendoit des soins , il m'apportoît toutes les ariettes nouvelles , que nous chantions ensemble ; il m'assuroit qu'il sacrifioit vingt femmes au bonheur de ma possession ; il déchiroit leurs billets en ma présence. Olmud avoit quarante ans. Alibad n'en avoit que vingt-cinq ; il étoit grand & bien fait ; il sçavoit danser ; il faisoit des vers ; il jouoit de tous les instrumens ; il avoit tous les jours des habits nouveaux ; il me persuada que

jé devois l'aimer , & je crus l'aimer effectivement..

Olmud continuoit à nous rendre des visites ; Alibad étoit jaloux , il défendit un jour à Olmud de revenir me voir & de continuer à me rendre des soins. Olmud répondit avec sa douceur ordinaire , qu'il ne recevrait ces ordres là que de moi. Alibad lui donna rendez-vous pour se battre ; Olmud répondit qu'il se battrait volontiers pourvu que je l'ignorasse , parce que ces sortes de combats portoient presque toujours atteinte à la réputation des objets pour lesquels ils étoient entrepris.

Ils choisirent un lieu pour ce combat. Le jeune Seigneur proposa à Olmud de tirer au premier sang à qui me posséderoit ; en ce cas ne nous battons pas , dit Olmud , car tant que je vivrai , je ne vous la céderai jamais , à moins qu'elle même

ne me l'ordonne. Il faudra bien que tu me la cede fans cette condition, s'écria Alibad, & ta mort va me répondre de ton obstination. En ce moment ils mirent le cimetere à la main; celui d'Alibad se brisa. Alors, outré de colere, il tira de sa poche deux poignards, & en présenta un à Olmud, je ne te quitte pas, lui dit-il, que l'un de nous deux ne périsse; plaçons-nous vis-à-vis l'un de l'autre, fais-moi le ferment de ne point m'épargner, comme je le fais de ne te point ménager, & tirons au sort à qui l'un de nous tuera l'autre. Je ne fais point de ferment, répondit Olmud; je te l'ai dit, ma mort seule décidera de la cession que tu me demandes. Heureux si la colere ne t'aveugloit pas au point d'exiger une chose injuste; mais souviens-toi que je ne me bats que parce que j'y suis forcé. Jeune &

courageux , tu devrois réserver ta valeur pour une cause plus juste ; tu ferois mieux d'épargner ton sang pour ta Patrie à qui tu le dois ; au reste , je te pardonne ma mort , si tu me tue , & je prie seulement le Ciel de finir ce combat sans souiller mes mains de ton sang.

Je t'entends, répliqua Alibad avec un sourire ironique , ces subterfuges communs sont l'excuse des lâches ; mais ne crois pas m'échapper par-là ; je t'en avertis , fais ton devoir où je t'enfonce ce poignard dans le cœur. Mon devoir , dit Olmud , est d'être bon sujet & fidèle à ma Patrie ; tu ne m'offenses point en m'appellant lâche , & si je le suis , c'est en violant les loix par un combat dont l'amour seul & ton hardi défi peuvent à peine m'excuser.

Alibad, impatient & plein de rage, avoit déjà tiré de sa poche une piece

d'argent , & la faisant voler en l'air : quel côté demande-tu , dit-il à Olmud ? Olmud nomma au hasard le côté ; le sort tomba sur Alibad. Le jeune Seigneur jetta alors son poignard loin de lui , & présentant sa poitrine à Olmud , tu peux frapper , lui dit-il , & apprends d'un Egyptien à mourir.

J'estime ta bravoure , lui dit Olmud , en jettant aussi son poignard ; je ne te donne pas la vie , tu n'es pas fait pour la recevoir honteusement ; mais tu n'es pas fait pour la perdre sans honneur par un coup du hasard : moins brave peut-être , mais plus juste que toi , je ne fais point dépendre de notre combat les droits que l'amour seul & le mérite doivent nous donner à la possession de l'objet dont nous sommes tous deux épris ; continuons également de lui rendre nos soins ;

c'est la déshonorer que d'attendre d'une autre cause qu'elle-même la fixation de nos droits & de nos espérances.

Pardonnez à mes transports, mon cher Olmud , dit Alibad , en se jetant à son cou ; vous êtes aussi brave que juste , & je suis le seul insensé & le seul furieux. Non-seulement je consens à l'équité de vos propositions ; mais encore , malgré mon amour , je consens d'instruire celle qui l'a fait naître, de votre générosité , & de la supériorité que cette générosité vous donne sur moi ; vous seul méritez d'être heureux , & je ne peux expier mon injustice , qu'en essayant d'entreprendre votre bonheur aux dépens du mien.

Je reconnois là , dit Olmud , le caractère des Memphisiens : nés bouillans & vifs leurs passions n'éteignent point en eux les semences

de la vertu ; & leurs défauts font des ombres qui font ressortir avec plus d'éclat les belles actions dont ils sont capables. Mais Olmud persista à me laisser juge de leurs prétentions. Ces deux rivaux s'embrassèrent encore avec une affection réciproque , & se jurèrent une amitié éternelle.

Je fus instruite par Alibad de ce combat & des suites qu'il avoit eues ; mon admiration pour Olmud fût sans bornes , mais l'attachement que je croyois ressentir pour Alibad n'en diminua point ; au contraire , il me sembla qu'en racontant l'action d'Olmud tout l'éclat de cette action retombât sur Alibad. Que des yeux de seize ans sont foibles & bornés ! Mais le tems du triomphe d'Olmud étoit près d'arriver.

Un jour que la conversation avoit long-tems roulé sur l'amour ; on

agitoit une question où tour à tour Olmud & le jeune Seigneur faisoient briller l'esprit & la passion ; il s'agissoit de sçavoir lequel aimoit le mieux ou de l'amant qui préféreroit la mort de sa maîtresse au désespoir éternel de la voir passer dans les bras d'un rival aimé ou de celui qui aimeroit mieux voir sa maîtresse vivante , & la sçavoir entre les bras de ce rival.

Alibad soutenoit le premier point de la question , en assurant que pour un amant véritablement épris , rien n'étoit égal à l'horreur d'être le continuel témoin du bonheur d'un autre. Olmud assura au contraire que cet amour étoit barbare ; qu'un tel amant n'aimoit que lui-même , & que si c'étoit un malheur de voir ce qu'on adoroit au pouvoir d'un mortel heureux ; c'étoit en même-tems une jouissance bien grande de

sacrifier son bonheur au bonheur de l'objet aimé , & d'être heureux de la félicité de celle qu'on aime.

Je trouvai la solution d'Olmud si délicate que malgré ce que je croyois ressentir pour le Marquis, je ne pûs m'empêcher de marquer au premier combien j'étois satisfaite, par un regard qui porta le plaisir dans son ame, & qui enflamma ses yeux d'un nouveau feu. Mais jugeant toujours d'Olmud par les apparences de sa froideur : Alibad , disois-je , a plus d'amour , mais Olmud a plus de délicatesse.

L'avantage d'Alibad sur Olmud venoit de m'avoir appris que j'étois sensible , & que c'étoit lui que je devois aimer. Le cœur d'une jeune fille est toujours la dupe des premières sensations qu'on parvient à lui suggérer ; Olmud avoit attendu que l'amour naquit dans le mien , &

Alibad avoit cherché à faire naître cet amour. Notre cœur ſçait toujours gré à ceux qui lui ouvrent une nouvelle ſource de plaifir.

J'avois dit à Alibad que je l'aimois , & je le voyois tous les jours , mais quelques fois je trouvois ſes viſites longues. Olmud venoit me voir plus rarement ; mais je ne le voyois jamais ſ'en aller ſans une forte de chagrin. Alibad dont je ſouhaitois avec ardeur la préſence m'ennuyoit quelques fois , & avec Olmud , qu'il ne m'étoit jamais arrivé de déſirer , j'étois étonnée de trouver toujours que le tems ſ'écouloit rapidement. Ce que je peux conclure de tout cela , me diſois-je , c'eſt qu'Olmud a plus d'eſprit , & que j'aime mieux Alibad.

Un autre avantage d'Alibad étoit que loin de contrarier les goûts de mon âge , il étoit toujours le pre-

mier à en approuver toutes les pué-
rilités , & que je craignois à cet
égard la sévérité d'Olmud , qui ne
m'avoit cependant jamais marqué
aucune contradiction. Le jeune Sei-
gneur sçavoit mieux l'art de me con-
cilier avec moi-même ; toutes ses
idées se trouvoient analogues aux
miennes , & il ne m'arrivoit pas
toujours de penser comme Olmud ,
devant qui toutes mes idées me
sembloient resserrées , & dont je re-
doutois la sagacité.

Cependant j'avois tort ; car j'ai
remarqué depuis , que je ne suis ja-
mais tant trouvé d'esprit qu'avec lui ;
il m'élevoit quelques fois au-dessus
de moi-même ; mais il me sem-
bloit alors plus aisé de ramper avec
Alibad que de prendre avec effort
un vol dont je ne me sentoiss point
redevable à mes propres force ; ma
vanité étoit moins humiliée.

J'eus la petite vérole , & par les discours qu'on me répétoit je remarquai que le jeune Seigneur demandoit toujours : en fera-t-elle marquée ? & qu'Olmud paroissoit à cet égard indifférent ; il disoit au contraire : ce n'est point son visage , ce sont ses vertus que j'aime , elle sera toujours belle avec ce trésor.

Je rougis de mériter si peu l'opinion qu'Olmud avoit de moi ; j'étois jalouse de son estime , elle conduisit à l'amour ; mais je me disois en moi-même : j'aime Alibad , puisque je le lui ai dit , & je ne sçaurois aimer deux personnes à la fois.

J'eus le bonheur de réchapper de ma maladie , & l'on eût la bonté de me dire que loin d'effacer les foibles agrémens dont j'avois la vanité de m'applaudir en secret , ils en avoient acquis un nouvel éclat. Alibad étoit peu riche par lui-même , & mon

mariage avec lui n'étoit différé que parce qu'il attendoit la conclusion des partages d'une succession.

Olmud fut le trouver un jour ; je viens vous demander , dit-il à Ali-bad , un service ; non que je doute de votre amitié , mais jurez-moi sans réserve , par cette amitié , que vous ne me refuserez pas. Je ne croyois pas , dit le jeune Seigneur , que vous eussiez besoin d'exiger des sermens ; mais quelles que soient vos raisons , oui , je vous le jure par tout ce qui nous est cher , disposez de tout ce que je possède , me demandassiez-vous de renoncer à ce que j'aime.

Non , lui dit Olmud , ce n'est point ce sacrifice que j'exige. On vous aime , & je vous ai promis de souscrire à votre bonheur dès qu'en vous donnant la préférence sur moi , on auroit décidé par là de nos prétentions ; je suis prêt à vous prouver

ver

ver que l'on peut avec beaucoup d'amour sacrifier son bonheur à l'objet aimé. Je sçais que votre mariage seroit terminé sans des raisons qui le reculent encore. Mon sort est décidé ; c'est à moi à faire cesser ces raisons ; vous attendez les partages d'une succession qui ne sont point encore terminés , & moi je jouis d'une fortune trop grande pour un homme qui a aussi peu d'ambition que j'en ai , & de laquelle je ne me serois applaudi que comme d'un moyen propre à faire l'aisance & la félicité d'une compagne à laquelle j'eusse été uni. Je renonce à cette compagne, en renonçant à la seule que j'eusse pû aimer. Possédez celle qui vous favorise , avec la moitié de cette fortune que je lui avois destinée , & puissiez-vous tous les deux être aussi heureux que le souhaite votre plus sincere ami.

Le jeune Seigneur reprocha obligamment à Olmud de connoître assez peu sa délicatesse pour lui faire une pareille offre. La preuve que je la connoissois , lui dit Olmud , c'est que je ne vous l'ai faite qu'après avoir exigé votre serment. Ils combattirent long-tems tous les deux de générosité , & ce ne fut qu'après un long débat qu'Alibad , pour satisfaire aux instances d'Olmud , se vît forcé de dire qu'il acceptoit ses offres.

Alibad me fit encore part de ce nouveau trait de la générosité d'Olmud. Alors j'ouvris les yeux , alors je vis qu'un amant qui se sacrifioit ainsi méritoit à son tour un sacrifice : que dis-je ? je sentis qu'un amant , qui sçavoit si bien aimer , méritoit seul d'être aimé. Je regardai le Marquis , & lui demandai ce qu'il me conseilloit de faire dans

cette circonstance ? Couronner les vertus d'Olmnd , me dit-il ; lui seul mérite d'être heureux , & de sçavoir qu'il y a des ames capables d'imiter sa générosité. Est-ce à moi , qui ai tous les torts à son égard , à lui disputer le bonheur de vous posséder ; malgré les assurances que j'ai de votre tendresse , s'il n'est point aimé de vous , il mérite de l'être.

Ce que vous me dites , répondis-je à Alibad , confirme l'opinion que j'avois conçue de vous , & me justifie plus que jamais de vous avoir laissé paroître ma tendresse. Vous m'avez prévenue ; je vous avouerai que les sentimens d'Olmud sont d'une nature à enlever toute mon estime , & quand c'est vous qui m'offrez de couronner ses vœux , je ne sçais lequel des deux je dois le plus estimer.

C'est aussi, me répondit Alibad, cette estime dont je deviens aujourd'hui aussi jaloux que lui-même, & lorsque je vous aurai perdue, c'est cette estime qui me consolera du malheur de vous voir entre les bras d'un autre.

J'étois incertaine & flottante parmi tant de grandeur d'ame, je ne voulois faire le malheur ni de l'un ni de l'autre. Mais je vous avouerai que malgré la force de la présence d'Alibad; mon cœur ne regardoit alors sa générosité que comme seconde, & conséquemment inférieure à celle d'Olmud; mon cœur commençoit à pencher pour ce dernier; ce cœur étoit étonné d'éprouver de nouveaux mouvemens & de nouvelles sensations; il me sembloit que la main d'Alibad ôtât alors le bandeau que j'avois toujours eu sur

les yeux ; je commençai à rougir de mon ingratitude , & le jeune Seigneur n'eût pas beaucoup de peine à me faire consentir au bonheur de son rival.

Il s'agissoit de ménager la délicatesse d'Olmud , & Alibad m'en offrit encore un moyen , dans lequel on fit entrer ma mere ; c'étoit de substituer sur le contrat le nom d'Olmud à celui d'Alibad ; & de le lui faire signer sous les apparences de son consentement à ce mariage.

La veille que ce mariage devoit être célébré , quelques-uns de mes parens s'assemblerent pour dresser les articles du contrat ; j'exigeai de la fermeté d'Olmud qu'il y fut présent ; il n'osa me refuser ; son intention étoit des pousser jusques au bout les sacrifices qu'il me faisoit.

Il signa aveuglement , comme je l'avois espéré : cependant il étoit homme , & je voyois malgré sa fermeté des larmes qu'il s'efforçoit en vain de dévorer , non par vanité , mais , comme je l'ai sçu depuis , par un sentiment d'humanité & pour ne pour ne point attrister de sa douleur les plaisirs d'une fête que chacun s'efforçoit de rendre gaie.

Pour moi je m'étois placée , comme par un effet du hazard , entre Alibad & Olmud : voici le moment , dis-je , où je suis forcée de prononcer publiquement entre deux rivaux , pour lesquels j'ai une égale estime. Pendant ces mots Olmud étoit abbatu & affectoit une gaieté qu'il n'avoit point ; le Marquis , au contraire , avoit une joie plus seraine , qu'il sembloit alors que le sacrifice qu'il faisoit lui rendit plus touchant.

te. Tous deux ajoutai-je , ont été les seuls qui aient mérité quelques droits sur mon cœur ; voilà ce qui dans ce moment même suspendroit encore malgré moi mon choix , s'il ne falloit pas que je choisisse ; mais puisqu'il est arrêté qu'il ne peut y en avoir qu'un des deux de favorisé , c'est Olmud que je choisis pour époux.

A ce nom il s'éleva dans l'assemblée , parmi ceux qui avoient ignoré le nœud de cette aventure un murmure de satisfaction générale ; non qu'Alibad , malgré quelques petits défauts , n'eut des qualités brillantes ; mais Olmud étoit universellement estimé. Je ne vous peindrai point la surprise que lui avoient excité mes dernières paroles , il douta s'il veilloit ; s'il m'eût moins connue , il eût pensé que c'étoit un jeu ; mais il ne

douta plus de rien, lorsqu'il vit son nom à la place de celui d'Alibad, & qu'il avoit lui-même signé le contrat. Le mariage fut célébré le lendemain, & j'appris qu'Alibad, qui n'avoit pas eu la force d'en être le témoin, s'étoit retiré dans une de ses terres.

En ce tems-là une grande Princesse étoit venue de Carthage à Memphis pour en voir les beautés, en admirer les Arts par ses propres yeux, s'instruire de nos mœurs, & reporter ensuite dans sa patrie les fruits de ses observations au profit de sa Nation; elle eût envie d'attacher par les bienfaits Olmud à la Cour de Carthage; il avoit eu quelques mécontentemens dans sa Patrie. Les préjugés de Memphis n'étoient point alors favorables au commerce dont il faisoit profession. Mon pere, qui par indifférence
pour

pour moi avoit laissé ma mere entierement maîtresse de mon sort , n'avoit cependant donné son consentement à notre hymen , auquel il avoit refusé d'assister , qu'aux conditions qu'Olmud quitteroit le Commerce. Mon époux me proposa de le suivre à Carthage. Les infirmités de ma mere l'empêcherent de nous y accompagner. Il fallut m'arracher des bras d'une mere éplorée ; hélas ! je ne sçavois pas combien je devois un jour avoir besoin de ses conseils. Dans le sein d'un époux idolâtré , tous mes instans étoient marqués par le bonheur , lorsque j'en ai vû flétrir la fleur par une tristesse que j'ai envain combattue ; vous sçavez , par le portrait que je vous ai fait de cette mere , si je dois l'aimer , & si je dois desirer de la revoir ; cependant , le croirez-

vous , il est encore un motif plus puissant qui me presse à sortir de ces lieux pour m'arracher au ver rongeur qui me poursuit sans relâche.



CHAPITRE VIII.

GRAND secret qu'Azora découvre à Erzecan ; & quelles en sont les suites.

ERZECAN étoit immobile ; il ne pénétoit point cet obscur mystère ; il ne put s'empêcher de s'écrier : quoi , la plus aimable & la plus vertueuse femme de la terre est aussi malheureuse ; Dieux ! à qui destinez donc le bonheur ?

Détrompez-vous , généreux Erzecan , s'écria à son tour Azora , j'ai mérité mes maux , & les Dieux ne sont point injustes. Eh bien , connoissez moi donc tout-à-fait : peut-être que soulagée de cet affreux fardeau la paix & la tranquillité rentreront-elles dans mon cœur ; il faut enfin

payer par une affreuse confidence le sacrifice que j'exige de vous ; elle vous éclairera sur la conduite que vous devez tenir en me faisant ce sacrifice. O Erzecan , apprenez donc mes crimes , & leur châtement : cet époux qui m'adore , qui mérite toute ma tendresse , cet époux , Erzecan , le plus digne des époux , je le trahis & je vous aime.

Ciel ! dit Erzecan en lui-même ; après tout ce que j'ai éprouvé par les femmes , il ne me manquoit plus que d'avoir inspiré des sentimens coupables à la femme de mon bienfaiteur.

Azora s'appercevant de la surprise d'Erzecan , ajouta : vous voyez si la fuite doit être mon refuge ; vous voyez si j'ai dû verser dans le sein de mon époux un secret qui eût mêlé l'amertume au bonheur de ses jours vertueux. Non , ce n'est

qu'en fuyant la cause chere & funeste de mes égaremens que je puis espérer de mériter l'honneur de mériter d'être la compagne d'Olmud ; je ne dois lui montrer son épouse que digne d'elle & de lui.

Vous , ô Erzecan , qui connoissez mes affreux secrets , soyez assez généreux pour renoncer , du moins encore pendant quelque-tems aux avantages qui peuvent vous rappeler dans votre patrie. Tandis que je vous fuirai , épargnez-moi le dangereux plaisir de vous revoir ; prétextez des raisons qui vous retiennent ici. Hélas ! si je ne sçavois pas combien ma flamme est coupable , je frémirois en cet instant même de l'horreur que j'envisage à me séparer de vous. Non , je sens que ma tendresse pour Olmud n'a jamais été telle que celle que le Ciel allu-

me aujourd'hui malgré moi dans mon sein , & qu'il ne manqueroit rien à mon bonheur , s'il étoit possible aux Dieux de la rendre innocente.

Erzecan dit en lui même : voilà donc le sort de la vertu : quoi , les personnes les plus sages ne sont pas exemptes d'errer ; de quelle façon donc trouver le bonheur ?

Alors , suivant la pente de son bon naturel , il lui dit : il va sans doute m'en coûter , Madame , de ne vous plus voir. L'aveu que vous venez de me faire , vient d'irriter dans mon sein une flamme que je n'osois m'avouer. Je ne sçais si ce que je ressens pour vous est un crime ; il doit l'être sans doute , puisqu'Olmud est votre époux ; mais cependant mon ame n'en est pas moins exempte de remords ; il semble que le Ciel lui-même ait versé dans cette ame le plaisir de vous aimer.

Babi , qui a été pendue , m'étoit certainement bien chere ; j'ai donc pour vous plus que de l'amour , puisque je vous aime davantage.

Azora rougissoit pendant ces mots , ses genoux trembloient sous elle , elle laissa tomber sa tête sur le sein d'Erzecan ; alors , honteuse de sa foiblesse , elle se releva précipitamment. Fuis , lui dit-elle , sauve la vertu de l'épouse de ton bienfaiteur : Ciel ! quelle étoit mon illusion dans cet instant , malheureux , j'allois t'embrasser comme si tu eusses été mon frere. A ces mots elle sortit précipitamment , & laissa Erzecan plein de trouble & d'émotion.

A peine fut-il seul qu'il se dit : voilà donc le prix des bienfaits d'Olmud ; il m'étoit réservé d'apporter le trouble dans la maison en embrâsant son épouse d'une flamme

adultère. Elle l'exige , il faut la laisser partir avec son époux ; voilà un commencement de vertu pour moi qui sera bien pénible.

Il fut trouver Olmud. Azora les yeux baissés , étoit avec son époux ; elle fremit en voyant entrer Erze-can. Généreux Olmud , lui dit-il , je viens vous remercier de vos bienfaits ; des raisons me forcent de rester à Carthage & me privent du plaisir d'accompagner les deux seuls mortels que j'aie aimé. Des larmes , en achevant ces mots , tomberent sur ses joues ; Olmud s'en apperçut ; il tourna les yeux vers Azora , elle pleuroit aussi. Vous me trompez , mon cher Erzecan , lui dit Olmud , vous nous êtes cher , les larmes de mon épouse que j'ai surprises sont un tribut qu'elle paye à mon choix , en regrettant votre perte. Vous même paroissez ne nous quitter qu'à

regret : quel est le motif de vos larmes ? craignez-vous Olmud ? craignez-vous votre ami ? avez-vous des secrets qu'il ne puisse apprendre.

O mon cher bienfaiteur, lui dit Erzecan, ne me forcez pas de vous accompagner, ne me contraignez pas vous-même d'être peut-être indigne de vous,

Non, je ne cède point à vos raisons, mon cher Erzecan, répliqua Olmud, que vous ne me les ayez apprises ; je n'ignore point les avantages qui peuvent vous rappeler dans votre patrie ; que j'aurois de plaisir à ferrer moi-même les nœuds qui doivent vous réconcilier avec un pere qui vous regrette sans doute. Quel obstacle peut s'opposer à un bonheur que je partage d'avance avec vous ?

Erzecan, interdit, regardoit tour

à tour Azora & Olmud ; il sembloit chercher sa réponse dans les yeux d'Azora ; Olmud le remarqua, & prenant son épouse par la main : c'est à vous, lui dit-il , chere épouse , à faire un dernier effort sur l'esprit de notre ami pour l'engager à nous suivre ; il ne refusera point à vos prieres ce qu'il refuse aux miennes : hélas ! qui sçait mieux que moi le pouvoir vainqueur de vos paroles. Ciel ! qu'exigez-vous , dit Azora ! Ce que l'amitié demande de nous , reprit Olmud ; permettez qu'un époux vous en supplie. Eh bien , s'écria Azora en tombant à ses genoux : vois , cher & malheureux époux , ce que tu exiges , & connois moi ; venge toi d'Azora , elle aime Erzecan , & te trahit. Le Ciel sçait si cette flamme est volontaire. Juges à présent s'il faut qu'il nous accompagne, & si tu lui

livreras toi-même ton épouse ; im-
moles-la plutôt de tes propres
mains , cher époux ; mais non , je te
connois , tu n'est pas fait pour as-
sassiner ta femme. Tu la connois
assez pour croire qu'après cet aveu
ses remords te répondront d'elle ;
elle fera assez punie de se sentir in-
digne du nom de ton épouse. Par-
tons , fuyons des lieux où ma vertu
a couru tant de danger. Et vous ,
cher & funeste Erzecan , apprenez du
moins d'Azora , toute foible qu'elle
vous a paru , l'exemple de la fer-
meté & du repentir.

Elle sortit en achevant ces mots , &
en se cachant le visage avec ses mains.
Olmud fit tout préparer pour le dé-
part ; il embrassa Erzecan avec bonté ,
en le forçant d'accepter une partie de
ses richesses. Vous êtes le maître , lui
dit-il , de rester à Carthage ou de
faire usage de ces foibles marques

de mon amitié dans quelque Pays que ce soit. Olmud vous aimera toujours; j'espere qu'un tems favorable vous réunira tous trois dans des circonstances moins délicates; non que je ne sois assuré de la vertu de mon épouse; mais je la respecte trop pour ne pas souscrire à la prudence de ses craintes; c'est le moindre sacrifice qu'elle ait à exiger de ma tendresse. Adieu, je vous laisse jeune dans un Pays, où vous allez vous trouver livré sans guide à vos penchans; souvenez-vous toujours de la vertu, & surtout fuyez la mauvaise compagnie.

Erzecan ne vit point Azora monter dans la voiture, ses yeux eussent été trop attendris de ce spectacle. Olmud, l'ayant embrassé une seconde fois, le quitta, & suivant, avec son épouse, la route de l'Egypte, bientôt ils furent loin des murs de Carthage.

Quoi , feroit-il possible , dit Erzecan , lorsqu'il fut seul , que les femmes en qui brillent tant d'attraits fussent nées pour le malheur des hommes. Comment donc exister dans ce labyrinthe de la vie, s'il faut sans cesse avoir à se défendre contre tout ce que le Ciel semble avoir formé exprès pour nous plaire. Si je suis les mouvemens de mon cœur , il m'égaré. La raison doit être une belle chose , si elle a le pouvoir de remédier à tous ces inconvéniens là. Il est encore heureux qu'il ne m'en ait coûté pour cette Azora ni bastonnade ni oreille.



CHAPITRE IX.

CE qu'Erzecan voit dans la maison qu'Olmud lui avoit laissée ; nouvelle aventure qui lui arrive ; & comment il rencontre ses amis de Biblos.

ERZECAN trouva parmi les richesses que lui avoit laissé Olmud le portrait d'Azora & celui de son époux. Chers portraits , leur dit-il , vous me consolerez de la perte des deux seuls humains que j'aie chéri dans ma vie ; mais des portraits sont muets , ajouta-t-il , il me faut une compagnie qui puisse distraire mon chagrin. Je ne connois qu'Akob ; je me souviens à la vérité qu'Olmud m'a recommandé de fuir la mauvaise compagnie ; entre nous , Akob

n'en est pas une trop bonne ; mais que peut-il m'en arriver ? cet Olmud a vû les choses un peu trop à la rigueur , & je le pardonne à l'intérêt qu'il prend à moi. A ces mots il partit, & fut chercher Akob.

Quand ils eurent ensemble parcouru une partie des richesses de la maison : il faut avouer , dit Akob , que pour un Sage cet Olmud avoit un goût bien antique. On ne voit pas ici l'ombre d'une porcelaine ; on n'y rencontre ni cristaux , ni cabinets de la Foire S. Germain ; il est aisé de voir que cette maison appartenoit à un Conducteur de chameaux. Ils passerent ensuite à la Bibliotheque. Akob , qui se piquoit de Littérature, s'attendoit à la trouver vaste & nombreuse ; il n'y vît qu'un petit nombre de livres , qui n'étoient point reliés à la grecque, & qu'il jugea devoir être fort mauvais. Il en

ouvrit quelques-uns qui étoient les plus estimés dans Carthage , mais tout y étoit maussade ; les vignettes en étoient grossières , les culs-de-lampes sans goût , les marges sans ampleur & sans noblesse , les caractères n'étoient point interlignés , le mauvais goût régnoit jusques dans les titres , dont aucun n'étoit saillant , comme *Mes loifirs* , *la Berlue* , *Tant pis pour elle* ; il ne douta point que ces livres n'eussent ruiné les Libraires de Carthage , qui n'avoient nulle notion de la belle Littérature ; il voulut en lire quelques mots , il ne pût s'empêcher d'éclater de rire , en remarquant combien le style en étoit peu brillant , peu recherché , & combien au contraire il étoit simple & semblable au ton de la véritable nature ; il fut étrangement surpris de ne voir parmi ces livres aucun des ouvrages
nouveaux

nouveaux qui ont mérité à notre siècle le titre d'éclairé & de philosophe , & pour comble de dépravation les moindres volumes de la Bibliothèque contenoient au moins deux cens pages. En passant à la tablette des Théâtres , il fût encore étonné de ne point trouver à côté de Destouches les nouvelles Pièces en ariettes de la Comédie Italienne & de l'Opéra-Comique de Memphis. Mais son indignation n'eût plus de bornes lorsqu'il vit ces livres nouveaux , qu'il avoit inutilement cherchés , épars , encore en feuille , dans un coin de la Bibliothèque , destinés à emballer les marchandises d'Ol-mud , & peut-être encore à de plus vils usages ; il fut tenté de jeter par les fenêtres tous les autres livres , & sortit en faisant promettre à Erze-can de se défaire au plutôt d'une Bibliothèque si mal composée.

Cependant Erzecan continuoit de penser à Azora. Je ne la reverrai jamais , s'écrioit-il. C'est pour cela , répondoit Akob , qu'il faut vous en consoler. Vous êtes riche ; il y a mille femmes plus jolies qu'Azora , qui se feront un honneur d'être déshonorées par vous. Pour s'affliger de la perte d'une femme , il faudroit qu'il n'y en eût qu'une dans l'univers , lorsqu'il y en aura deux , il deviendra toujours fort aisé de se consoler. Non , disoit Erzecan , nulle femme n'effacera jamais Azora de ma mémoire.

En disant ces mots , il marchoit richement vêtu dans les rues ; il apperçut à la fenêtre une jeune Sardonienne nouvellement arrivée dont la beauté faisoit grand bruit à Carthage ; elle leur sourit en les saluant. Cette femme vraisemblablement me reconnoît , dit-il à Akob. Quoique

après mon aventure de Tyr j'aye grand sujet de me défier des fenêtres, il n'y a nulle apparence que celles-ci me deviennent jamais funestes. Chere Azora, ton image me préservera à jamais de toute foiblesse étrangere. En parlant ainsi, il lui fit demander la permission de la voir.

Cette jeune Sidomienne reçut poliment Erzecan & son ami; elle se nommoit Nourady; ils furent éblouis de ses charmes. A peine avoit-elle seize ans; sa parure, par un chef-d'œuvre de l'art paroissoit en être dénuée; cependant, comme si eut été honteuse de se trouver ainsi faite devant eux, elle leur demanda en baissant les yeux la permission de passer un autre vêtement, & sur le champ elle courut vers une alcove, dont elle laissa par mégarde les rideaux à demi entr'ou-

verts; de tems en tems, en leur parlant, par mégarde encore, elle découvroit tantôt une épaule plus blanche & plus ferme que l'yvoire, tantôt un genou dont la beauté faisoit envier le plaisir d'y attacher une jarretiere; puis, honteuse de son étourderie, elle cachoit en rougissant ces charmes pour en découvrir de plus piquants. Cette toilette enfin s'acheva, & la jeune Sidonienne reparut, non pas avec plus de charmes qu'auparavant, mais avec la certitude de l'impression qu'ils avoient fait sur le cœur d'Erzecan.

Alors, l'ayant fait asseoir sur un large sofa avec elle, pendant que son ami conversoit dans une chambre voisine avec une jeune parente de la Sidonienne, elle prouva le plus facilement du monde à Erzecan, qu'elle le connoissoit depuis long-tems, & lui de son côté n'eût

pas de peine à se le laisser prouver. La conversation qu'Erzecan trouvoit infiniment de son goût , finit par une invitation que Nourady lui fit de souper avec elle , son ami & sa parente. Le souper fut servi avec autant de délicatesse que de profusion , & Erzecan , suivi de son ami , se retira chez lui , moins yvre de vin que des charmes de la belle Sidoniene , & ne pensant plus à Azora.

Le lendemain Erzecan fut pour voir Nourady , il trouva la parente en larmes. N'entrez pas , lui dit-elle , au nom des Dieux , si vous ne voulez voir le spectacle le plus touchant du monde. On va traîner Nourady dans les prisons pour une misérable somme de dix mille livres qu'elle ne sçauroit acquitter dans ce moment. N'est-ce que cela ? reprit Erzecan , j'ai tout justement

cette somme chez moi ; aux Dieux ne plaife que je fouffre que Nourady aille en prifon ; en achevant de parler il envoya chercher les dix mille livres.

En femme bien née , comme on peut penfer , Nourady n'épargna pas les remerciemens ; il eft à préfumer qu'Erzecan les trouva excellens ; enfuite elle ajouta : il eft tout fimple que je ne reffe pas dans un quartier témoin de l'affront que je viens d'effuyer ; je vous prie de me chercher un logement , & de le faire meubler , car ces meubles-ci ne font point à moi , & je vous rendrai ce qui vous en aura coûté, Vous vous mocquez , dit Erzecan , je ne l'accepterois pas ; ma maifon eft vafte & paffablement meublée , elle eft à votre fervice. Après beaucoup de cérémonies , la belle Sidoniene accepta cette offre , & Erzecan la conduifit en

triomphe chez lui , ravi de sa bonne fortune.

Quelques jours après il s'aperçut que Nourady n'alloit point à pied , quoiqu'elle eut des jambes & des pieds comme toutes les Carthaginoises ; il se ressouvint en lui-même d'avoir vû régner cet usage à Memphis , & il dit : si tant de pieds de toute espece ont le privilège de se faire traîner dans des chars , à plus forte raison ceux de ma Nourady , qui les a si blancs & si délicats ; & sur le champ il vendit sa Bibliotheque pour lui avoir un char.

A quelques jours encore de-là ; il revint à Nourady un frere de l'armée, qu'Erzecan hébergea , comme de raison ; ce frere fut suivi d'un oncle, cet oncle d'une tante , cette tante d'une cousine , &c. en peu de jours Erzecan se vit chargé

d'une famille nombreuse. Bientôt il fut lui-même accablé de dettes, & se vît obligé de vendre ses meubles. Nourady prit alors le prétexte d'une dispute pour se séparer de lui.

Bientôt des souvenirs cuisans lui vinrent rappeler douloureusement les ameres faveurs de Nourady ; le reste de son argent servit à le débarrasser de ces seuls & funestes gages qui lui restoient de cette belle Sido-niène, non sans la perte de ses cheveux, qu'il avoit fort beaux. Dans les accès de sa douleur, il s'écrioit : traîtresse Nourady.... Ciel, tant de perfidie peut-elle habiter avec tant de graces ! Il manquoit à tout ce que j'ai éprouvé par les femmes cette aventure. J'atteste Orosmade qu'après ce qui m'est arrivé je me défierai désormais de toutes les fenêtres. Il est encore bien heureux pour cette fois-ci que j'en sois quitte pour porter perruque.

Il ne restoit à Erzecan de toutes ses richesses que les portraits d'Ol-mud & d'Azora ; ils lui rappellerent les leçons de vertus qu'il avoit puisé avec ses bienfaiteurs. Alors il sentit l'indigence pour la première fois ; on ne la sent réellement qu'en sortant de l'abondance.

Erzecan , au milieu de ses murailles nues , disoit : est-il croyable que dans la mendicité je rencontre actuellement cette vertu qui mène au bonheur , moi qui ne l'ai pû trouver dans l'état d'opulence ; il vaut mieux me pendre , cela fera plutôt fait.

Comme il disoit ces mots Akob entra , la sérénité sur le front , & la joie dans les yeux ; il apportoit plusieurs sacs remplis d'argent. D'où vient cet argent , lui demanda Er-

zecan ? C'est le produit du jeu , lui répondit Akob ; il ne tient désormais qu'à moi d'en gagner tous les jours autant ; j'ai rencontré des Egyptiens , qui m'ont appris à être heureux au jeu. Erzecan se ressouvint de ses amis de Biblos , & jura qu'il périroit plutôt de faim que de devoir sa subsistance à de semblables ressources. Akob n'insista pas ; il proposa seulement à Erzecan d'en partager les fruits , sans s'intéresser dans les moyens de se les procurer. Erzecan alors se rappella le Solitaire , qui se permettoit de manger du bœuf qu'il n'avoit pas tué lui-même , & conclut que d'après un Sage il pouvoit bien profiter d'un argent qu'il n'avoit point gagné lui-même.

Quelques tems après Akob proposa à Erzecan de donner à jouer

dans sa maison ; il se révolta à cette proposition , & dit : un Sage m'a fait voir que je pouvois bien partager les émolumens d'une friponnerie ; mais non en être le complice , & je le ferois en prêtant ma maison. Pas plus qu'en en partageant le profit , répondit Akob , ce n'est pas vous qui jouerez , par conséquent ce ne sera pas vous qui ferez le fripon. Erzecan n'eût encore rien à répliquer à la solidité de cette conviction , & il fut résolu qu'il prêteroit sa maison.

Il reconnut effectivement parmi les Joueurs ses amis de Biblos ; il fut tenté de les regarder avec indignation , par un sentiment de vengeance qu'il conservoit contre leur ancien procédé ; mais il se dit : pourquoi leur en voudrais-je , n'étoit-il pas juste que je payasse l'ap-

prentissage d'un métier qui doit m'aider à recouvrer ma fortune.

Le jeu n'étoit alors qu'un amusement à Carthage , on n'y connoissoit point l'usage de jouer pour se ruiner. C'est l'avarice des Joueurs qui fait la ressource la plus sûre des fripons. Le produit des vices hypothéqué sur d'autres vices est toujours certain , & Akob disoit en lui-même : nous ferons ici mal nos affaires , ces gens-ci ne sont point assez fripons pour être dupes.

Alors il dit à Erzecan : il faut aider la vertu par l'industrie , sans quoi elle resteroit informe & sans activité. Quittons cet infructueux Pays , & volons aux lieux où le jeu est une affaire , & devient un état ; visitons les eaux de Chalcis , de Celene , d'Elatée , & de-là rendons-nous aux Etats qui se tiennent à

Himere , à Lamia , &c. passons ensuite à Persépolis , où le Carnaval seul suffit pour nous enrichir , & nous finirons par Memphis , où à l'aide d'un nom nous nous introduirons dans ces maisons où le jeu tient lieu de mérite , de naissance & de probité ; tripots honnêtes , de qui la maîtresse est intéressée décemment dans l'habileté de ceux qui la soutiennent , & qui sont de décens coupe-gorges , où l'on vole sans assassiner.

Erzecan , frappé par les derniers mots d'Akob , se sentit révolté , Je me repens , dit-il , d'avoir suivi vos conseils , je ne veux point voler , & je ne veux plus aider à le faire. Ciel ! quelle est donc la vertu , ajouta-t-il , si en croyant faire bien , je suis destiné à faire toujours des sottises.

Détrompez-vous, dit Akob , ce que j'ai appelé voler n'est qu'une ressource honnête dont tous les gens de qualité se font un état , & sur laquelle mille femmes du bon ton ne se font pas le moindre petit scrupule. Le mal n'est mal que lorsqu'il heurte les bienséances , & le jeu n'est pas la seule affaire de la vie où tous les jours les fots soient regardés comme le patrimoine des habiles gens.

Erzecan , qui n'étoit point encore assez familiarisé avec le vice , répondit : je n'ai pas votre expérience ; les gens de distinction & les femmes du bon ton peuvent faire bien des choses impunément ; mais moi qui ai abandonné la maison de mon pere , & qui ai été Soldat , je serois pendu.

On voit bien que vous ignorez ;

reprit Akob, qu'on punit moins le crime, que les maladroits; il y a des Loix chez la plûpart des Peuples qui pendent un homme qui voleroit un écu pour subsister, mais on ne s'est point avisé d'en faire pour celui qui ruinera dans une bonne maison son adversaire.

Oh, dit Erzecan, puisque les hommes n'ont pas fait de Loix pour le cas dont il s'agit, c'est une autre affaire; en ce cas là il est clair que ce n'est point un mal; je consens avec grand plaisir d'apprendre cet art d'être heureux au jeu, & je suis enchanté qu'avec des moyens aussi faciles il soit permis de voler sans crime qui bon nous semble, pourvu que ce soit au jeu & dans une bonne maison.

Tout étoit préparé pour le départ , lorsqu'un obstacle imprévu en déranginga l'exécution , comme vous l'allez voir.



CHAPITRE X.

COMMENT les conseils d'AKob procurent à Erzecan une fâcheuse aventure ; il sort de Carthage ; rencontre d'un Mage , & ce qui en résulte ; autre rencontre de laquelle il est moins fâché.

ERZECAN soupoit avec ses amis ; & tout en s'occupant de la vertu il rêvoit aux moyens d'en manquer , lorsque six Gardes du Palais & l'arrêterent lui & ses compagnons de la part de l'Impératrice.

On les conduisit en prison , & Erzecan , qui s'étoit instruit de la cause de cet événement , disoit en marchant : à qui donc se fier pour connoître le bien & le mal ; AKob

m'avoit pourtant bien prouvé que cette fripponnerie-là que je faisois , n'en étoit point une. Il y a toute apparence que ces gens-ci , qui ont bâillé à ces Ariettes ne sont pas Philosophes. Ce bonheur me paroît furieusement difficile à trouver , puisque presque tous les hommes semblent se donner le mot pour chercher chicane sur la plupart des moyens qui peuvent y mener : témoin la prison où l'on me conduit , & où j'ignore ce qu'on m'y réserve. Qui sçait si ces peuples n'ont point aussi la manie de couper des oreilles ? Dieux ! sauvez du moins celle qui me reste.

L'Impératrice , qui s'étoit fait informer de cette cause , voulut qu'Erzecân & ses compagnons fussent punis comme abusateurs de la confiance publique ; elle ne pensoit

point que cette nature de friponnerie dût être tolérée , à l'exemple de quelques Nations , comme un frein contre la frénésie du jeu , & elle pensoit que les petits moyens qui souffrent un petit mal pour en prévenir un plus grand , n'étoient permis qu'à la foiblesse des Gouvernemens. Elle les abandonna au grand Juge , qui leur fit couper cinq onces de chair sur les fesses , & les fit ensuite bannir hors des Etats de l'Impératrice.

Quand Erzecan fût hors des portes de la Ville , il s'écarta d'Akob & de ses associés & prit un sentier écarté. Je veux fuir les hommes , disoit-il , ils ne peuvent que m'être odieux ; ceux - ci sont cause qu'en outre de mes pertes , j'ai encore cinq onces de chair de moins dans une partie qu'on ne nomme pas ;

ceux qu'on nomme barbares & ceux qui sont civilisés me sont également redoutables.

Il marchoit en s'affermissant dans la résolution de rompre tout commerce avec le genre humain ; il s'aperçut que de tous les biens qu'il avoit possédés il lui restoit encore le portrait d'Azora.

Il n'étoit point d'usage à Carthage de débarrasser un coupable de ses bijoux, & cependant ce portrait étoit riche. Erzecan sentit poindre les aiguillons de la faim ; mais il disoit : ô , cher portrait , puisque les mains des Officiers du grand Juge t'ont respecté , les miennes ne te fouilleront pas pour te transmettre en des mains étrangères , & je demanderai l'aumône. Partout où il y a des hommes , un autre homme périroit-il de faim ? Cet hom-

me qu'on peint le Roi de l'Univers feroit donc au-deffous des plus vils animaux , fi la terre qui lui semble foumife manquoit au plus instant de fes besoins ?

Erzecan traversa un vaste Pays en demandant l'aumône ; enfin accablé de besoin & de fatigue , il tomba de foiblesse à quelques milles de Persépolis ; il attendoit la mort lorsqu'un Mage chargé d'une besace pleine passa près de lui : mon frere , ayez pitié de moi , s'écria Erzecan d'un ton douloureux , secourez-moi de quelque aumône dans l'état pressant où je me trouve. Hélas ! mon fils , qu'exigez-vous de moi , s'écria le Mage , nous la demandons nous-même cette aumône ; & ce tems n'est plus où les hommes se dépouilloient de leurs biens en notre faveur ; loin de regorger du

superflu comme autrefois ; à peine avons-nous une honnête abondance ; mais , mon fils , vous me paroissez incapable de soutenir plus long-tems la fatigue du chemin ; si vous alliez mourir dans cet état : hélas ! que deviendriez-vous ? je vous conseille de vous mettre en état de grace & de profiter du bonheur de ma rencontre pour déposer en mon sein le secret de vos fautes , & vous réconcilier avec Orosmade.

A ces mots Erzecan , qui n'étoit pas trop corrigé , se leva le mieux qu'il pût , tout foible qu'il étoit , & prenant le Mage par la barbe : je jure , par cet Orosmade même , lui dit-il , que je t'enfonce ce cimetere dans le cœur , si tu ne partages tout-à l'heure avec moi ce qui est dans ta besace. Ne nous enseignes-tu pas tous les jours que nous sommes freres : or donc si tu n'est pas le

mien, il est décidé qu'il faut que je te tue.

Le Mage ne répondit à un argument aussi positif qu'en étalant sa besace sur le gazon. A la vue des provisions abondantes dont elle étoit remplie Erzecan ne pût s'empêcher de lui demander : mon pere, de quel ordre de Mages êtes-vous, & quelle est votre profession ? Nous faisons vœu de pauvreté , & nous allons nus pieds , lui répondit le Mage. Je crois , répliqua Erzecan , que si tous vos Mages sont chargés d'une besace pareille à la vôtre , ils ne changeroient pas leur sort pour celui des personnages les mieux chaussés de toute l'Egypte ; & en disant ces mots Erzecan avoit de grands verres du vin du Mage qu'il trouvoit très-bon , & il commençoit à trouver la condition des Mages fort douce.

Il dit ensuite au Mage : dans ce bon métier quelle est votre occupation ? Aucune , répondit le Mage , nous sommes seulement employés à certaines heures à chanter les louanges d'Orosmade ; c'est pour cela qu'il daigne regarder ses serviteurs avec bonté , & qu'il verse sur nous ses bienfaits.

Effectivement , dit Erzecan , je croirois qu'une si douce vie , exempte du trouble & des passions , qui rongent le cœur du reste des hommes , doit être agréable à Orosmade.

Le Mage qui s'étoit remis un peu , en buvant , de la frayeur que lui avoit causé Erzecan , lui fit à son tour quelques questions auxquelles Erzecan répondit avec ingénuité. Alors le Mage , après l'avoir considéré attentivement , & prenant un air grave & pensif : mon fils , lui dit-il , je vois le doigt

doigt d'Orosmade visiblement marqué dans tous vos malheurs. Ne voyez-vous point que ce doigt céleste vous fait signe de venir à lui. Ce grand doigt vous a promené à travers plusieurs écueils , pour vous amener au port. O ! mon fils , ne voyez-vous point tout cela ?

Pardonnez-moi , dit Erzecan , je crois en voir quelque chose ; mais je ne comprends point encore assez ce que vous voulez me dire , avec votre grand doigt

Il faut vous l'expliquer , dit le Mage. Il est visible qu'Orosmade vous appelle au nombre de ses serviteurs. Il a semé d'épines les sentiers par où vous avez marché , pour vous faire trouver les roses au but. Ces épines sont le fouet & les bastonnades , dont on a chargé votre peau ; & ces roses sont l'oisiveté & les bonnes provisions dont sont chargées nos besaces.

Je vous entends , dit Erzecan : en effet , je crois que vous avez raison ; & autant que je puis me l'imaginer , je me sens une vocation décidée. Fouetté , battu , mutilé par tout , effectivement je ne vois pas que j'aie rien de mieux à faire que de consacrer mes jours à Orosmade , & de m'enroller parmi vos bons Mages , dont la vie est si douce & si sainte.

Quand les fatigues d'Erzecan furent réparées , il marcha avec le Mage vers Persépolis , en se disant : pourquoi ne me suis-je point avisé plutôt de penser que le bonheur étoit chez ces bons Mages ? Bénis soient les Dieux , puisqu'enfin je l'ai trouvé ; mais aussi qui se seroit douté que le bonheur fût allé loger chez des hommes qui vont nud pied ?

Erzecan , ayant revêtu l'habit de Mage , fut nommé , le Frere Okia. Il fut chargé de la quête des Mages.

Les Mages d'alors n'étoient point tels que ceux d'aujourd'hui. Erzezan crut voir la paix n'habiter point dans ces lieux consacrés à la paix. Il crut y voir des petites vertus & de grands vices : il crut voir , sous le manteau de l'austérité , le receptacle de toutes les passions. Alors il se disoit : il se pourroit bien que le bonheur ne fût point logé chez ces Mages à longue barbe. Je vois que les hommes barbus & non barbus , sont également à plaindre. Bientôt l'image d'Azora vint se mêler à ces idées. Non , disoit-il , une combinaison mal entendue ma aveuglé ; il n'est point de bonheur où n'est point Azora.

Le Mage Okia laissoit entrevoir quelques dégoûts ; (crime de Leze-Magisme chez les Mages d'alors). Ces dégoûts étoient nécessairement suivis de la tiédeur pour certains devoirs ; & comme de raison , on met-

toit le Mage Okia en pénitence ; & il disoit : je ne fais si ces Mages ont en vue par là de me faire trouver le bonheur , mais il me semble qu'ils s'y prennent mal avec leur pénitence ; & qu'on ne donne point de l'amour pour les Dieux à coups de discipline.

Le Mage Okia faisoit sa quête dans Persépolis. Un soir , qu'il regagnoit le Monastere des Mages , qui étoit à un mille de Persépolis , il s'assit près d'une fontaine ombragée de quelques faules , dans un endroit écarté , pour rêver un instant à ses malheurs. Il tenoit le portrait d'Azora , qu'il mouilloit de ses larmes , lorsqu'une femme , couverte d'une robe grossiere , en s'approchant de lui , jetta un cri effrayant. Il ne put la voir , elle étoit couverte d'une mante qui lui cachoit le visage. Elle se leva , & l'aborda : mon Frere , daignez me dire par quel hasard ce portrait de femme est-il

entre des mains pour lesquelles probablement il ne semble pas destiné ? Il se peut , répondit le Mage Okia , que ce portrait vous paroisse déplacé entre les miennes. Mais peut-on vous demander quel intérêt vous pouvez avoir vous-même , Madame , qu'il y soit ou non ? Avez-vous connu Azora ? cette Azora Hélas ! c'est elle ! Grand Dieu ! c'est Azora que je revois. Mais ciel ! ce vêtement , peu digne d'Azora , m'apprend qu'il lui est arrivé des malheurs , & qu'Olmud n'est pas plus heureux. Et il disoit ces mots en embrassant ses genoux. Azora , troublée , n'avoit pas la force de lui parler. Malheureux . . . Mon cher Erzecan , levez-vous , lui dit elle ; je m'égare L'infortunée Azora avoit-elle pu vous méconnoître ? . . . En quel état vous retrouvois-je ?

En parlant ainsi , ses yeux s'obscurcissoient , ses genoux s'affoiblis-

soient sous elle , & elle tomba évaporée.

Ma chère Azora , s'écria Erzecan , mourras-tu du plaisir de m'avoir revu ? Elle étoit sans mouvement : il arracha son voile ; sous ce voile grossier , sa gorge étoit à demi-nue. Quelle vue ! heureux Olmud , s'écria-t-il ! Ciel ! tant de beautés vont-elles périr faute de secours ? En approchant ses lèvres de celles d'Azora : elle respire encore , s'écria-t-il ; je le sens à ce baiser : hâtons-nous de la secourir. Il cherchoit des yeux quelque habitation où il pût demander du secours ; désespéré de n'en point trouver , il la prit dans ses bras , & glorieux d'un si cher fardeau , il la porta ainsi jusqu'à une cabane solitaire , qui sembloit appartenir à des Pêcheurs ; & il disoit en marchant : quel enchaînement préside aux événemens de cet univers ! Qui eût dit , il y a un quart-d'heure ,

que sous un habit de Mage , je porterois mon Azora évanouie entre mes bras ?

CHAPITRE XI.

QUEL homme Erzecan voit dans la cabane ; par quelle aventure Azora a pensé perdre son honneur , & Olmud sa tête.

A Peine fut-il entré dans la cabane , que le maître de cette habitation , couvert d'un vêtement obscur & commun , vint au-devant de lui , en s'écriant : puissant Orosmade ! en croirois-je mes yeux ? Que vois-je ? Mon épouse évanouie entre les bras d'un Mage ! O mon cher Olmud , c'est vous , lui dit Erzecan ? Dans quelles circonstances vous revois-je ? En ce moment Azora ouvrit les yeux , & s'adressant à Olmud : je l'ai retrouvé ce fatal objet , qui ne sçauroit , malgré ma vertu , sortir un instant de ma

pensée. Pardonne, mon cher époux à
 la foiblesse de ta femme ; mon éva-
 nouissement t'outrage, il est l'ouvrage
 du plaisir de l'avoir revu. C'en est fait :
 abandonne désormais ton épouse in-
 fortunée ; tu le dois. Que te dirai-je ?
Tu frémiras sans doute. Je ne sçais si
 cette flamme est une punition du Ciel
 pour quelque crime involontaire
 dont je suis coupable sans le sçavoir ;
 mais, tel est mon sort, que malgré
 mes efforts, ta vertu & mes combats ;
 ô mon cher époux, je sens avec sur-
 prise & avec horreur, que mon cœur
 ne met que très-peu de différence en-
 tre ce fatal objet & toi, & que mon
 destin est de vous aimer également
 tous les deux jusqu'au tombeau. Mon
 époux, si tu daignes l'être encore ;
 après ces horribles aveux, si tu juges
 ta femme plus digne de pitié que de
 colere, daigne me soutenir encore de
 ta vertu, car je sens que la mienne ne
 me

suffit point , & n'est point assez forte pour lutter contre une ardeur qui me paroît incompréhensible.

Que vous devez me haïr, mon cher bienfaicteur, dit Erzecan à Olmud, c'est moi seul qui, pour prix de vos bienfaits, vous apporte le malheur qui me suit. Ne vous imputez point l'un & l'autre l'effet du hasard, leur dit Olmud. L'amour d'Azora m'afflige pour elle, & ne m'offense point; je compte plus sur sa vertu qu'elle-même. Je confesse qu'il y a dans cet amour quelque chose de surnaturel que j'ai peine à concevoir. S'il faut même vous l'avouer, je sens à mon tour quelquefois, malgré ma tendresse pour elle, qu'il me seroit moins pénible de partager son cœur avec vous, qu'avec tout autre; & si je forme quelque vœu sincère, c'est qu'après ma mort, qui, selon les loix de la nature, doit précéder la sienne &

la vôtre , vous foyez un jour unis ;
comme vous eussiez mérité de l'être ,
si le hafard , fecondé de mon amour ,
ne m'eût pas rendu le premier pos-
seffeur des beautés d'Azora.

En achevant de parler , il condui-
sit Erzecan & son épouse dans un pe-
tit jardin attenant à la cabane , qui
n'étoit bâtie que de terre & de bam-
bou. Erzecan y trouva deux jeunes
enfans d'Olmud occupés à le culti-
ver. Ciel , dit Erzecan en lui-même ,
quelles font les viciffitudes humai-
nes ! Olmud , tu étois condamné à
labourer la terre , tandis que je diffi-
pois follement tes richesses avec
cette friponne de Nourady.

Vous voyez ici , dit Olmud , tout
le refte d'une fortune affez brillante ,
effet ordinaire des jeux de la fortune ;
ce jardin , tout petit qu'il eft , je le
cultive par mes mains , il fuffit à
notre fubfiftance commune ; affifté

dans mes travaux rustiques par une femme que j'aime , & par mes enfans , qui répondent par leurs vertus naissantes , à mes soins & à la tendresse que j'ai pour eux , je vis aussi heureux que je l'étois sous des lambris plus ornés , & assis à une table plus somptueuse. J'espère , au reste , que ce que les hommes sont convenus d'appeller malheur , va bientôt faire place pour moi à un jour plus serein ; demain nous quittons ces lieux pour retourner en Grece ma patrie. Mais vous , mon cher Erzecan , par quelle aventure vous retrouvais-je ici sous cet habit ?

Alors Erzecan instruisit Olmud mud & Azora des événemens qui lui étoient arrivés depuis leur départ de Carthage. Vos maux , mon fils , dit Olmud , ne sont pas sans remède , puisque vous connoissez vos fautes , & que vous en rougissez : hélas ! quel

Oij

mortel en est exempt : vous êtes fait pour le bien dès que vous le connoîtrez ; le vice que vous avez suivi quelquefois en aveugle , vous est étranger , & vous êtes né pour être vertueux puisqu'Azora vous aime.

Azora rougit à ces mots. Cette confusion est injuste , ma chere épouse , lui dit Olmud , puisque cet amour est involontaire & que vous en triompherez. Vous n'avez en vous aucun sentiment qui ne soit fait pour être une vertu : laissez au commun des femmes le soin de craindre qu'une pareille confiance à un époux , soit souvent dangereuse , & toujours indiscrete ; c'est une crainte fondée sur le peu d'opinion qu'elles méritent & qu'elles ont à juste titre de leurs époux.

Olmud fit préparer un repas frugal , où , à l'exception d'une tendre mélancolie répandue sur le visage d'Azora , malgré les caresses de son

époux, regnoit une joie pure & fé-
raïne , qu'Erzecan trouvoit plus tou-
chante , que la folâtre gaieté de tous
les soupers qu'il avoit faits avec Nour-
rady.

Il paroît que la joye & le bonheur
dit-il à Olmud , ne sont pas dans les
richesses , comme je l'avois cru :
pourquoi donc les hommes se don-
nent-ils tant de peine pour en amas-
ser ? Vous l'avez dit , mon cher Er-
zecan , répondit Olmud , les richesses ,
en multipliant les soins , épaif-
fissent les organes & resserrent les fa-
cultés de l'ame ; la médiocrité au
contraire , en donnant au sang de
l'agilité , tient les ressorts de notre
être dans une perpétuelle activité ,
empêche l'engourdissement toujours
produit par la satiété , & nous rendant
sensibles aux moindres effets du plai-
sir , entretient la gaieté dans le sein
même des circonstances que les hom-

mes regardent comme des privations. Cependant , dit Erzecan , j'ai demandé l'aumône , & je vous jure que je n'étois point atteint de cette gaieté dont vous me parlez. Ne confondez point , dit Olmud , la mendicité avec la médiocrité ; quoiqu'il soit évident que cette même mendicité ait des plaisirs & une nature de gaieté inconnus aux hommes les plus opulens , je n'en suis pas moins convaincu que l'indigence est le plus grand des fléaux pour les hommes nés supérieurs à la bassesse inséparable de cet état. Communément le propre de la misère est d'avilir l'ame & de dégrader les sentimens ; elle flétrit le germe des vertus , altere les facultés de l'esprit , & peut rarement s'allier avec l'intacte probité : il est très-difficile qu'un indigent soit long-tems honnête-homme.

Olmud ensuite lui dit : l'heure

qui doit vous rappeler parmi vos Mages , est encore loin , il est juste de vous instruire , à notre tour , des revers qui nous ont réduit à cet état de médiocrité : vous y verrez un exemple de la méchanceté des hommes , & de quoi ils sont capables , lorsqu'ils ont abandonné une fois la vertu pour se livrer aux passions. Alors il pria Azora de faire elle-même le récit de cette aventure : & elle commença ainsi.

Nous revenions de l'Egypte comblés des amitiés de ma famille ; & mon époux , avant que de me mener dans la Grece son pays , m'avoit conduite à Ecbatane , pour recueillir les fruits d'une succession pour laquelle il plaidoit , lorsqu'un Satrape de Loi , nommé Itobar , me vit pour mon malheur , & m'aima. Il étoit jeune & bien fait , il sçavoit que j'étois Ehyptienne , il n'osa point douter du suc-

cès de son amour ; le gain du procès d'Olmud dépendoit de lui , le Satrape de Loi fut enchanté du prétexte qui s'offroit de me faire sa cour.

Il me proposa , en termes assez clairs , de faire gagner à mon époux sa cause ; je lui marquai toute l'indignation qu'une pareille offre me causoit ; il me fit ses excuses d'un air si humilié & si respectueux , il fut si long-tems sans me parler de sa passion , que je crus que la raison l'en avoit entièrement guéri.

Cependant le peu d'argent que nous avions rapporté d'Egypte , commençoit à s'épuiser , nous prévîmes les horreurs de l'indigence. Le Satrape de Loi eut l'art d'entrevoir la misère où nous étions prêts de tomber ; il envoya à mon époux une bourse de vingt mille francs , qu'il le pria d'accepter , en lui disant qu'il la reprendroit sur les émolumens de

notre procès. Mon époux étoit alors absent, & j'étois seule; j'entrevis les vues du Satrape, & je refusai la bourse, en pensant qu'une femme ne doit jamais se mettre dans le cas de la reconnaissance à l'égard d'un homme dont elle est aimée.

Un jour que j'étois allée chez lui avec Olmud, pour presser la conclusion de ce procès, je fus surprise, en entrant, de ne point voir mon époux à mes côtés; j'en marquai mon étonnement, mais le Satrape m'assura que probablement mon époux viendrait me rejoindre avant peu: sur cette apparence de confiance, je me laissai conduire à son appartement: il m'offrit un fauteuil; mais à peine y fus-je assise, que le fauteuil, en paroissant se démonter, se renversa à moitié, & me retint dans une situation qui ne me laissa point douter de l'usage odieux auquel ce fauteuil artificiel

étoit destiné : j'eus tout lieu d'en être sûr , lorsque je vis Itobar se préparer à profiter de l'avantage de ma détention. Alors je pouffai des cris. En ce moment j'entendis briser la porte ; Olmud entra ; ce spectacle enflamma son courroux , & il perça de plusieurs coups de poignard cet indigne Satrape.

Bientôt la maison fut remplie de monde , & Olmud ainsi que moi fûmes traînés , au bruit des acclamations de la populace , dans le fonds des prisons.

Olmud me consola. J'appris de lui comment , prêt d'entrer avec moi chez Itobar , il avoit été arrêté , sous quelques prétextes , par des gens du Satrape ; son inquiétude & son amitié pour moi avoient précipité le cours des momens qui l'éloignoient de moi , il s'étoit hâté de me rejoindre. Il me dit , dans la prison : calme tes crain-

tes , le ciel protégera l'innocence : j'ai toujours remarqué dans le cours de ma vie , qu'un ordre constant & invisible aux yeux des hommes , distribuoit des peines au crime , & des récompenses à la vertu ; si ce ciel semble me punir aujourd'hui par ta captivité & la mienne , c'est pour me châtier sans doute d'avoir répandu un sang que , tout coupable qu'il étoit , il n'étoit point permis à mes mains de verser : mais sa justice ne nous punira point avec rigueur d'un forfait involontaire & commis pour sauver l'innocence.

Ainsi me parloit Olmud , & son courage adoucissoit les peines de notre commune captivité. Ce n'étoit pas nos propres douleurs que nous ressentions , je m'affligeois de celles d'Olmud , & il s'affligoit des miennes. A quelques jours de là j'appris que le Sénateur avoit évité

la mort dûe à son crime , & qu'on me rendoit la liberté ; mais quelle fut ma douleur lorsque j'appris en même tems qu'Olmud étoit destiné à avoir la tête tranchée. Cependant les paroles d'Olmud m'étoient présentes , & je mettois mon espérance au Ciel , qui n'abandonne jamais les innocens.

Le Satrapé de Loi vint le lendemain chez moi. J'allois aller retrouver mon époux , & j'étois seule alors. Je frémis à son aspect ; il s'en apperçut : ne craignez rien , dit-il , Madame , de mon audace , je viens vous servir : ce ne fut point un crime à moi que de vous aimer , mais vous sçavez combien votre époux est coupable d'avoir osé porter ses mains sur moi ; ce crime est cependant peu de chose encore , & je le lui pardonnerois par l'intérêt qu'a dû lui causer un objet aussi aimable que vous l'êtes ; mais le crime pour lequel on l'a condamné ,

est d'une autre nature ; on l'accuse d'avoir parlé contre le Gouvernement , & ce forfait est digne de mort. Ciel ! qu'entends - je , m'écriai - je ? quelle calomnie ose - t - on imputer à mon époux ? ah ! Seigneur , je le vois , c'est vous qui le condamnez , & sa mort est résolue.

Elle ne l'est point , Madame , répliqua le Satrape ; & pour vous prouver que loin de le condamner , c'est moi qui cherche à le sauver , je viens vous apporter sa grace : quelque grand que soit son crime , vous seule pouvez suspendre le glaive qui va tomber sur sa tête ; mais vous sçavez trop à quel titre cette grace est entre vos mains. Je vous rends l'arbitre de sa destinée , & s'il périt , c'est vous seule qui le condamnez.

Et bien , Seigneur , répondis - je , je n'ai point à balancer ; que l'on conduise mon époux à la mort : je le con-

nois assez ferme pour la préférer à mon deshonneur & au sien , & il me rend assez de justice à son tour , pour croire que je ne lui survivrai pas d'un moment.

Le Satrape de Loi me quitta , en me lançant un regard qui m'annonça la condamnation de mon époux. Je me hatai de voler à sa prison ; je ne lui déguifai ni les propositions d'I-tobar , ni la réponse que je lui avois faite ; mais ce vertueux époux me représenta qu'il ne m'étoit pas permis de me donner la mort : vivez , me dit-il , & laissez - moi mourir ; vous devez vos jours à vos enfans & à la vertu. N'anticipez point sur les décrets du Ciel , qui ne m'a point encore condamné ; il dissipe à son gré les desseins des hommes , & ne trahissez point ses bontés par un doute injurieux à sa justice ; au reste , s'il veut ma mort , c'est à vous d'adorer en

silence ses décrets, parce que vous ignorez ces desseins, qu'il cache aux yeux des hommes. Dans l'âge avancé où je suis parvenu, vous devez vous attendre tous les jours à ma perte, nous n'avons été unis que pour être séparés, quelques instans de plus ou de moins sont égaux relativement à la durée des siècles. A l'heure de la mort, il devient égal d'avoir vécu soixante ans, ou de n'en avoir vécu que trente; mais cependant espérez toujours en la bonté du Ciel, sans en rien exiger, & songez qu'il ne nous doit rien.

J'embrassai, en pleurant, ce vertueux époux. Sa voix remplissoit mon cœur, son courage m'animoit; mais j'étois encore loin de cette noble & cruelle résignation à laquelle sa fermeté m'exhortoit.

Cependant, mon époux fut arraché de sa prison pour être conduit au

supplice. Déjà le peuple , enyvré d'une cruelle joye , entouroit l'échaffaut , & rassassoit stupidement ses yeux de l'appareil de cet affreux spectacle. Hors de moi , & comme animée d'une influence céleste , je volai chercher mes enfans ; & le bourreau alloit frapper la victime , lorsque je fendis la presse & les gardes qui entouroient Olmud. Soit que ma douleur eût attendri les spectateurs , soit que l'action d'une femme égarée eût alors quelque chose d'imposant , nul ne s'opposa à mon passage ; je montai avec mes fils sur l'échaffaut , & je m'écriai , en saisissant le bras du bourreau : barbare , avant de frapper une victime innocente , sacrifie ces deux enfans & leur mere ; & vous , ô Ecbataniens , qui aimez la vertu , souffrirez-vous qu'on immole à vos yeux un homme qui a toute sa vie professé la Sagesse ? Se peut-il que des Juges
ayent

ayent osé le condamner sans l'entendre ? O peuple ! obtenez qu'on suspende pour un jour l'exécution , & je me flatte de justifier mon époux , sans devenir délatrice.

Le peuple , toujours avide de nouveaux spectacles , se pressa en tumulte au tour de l'échaffaut , en criant , grace. Dans les Républiques la voix du peuple balance souvent l'autorité des Satrapes ; ce n'est que par cet équilibre que les Etats Aristocratiques se soutiennent. On n'osa , par prudence , refuser aux Ecbataniens ce qu'ils demandoient ; & le même peuple , qui une heure auparavant étoit venu jouir du supplice d'Olmud , le reconduisit en foule & en triomphe dans sa prison.

CHAPITRE XII.

FIN de l'Histoire d'Azora. Erzecan s'appête à prendre congé des Mages.

JE ne fis point part à Olmud de mon projet , continua Azora ; je m'étonnai seulement qu'il ne me fût pas venu plutôt dans l'esprit , & je regardai cette idée tardive comme un dessein du Ciel qui vouloit m'éprouver jusqu'au bout.

Je me fis conduire chez le Chef de la Loi , & je n'eus point de peine à en obtenir audience. Ce ne sont pas les plus Grands qui sont les plus difficiles à aborder. Je lui dis , en tombant à ses pieds , qu'un grand secret , que je ne pouvois lui communiquer que chez moi , me forçoit à le

le prier d'y venir accompagné , à une heure que je lui indiquerois , que l'intérêt & l'honneur de la République exigeoient cette démarche , que la justification de mon époux en dépendoit , & que là je me justifierois aussi de l'indiscrétion de mes paroles contre les Juges , & de la hardiesse que j'avois eue de m'opposer à leurs ordres , en soulevant le peuple contre eux. Le Chef me releva avec bonté , & me dit que mon époux avoit parlé contre le Gouvernement , & qu'il étoit bien difficile que je le justifiassé de ce crime , qui , par une politique nécessaire & malheureuse au maintien de la République , méritoit la mort : qu'à l'égard de mon action , il me la pardonnoit , comme un de ces emportemens excusables dans une épouse , à l'aspect des supplices où l'on va livrer son mari ; & qu'à Ecbatane on punissoit moins sévé-

rement les crimes qui devoient leur origine au mouvement du cœur, que les fautes commises avec réflexion ; que le crime d'Olmud étoit dans ce dernier cas ; mais que pour prouver qu'il ne donnoit jamais sa voix à la condamnation d'aucun coupable ; sans avoir épuisé toutes les preuves du crime, il consentoit à me donner la satisfaction que j'exigeois.

Je me retirai très-satisfaite de chez le Chef de la Loi ; & je fis prier le Satrape, que la suspension de cette exécution avoit plus affligé qu'épouventé, de se rendre chez moi, quelque tems après l'heure à laquelle le Chef de la Loi m'avoit promis de s'y trouver secrètement.

Le Chef vint effectivement, accompagné de quelques Satrapes. Je le priai de se cacher dans un cabinet, voisin de mon appartement ; & bientôt Itobar arriva. C'est en vain, lui

dis-je , que j'espere reculer l'instant fatal qui doit m'arracher mon époux par les supplices : je sçais trop que quand j'élèverois ma voix contre vous , dans un pays où vous êtes tout puissant , je n'en ferois pas crue ; je n'ai seulement essayé d'arrêter le bras levé sur mon époux , & d'intéresser le peuple à ma situation , que pour me donner le tems de sauver cet époux , que vous-même sçavez innocent , & d'acheter sa vie , en souscrivant à la loi cruelle dont vous la faites dépendre.

Que ne vous dois-je pas , belle Azora , répondit le Satrape ! Votre époux n'a plus rien à craindre , & je repons de sa vie. Ma voix peut tout dans le Sénat ; le chef de la Loi , que je gouverne , & dont l'esprit baisse , ne voit rien que par mes yeux.

Mais , lui répondis-je , le Chef de la Loi est instruit du crime prétendu

de mon époux : qui me répondra qu'après la honte de la démarche que je fais aujourd'hui pour le sauver, son innocence soit reconnue , qu'il soit arraché au supplice ? Moi , vous dis-je, me répondit-il ; ma voix la fait coupable , & ma voix le justifiera. Tout son crime à mes yeux fut d'être votre époux ; ce crime seul a fait les preuves que mon amour a inventées pour le perdre ; il sera innocent quand vous voudrez.

Arrête , malheureux , s'écria le Chef de la Loi , en sortant du cabinet ; ton supplice préviendra celui que tu préparois à Olmud. Un homme comme moi ne sçait point pâlir , s'écria Itobar : je vois qu'on m'a trahi ; mais le sort d'un homme ferme ne dépend que de lui. En disant ces mots , il se frappa d'un poignard. Et s'adressant à moi : en me trompant, dit-il , tu n'as fait que m'imiter ; je

t'avois déjà prévenue ; Olmud m'étoit trop odieux ; ma vengeance est assurée ; le poison a servi mes intérêts : va le voir cet époux expiré dans le sein des prisons.

O monstre ! m'écriai-je , & tu ne périras pas au milieu des supplices que tu avois destinés à Olmud ? Mais il ne m'entendoit plus , il venoit de vomir son âme coupable. Le Chef de la Loi fit dresser un acte de ce qui venoit de se passer ; & moi je volai à la prison d'Olmud pour embrasser du moins les tristes restes de ce vertueux époux.

Quelle fut ma joie ! mon époux respiroit encore ; il ouvrit un œil mourant , qui pétilloit à travers les ombres de la mort , du plaisir de me revoir. Je lui fis donner de prompts secours. Heureusement il en étoit encore tems ; ils rappelerent mon époux à la vie. Quand il eut recouvré

une partie de ses forces & de sa santé, nous fûmes remercier le Chef de la Loi, qui nous promit de s'intéresser à la conclusion de notre procès, & que nous quittâmes, enchantés de ses manières bienfaisantes.

Cette aventure acheva d'épuiser notre argent. Nous y avions consumé la plus grande partie des fonds que nous avions apportés d'Egypte. Résolus de cacher notre indigence, nous quittâmes Ecbatane.

Nous trouvâmes, en arrivant à Héliopolis, cette retraite, & du reste de nos fonds nous achetâmes cette cabane, où, à mon penchant près, nous vivons heureux, ainsi que vous l'avez vu, en remerciant chaque jour le Ciel, qui nous a arraché à de si grands dangers, & comptant dans ma malheureuse passion sur ses bontés futures par ses bontés passées.

Quand Azora eût fini de parler ;

&

Erzecan se dit : puissant Orosmade , n'est-il pas dommage que tant de vertus n'aient pas un sort plus heureux ! Je ne me plains point à toi de mes maux ; mais , Azora étoit-elle née pour souffrir ? Et pour faire tourner une si belle tête , devois-tu choisir la mienne ?

En ce moment , le courrier qu'Olmud & Azora avoient envoyé à Memphis , arriva , chargé des fonds qu'ils attendoient. Bientôt après ils reçurent une lettre du Chef de la Loi d'Ecbatane , qui leur aprenoit le gain de leur procès. Ils se virent alors plus opulens qu'ils ne l'avoient jamais été.

Vous voyez , dit Olmud à Erzecan , avant de se séparer de lui , les raisons qu'ont ceux qui pratiquent la Sagesse , d'oser espérer les bontés de la Providence , sans cependant les exiger. Elle ne nous éprouve par des malheurs , que pour s'assurer de notre constance

à supporter l'adversité, & souvent après les maux, ses bontés passent nos espérances.

Ciel ! disoit Erzecan, cette sagesse n'est donc point dans nous ? & nous ne l'apportons donc point en naissant ? Car, avec toute l'envie du monde que j'ai d'être sage, je me sens toujours prêt à faire des sottises.

Il est vrai, dit Olmud, que tous les hommes naissent malheureusement avec un penchant général pour le vice ; c'est un effet de la fragilité de notre être, & qui devoit nous tenir bien en garde contre l'amour propre ; car il est étonnant que né si foible & si fragile, l'homme se croie sans cesse supérieur à tout ce qui l'entoure ; mais il n'est pas moins vrai que l'homme est né pour le bien ; toutes ses vertus dépendent de la culture première, qu'une main sage sçait leur donner : l'éducation ne détruit

point entierement les vices de la nature , mais elle en tempere les progrès , applanit à la Sagesse la route épineuse qu'elle doit tenir en commençant , & prépare le germe des vertus.

Vous , mon cher Erzecan , dénué de ces puissans secours de l'éducation , défiez-vous toujours de vous-même , & plus encore des autres. Un œil dont la vue n'a point été dirigée par ces principes premiers , risque toujours de s'égarer , & connoît difficilement le bien d'avec le mal ; car ils se ressemblent souvent , & ce ne sont que les notions d'équité & de sagesse , secourues de la réflexion , qui apprennent à le distinguer.

Si vous m'en croyez , vous retournerez en Egypte , dans le sein de votre famille ; je vous en faciliterai les moyens. Votre nouvel état n'a rien qui vous lie. Je ne vous propose

point de vous y conduire avec nous ; votre délicatesse doit elle-même en prévenir les raisons ; quelque vertueux qu'on soit , il ne faut jamais s'exposer au danger de manquer à l'être. Quand le tems vous aura guéri d'une passion inutile , & dont mon amitié vous plaint , vous ne devez point douter du plaisir que nous aurons d'attacher nos jours aux vôtres , pour ne nous plus séparer ; mais cette passion est un malheur dont nous ne pouvons tous trois prévenir les suites qu'en les évitant. La fuite est le seul remède à tous les dangers que l'on redoute.

O généreux Olmud , que ne vous dois-je pas , dit Erzecan ; vos conseils & vos bienfaits resteront gravés dans mon cœur , & je ne vous reverrai que digne de tous les deux. Olmud & Azora , après avoir vendu leur cabane , partirent de Persépolis ,

& Erzecan fut une seconde fois chargé des marques de leur bienfaisance. Leurs bienfaits le mirent en état de retourner en Egypte.

Erzecan se prépara à quitter les Mages, & disoit : des bastonades, des coups de latte sur les fesses, une oreille de moins, sans compter la chair que j'ai perdue sur ces mêmes fesses ; voilà donc tout le fruit que j'apporterai en Egypte de mes voyages ? C'étoit bien la peine de quitter la maison de mon pere pour tout cela.

Il devoit prendre le lendemain congé des Mages, lorsqu'une aventure fâcheuse différa son voyage, & rompit tous ses projets.



CHAPITRE XIII.

AVENTURE extraordinaire qui arrive à Erzecan , & danger éminent qu'il éprouve par elle ; par quel homme il est tiré de ce danger ; de quelle manière il reconnoît ce bienfait. Comment il fait rencontre d'une troupe de Mandians , & ce qui lui arrive avec eux.

ERZECAN étoit triste en pensant aux fatales circonstances qui l'obligeoient de s'éloigner pour jamais d'Azora ; pour dissiper un peu son chagrin , il résolut , avant que de quitter les Mages , d'en prier à souper clandestinement quelques-uns qui avoient paru ses meilleurs amis.

Erzecan qui sçavoit que le vin calme souvent de grands chagrins, en but

d'abord un peu pour oublier Azora ; il continua d'en boire pour s'affermir contre le voyage qu'il avoit à faire , & il acheva de s'enyvrer par complaisance pour ses amis les Mages.

Etant yvre , il s'avisa de vouloir prouver devant ses amis , par des faits historiques , que les Mages étoient des hommes comme les autres ; que les pieds chaussés de sandalles n'étoient pas plus respectables que des pieds chaussés de sabots ; il prétendit que les mantons sans barbe avoient autant de mérite , que les mantons barbus ; & il alla jusqu'à faire entendre que la crasse n'étoit point un attribut agréable aux yeux d'Orosmade.

Tous ses amis ne purent entendre ces blasphêmes sans frémir. Pour Erzecan , il s'endormit , & le lendemain matin il se trouva dans sa cellule.

Il en sortoit pour aller prévenir le Chef des Mages sur son départ , lors-

que quatre de ses amis, avec lesquels il avoit soupé, s'opposèrent à son passage, & le lièrent avec de grosses cordes de la part du Chef des Mages. Ils le conduisirent ensuite par des détours infinis jusqu'à une espece de fouterrein, qu'éclairait foiblement une lampe suspendue à la voûte, & l'y laisserent livré à ses réflexions.

Elles furent interrompues par l'arrivée d'un homme qu'il prit pour un spectre; aidé des secours d'un cortège presque aussi effrayant que lui; il le saigna, & après avoir exactement refermé la plaie, il disparut.

Erzecan étonné de ce préliminaire, se demanda s'il étoit malade; mais alors il pensa à Azora, & il vit que sa maladie étoit dans son cœur. Le second jour, le même phantôme entra; il lui fit une nouvelle saignée avec les mêmes précautions, & se retira.

Il y avoit trois jours qu'Erzecan n'avoit eu d'autres alimens , que des saignées : il vit arriver la mort , & il la craignit , parce que son ame n'étoit pas pure. Il touchoit à son dernier moment , lorsque le fatal Chirurgien reparut seul : il ne lui fit point alors de saignée ; mais il lui jetta avec précipitation quelques alimens , au milieu desquels étoit une lettre ; & sortit , en observant son silence ordinaire. Erzecan ouvrit cette lettre ; elle étoit conçue en ces termes :

Au Mage O K I A.

» **M**ETTEZ en lambeaux cet
 » écrit dès que vous l'aurez lu , &
 » enfouissez-en les morceaux dans la
 » terre de votre caveau. On en veut
 » à votre vie ; on n'attend que votre
 » dernière heure pour vous faire in-
 » humer au son des cimbales, comme

» si vous fussiez mort dans votre lit
 » d'accident ou de maladie. Confiez-
 » vous à celui qui viendra vous pren-
 » dre pour vous sauver. Si l'on s'est tû
 » jusqu'ici, c'est que les murs de vo-
 » tre tombe ont des oreilles. L'heure
 » où les Mages seront livrés au som-
 » meil , fera celle de votre déli-
 » vrance » .

Cette nuit attendue avec impatien-
 ce arriva. Tout dort , dit en entrant ,
 le Disciple d'Esculape ; votre bour-
 reau devient votre libérateur ; nous
 pouvons échapper sans danger : sui-
 vez-moi.

Erzecan & son guide ; qu'il n'a-
 voit point encore envisagé , parvin-
 rent jusqu'au pied des murs du jardin ,
 qu'ils escaladerent sans peine ; & ils
 arriverent sans danger jusqu'à une
 petite grotte , à l'extrémité de Perse-
 polis.

Me voilà donc encore sans ar-

gent , après une aventure pire que les autres , dit Erzecan en lui-même ; que peut - il m'arriver encore après cela ?

Comme il disoit ces mots , tout-à-coup son libérateur parut , dépouillé de ces sourcils énormes & de cette grosse barbe qui l'avoit rendu si effrayant ; & soudain Erzecan s'écria : que vois-je ! c'est Akob ! Que fais-tu dans ces lieux , & par quel hasard de mon bourreau deviens-tu mon Ange tutelaire ?

Cette grotte est à moi , lui répondit-il ; je suis Hermite , & je m'appelle le Mage Akimados. Tous nos camarades de Carthage , bannis avec toi , ont depuis péri malheureusement ; seul échappé des supplices auxquels j'étois condamné avec eux , je vins exercer gratis , sous ce déguisement , la Médecine en ces lieux. Ce désintéressement apparent me fit d'abord considérer , & finit par m'en-

richir : les aumônes & les présens ont abondé dans ma grotte. Le devoir est toujours avare , & la vanité toujours prodigue :

A peine mon nom fut-il répandu , que je devins l'Agent secret des Mages , à qui je scus me rendre utile. Forcé de vous servir de Chirurgien , au milieu de votre meilleure santé , je vous reconnus ; mais il y alloit de ma vie , si je faisois un pas contraire à mon emploi. Quoiqu'obligé par l'injustice de la fortune de duper les hommes , je ne me sentoïs pas assez dur pour égorger mes amis ; d'ailleurs , j'ai pensé que vous pourriez m'être utile dans les nouveaux projets que j'ai embrassés ; la caisse du Monastere , que je me suis appropriée pour salaire de mes travaux passés , me consolera de la perte de mes emplois , en vous sauvant. Je vais arborer l'habit de Flamine , à

l'abri duquel, avec un morceau de cuir sur la tête, & deux petits morceaux de toile sous le manton, je grossirai cette foule de Sacrificateurs agréables qui n'en ont que l'habit & le nom, & qui s'en font un revenu. Vous, foyez mon second, partagez le trésor dont ma prudence m'a rendu possesseur ; il n'est que l'essai de ceux que j'envisage dans l'avenir : on est toujours honnête-homme quand on est riche.

Erzecan, qui ne sçavoit point contraindre ses transports, & accoutumé qu'à n'obéir qu'aux premières impulsions de son ame, frémit à ce discours, & oublia qu'il venoit de devoir la vie au Mage Akimados ; il ne se ressouvint que d'avoir été égaré par lui.

Malheureux, n'esperez pas, lui dit-il, que je me prête encore une fois à vos abominables desseins, ne

comptez pas que je sois complice d'un vol , ainsi que je l'ai été de vos friponneries ; faites - vous pendre si vous voulez , mais je vous proteste que je n'en ferai pas de moitié ; & si le Ciel m'a abandonné à vos mains dans la tombe des Mages de Persépolis , je reconnois qu'il m'a voulu punir de la société que j'avois faite avec vous : mais tremblez à votre tour , & jugez par le sort de vos associés , du sort qu'il vous réserve à vous qui avez surpassé leurs crimes.

Le Mage Akimados n'étoit pas patient. La plus grande preuve , dit-il à Erzecan , que le Ciel ne punit pas toujours ceux que tu nommes scélérats , c'est qu'il va se servir de ma main pour châtier un ingrat , & t'arracher cette vie que tu me dois. En ce moment il tira de son sein un poignard ; Erzecan , tout foible qu'il étoit , prévint le coup , il se saisit du poignard ,

& cédant à sa fureur , il en perça de mille coups l'Hermite Akimados. Il se faisit à la hâte d'un habit de soldat préparé pour les desseins du faux Mage , qu'il trouva dans la grotte , & sortit avec effroi de cette fatale demeure.

Quand il fut éloigné de la grotte , il s'assit au bord du chemin , & il se rappella alors tous les événemens de sa vie. Ai-je passé par assez de situations ? J'ai été Soldat , Mage , Escroc , & je viens de finir par être meurtrier , & d'assassiner un homme avec lequel j'ai été lié , & à qui je devois la vie ; mais peut-être que sa mort étoit juste , & qu'Orosmade ne l'a permise par mes mains , en me souillant d'un forfait , que pour ma punition , & pour m'apprendre qu'il ne laisse jamais le crime impuni. O , mes parens , qui m'avez refusé les lumières de l'éducation , que vous me

coûtez de maux ! Je ne sçais si ma sœur Zelinde , que vous avez si bien élevée, aura fait autant de sottises que moi ! Il ne me manque plus que d'avoir été voleur de grand chemin , & d'avoir violé.

Et il pleuroit en parlant ainsi. Cependant la faim , que ses chagrins avoient distraite , se réveilla avec plus de force , lorsque leur première vivacité fut rallentie. L'aube commençoit à paroître , plusieurs Caravenseras étoient sur la route ; mais il n'avoit point d'argent : cependant il ne regrettoit point le trésor du Mage Akimados , parce qu'il sçavoit que c'étoit un vol que de l'emporter , & que l'on étoit pendu pour voler.

Et bien , je vais encore demander l'aumône , dit Erzecan. En disant cela , il apperçut des Mandians qui buvoient & mangeoient , à l'ombre de quelques platanes. Il vouloit les éviter ,

éviter , parce qu'il vouloit fuir tous les hommes. Mais il se dit : on s'ennuie quand on est seul & sans le fou ; & la compagnie fait toujours passer une heure ou deux. Je serai toujours le maître de les quitter quand je le voudrai ; ces gens-ci sont apparemment des malheureux comme moi ; ils demandent leur vie ; s'ils n'étoient pas honnêtes gens , n'auroient-ils pas mille autres ressources pour subsister ? car il me semble que celle de demander l'aumône est la plus dure & la plus affreuse de toutes.

S'étant ainsi prouvé en lui-même qu'il devoit les aborder , il les salua poliment , à quoi ils répondirent civilement de leur côté , en le priant de prendre part à leur repas. Il accepta , comme de raison , leur offre ; & quand la conversation fut un peu engagée : vous devez être bien malheureux , mes freres , leur dit-il ; car

je le sens par moi-même ; & il est bien dur d'attendre des secours de la charité humiliante d'autrui.

C'est en quoi vous vous trompez , répondit un d'entr'eux qui paroissoit avoir le plus d'esprit , il n'est point de vie plus douce que la nôtre ; nous ne connoissons ni les soins , ni les embarras qui devorent les autres hommes ; c'est pour nous qu'ils amassent , nous ne nous inquiétons que du soin léger de recueillir des parcelles de ce qu'ils ont acquis à grands frais ; nous jouissons paisiblement & sans inquiétude des ressources que nous a produit la journée , sans nous mettre en peine de ce qui pourvoira le lendemain à notre subsistance ; ce lendemain amène de nouvelles ressources ; & ainsi successivement tous les jours s'enchaînent insensiblement pour nous. Nous faisons naître chaque jour mille plaisantes métamor-

phosés pour acquérir des droits à la pitié des hommes, qui nous plaignent pendant que nous rions de leur sorte de crédulité. De tous ceux qui vous paroissent parmi nous impotens, estropiés, culs-de-jatte, il n'y en a aucun qui ne soit bien fait & vigoureux. Nous faisons souvent bonne chere aux dépens de ceux dont nos lambeaux excitent la compassion. Nous supportons la peine avec indifférence, parce que nous y sommes accoutumés, & nous goûtons le moindre plaisir avec transport, parce que nous en sommes privés ordinairement, & que nous le goûtons rarement, enfin nous rions sans inquiétude, parce que nos plaisirs consistent dans la privation des soins, & dans la liberté de l'esprit, & nous souffrons gaie-ment, parce que nos peines ne sont relatives qu'au corps, & jamais à l'esprit.

Effectivement ces gens-ci sont heureux, dit Erzecan en lui-même ; voilà ce que c'est que de sçavoir tirer parti de tout , c'est probablement cette connoissance qui me manquoit ; & il y a tout à parier qu'Olmud se trompoit en disant que l'indigence étoit un fléau.

Je ne trouverois assurément rien à redire à cet état , dit Erzecan à celui qui venoit de lui en prouver les agrémens , s'il ne falloit pas tromper les hommes par ces déguisemens qui excitent leur pitié. Si vous parvenez à détruire cette seule objection qui m'arrête, je m'enrolle à l'instant parmi vous.

Vous vous trompez encore , lui répondit le Mandiant. Tous les jours parmi les hommes , ceux qui passent pour les plus honnêtes gens ne se font-ils pas une étude de se tromper sans blesser la probité ? Un Médecin

& un Avocat n'en imposent - ils pas par leur faste , quoiqu'ils n'aient souvent pas une dragme de revenu , pour s'attirer , l'un des pratiques , & l'autre des clients ; ainsi que nous nous déguisons sous les lambaux de l'indigence , pour subjuguier la compassion : dites-moi , quel est le plus noble de leur motif ou du nôtre ? Le Financier & le Marchand ne cherchent-ils pas par un ordre apparent dans leurs affaires , à soutenir leur crédit , quoiqu'ils soient arriérés , pour trouver plus facilement des emprunts qui réhabilitent leurs affaires ? & ainsi de tous les autres hommes qui sont convenus d'appeller tous ces moyens-là honnêtes ? Tout n'est qu'apparence dans le monde , & ce n'est que par là qu'il se soutient : que dis-je ! ceux à qui nous demandons l'aumône , ne nous disent-ils pas tous les jours qu'ils ne font pas à notre égard ce qu'ils

feroient , si le tems étoit moins dur ; tandis que souvent la moindre parcelle du revenu de l'un d'eux suffiroit pour nous enrichir à jamais ? Vous voyez par là que c'est moins nous qui trompons les hommes , qu'eux-mêmes qui nous trompent avec des motifs moins excusables que les nôtres , & qui n'ont pas , comme eux , leur source dans le besoin & dans l'humanité.

Il ne falloit que prouver à Erzecan. Si le Mage Akimados , dit-il en lui-même , m'eût donné d'aussi bonnes raisons , je ne l'aurois pas tué ; mais la preuve qu'il étoit un coquin , c'est que le Ciel a permis qu'il pérîsse , & que tous ces honnêtes gens là vivent.

Erzecan vivoit paisiblement parmi ces Mandians , & disoit tout en mandiant ainsi , j'irai tranquillement rejoindre mon pere chez lequel je

vivrai heureux. Aux Dieux ne plaise que je fouhaite le trépas d'Olmud ! Mais il est vieux : & peut-être épouserai-je Azora. Comme il achevoit de parler , il survint une querelle pour les partages. Erzecan , né vif & bouillant , voulut soutenir ses droits dont ils espéroient le frustrer ; il voulut faire parler l'équité ; mais il vit que l'équité étoit un nom étranger à ses nouveaux camarades : au contraire , ils l'affommerent de coups , & le laissèrent expirant au milieu des montagnes d'Afrique.



CHAPITRE XIV.

COMMENT Erzecan se fait voleur pour éviter d'être pendu , & comme quoi il est sur le point d'éprouver une facheuse aventure pire que les précédentes.

UNE petite pluie survint , qui rendit à Erzecan l'usage de ses sens ; & il commençoit à rouvrir ses yeux à la lumière , lorsqu'il sentit deux mains dans ses poches. Bientôt après il vit que ces deux mains appartenoient à deux hommes qui venoient de s'emparer du portrait d'Azora , le seul bien qui lui restoit. Ah tygres , leur dit-il d'une voix ranimée par la douleur , tygres plus cruels que les barbares , qui m'ont inhumainement laissé expirant au milieu de ces montagnes , rendez - moi ce cher dépôt qui

qui m'attache encore à la vie , ou bien arrachez-moi cette vie.

Tu ne nous connois pas , dit l'un d'eux , si tu crois que ton éloquence puisse nous toucher. Hélas , Messieurs , leur dit Erzecan , seriez-vous aussi des Mandians ; c'est par eux que je viens d'être mis dans l'état où vous me voyez. Non , lui répondirent les deux hommes ; mais nous sommes voleurs , & c'est à peu près la même chose.

En achevant de parler , ils s'éloignèrent d'Erzecan. Alors il ne put contenir sa douleur. Il se traîna en rampant verseux , & poussant des cris aigus. Les deux brigands , fatigués de ses clameurs , résolurent de s'en délivrer en lui ôtant la vie. L'un des deux posa son cimeterre sur le cœur d'Erzecan & se disposoit à le tuer , lorsqu'un homme parut , qui leur cria :

II, Part.

S

Arretez. A ce bruit, ils reconnurent leur Chef, & s'inclinèrent devant lui,

Ce Chef se nommoit KRANOUT *, & désoloit le pays avec plus d'humanité, que beaucoup de ses semblables. Il étoit un de ceux en qui la nature se plaît à allier les grandes vertus & les grands vices, & qui sont nés pour être Rois, ou pour être pendus.

O ! Monseigneur, lui cria Erze-can, vous daignez me délivrer des mains de ces barbares, vous ne leur ressemblez point sans doute ; achevez votre ouvrage ; ils m'ont ravi un portrait précieux, je l'ai sauvé à travers mille dangers, il m'est plus cher que la vie ; ordonnez donc qu'on me tue, ou qu'on me rende ce portrait.

Kranout, ayant pris des mains des brigands le portrait d'Azora, le considéra, & dit ensuite à Erzecan : Si

* Fameux Voleur, contemporain de Néchao.

tu aimes , comme il le paroît , la femme qu'exprime ce portrait , je veux bien te le rendre , à condition que tu t'enrôles parmi mes sujets , & que tu suives comme eux mes drapeaux en te faisant voleur.

Hélas ! Monseigneur , s'écria Erzewan en se jettant à ses genoux , je vous prie de croire très-fort que je suis indigne de la grace que vous me voulez faire : pardonnez si je n'ai pas pour votre profession tout le penchant que vous avez la bonté de me supposer. Mais permettez-moi d'aller rejoindre mon pere que j'ai quitté pour avoir le plaisir de voyager. J'ai certainement plus perdu que gagné de mes voyages ; souffrez du moins que je lui reporte ce qui m'en reste , & songez qu'il mourroit de douleur s'il venoit à apprendre que j'aie été pendu.

Et bien , dit Kranout , en le rele-

vant, je te donne à choisir, risquer de l'être en suivant mes drapeaux, ou de l'être à mes yeux tout à l'heure effectivement, si tu refuses l'honneur que je te fais.

Erzecan resta immobile, & se dit en lui-même : voilà l'argument le plus fort qui ait jamais été fait contre moi. Puissant Orosmade, daigne me soutenir ; m'attends-tu à ce moment-ci pour me faire éprouver le châtiement de toutes mes fautes. Pourquoi n'ai-je pas retourné chez mon pere quand il étoit en mon pouvoir ? Olmud m'avoit bien dit de fuir la mauvaise compagnie. Hélas ! ces maudits mandians auxquels je me suis livré, non contents de m'avoir assommé, vont me conduire à la potence.

Le Chef impatient lui dit : Qu'as-tu décidé ? D'être pendu, puisqu'il le faut répondit-il par vos gens ; je ne le ferai du moins jamais un jour par un crime. Puis il ajoutoit tout bas, peut-

être que le Ciel m'aidera , & qu'il ne voudra point que pour quelques sottises involontaires je sois pendu à la fleur de mon âge.

Kranout lui dit : Tu seras satisfait. & sur le champ il fit entraîner Erzecan dans un lieu solitaire de la forêt voisine , où il fit dresser une belle potence , à laquelle il ordonna qu'on attachât Erzecan.

Erzecan ne vit point cet appareil sans frissonner ; mais il se dit : il est beau de mourir pour la vertu ; puisse Orosmade me récompenser un jour d'une mort aussi pénible ; puissai-je , après cette vie retrouver un jour Azorra pour n'en être plus séparé ! O , mon pere , vous serez bien surpris ! Effectivement qui ne doit pas frémir en donnant le jour à un être , & qui peut répondre qu'en le formant , on ne crée pas une proie pour le gibet.

Quand Erzecan se vit traîner à

l'échelle , il ferma les yeux ; mais lorsqu'il se sentit attacher au cou le ligament fatal , tout son corps trembla ; & il se dit : Non je n'aurai jamais assez de force pour être pendu, & soudain voyant qu'on alloit ferrer le nœud funeste : arrêtez , s'écria-t'il , je me soumets à tout ; s'il est décidé que je sois né pour périr par la corde , je veux au moins différer une fin aussi pénible tant qu'il sera en ma puissance. Puissé Orosmade se contenter de cet essai. Il est bien vrai que je ne peux éviter un jour cette maudite potence ; mais il n'est pas moins certain que j'allois y être attaché tout-à-l'heure. Pardonne , ô vertu , que je trahis sans doute ; mais quand il s'agit de se laisser pendre volontairement , il est permis , je crois , d'y regarder à deux fois.

Erzecan s'étant ainsi prouvé qu'il avoit très-bien fait de ne se point

laisser pendre , fut délivré des liens qui l'environnoient. Alors Kramout fit venir un tambour , sur lequel il fit placer des coupes remplies de vin ; & en présentant une à Erzecan , il lui dit : Il s'agit maintenant de boire à ma santé , & de me jurer par ce vase que tu tiens , que tu me seras fidelle.

Erzecan prit la coupe avec répugnance , & la bût , ensuite il fit le ferment ; puis il dit tout bas : Ciel , témoin de mon serment , fais que j'en sois quitte pour avoir bû à la santé de ce voleur !

Il eût à peine achevé ces mots , qu'il passa non loin des platanes sous lesquels il étoit , un vieillard porté dans une espèce de litiere que conduisoient deux chameaux , & suivi seulement d'un esclave. Voici le moment venu d'exercer ton adresse , dit Kranout à Erzecan ; de cet essai dépend ta vie & le don de ce por-

trait que tu paroiss aimer mieux que ta vie.

Erzecan frémit : il s'arma en frissonnant du poignard que lui remit Kranout , & prit , malgré lui , le chemin qui conduisoit à ce vieillard. A son approche l'esclave prit la fuite ; & Erzecan ayant mis son poignard sur le sein du vieillard , lui dit : Monsieur , pardonnez - moi le mauvais compliment que je suis forcé de vous faire ; mais donnez-moi votre bourse , s'il vous plaît , ou je vous tue. Le vieillard tira un sac d'argent , & le lui ayant remis entre les mains , le regarda d'un air attendri. Mon fils , lui dit il , vous faites bien jeune un métier qui vous mènera à vous faire pendre. Eh morbleu, Monsieur , lui répondit Erzecan , c'est pour ne l'être pas au contraire que je fais ce métier. Je ne vous comprends point , lui répliqua le vieillard ; mais

veille seulement Orosmade , pour le double de la somme qu'il m'en coûte aujourd'hui , vous préserver du sort inévitable qu'il réserve à vos pareils. En achevant ces paroles , des larmes tomberent des yeux du vieillard ; Erzecan en fut ému, il en versa aussi , & sentit ses entrailles s'ébranler par un mouvement inconnu. Il s'éloigna de ce vieillard , & il retourna vers Kranout chargé du sac fatal , en maudissant son serment , & disant en lui-même : enfin me voilà donc voleur de grand chemin, comme la seule chose qui manquoit à mes aventures ; car pour le viol qui me manque encore , je n'aurai vraisemblablement pas assez de tems maintenant pour le commettre , & il y a tout à présumer que je serai pendu avant ce tems-là.

Comme il parloit ainsi , il vit sur le sable un papier que l'esclave du

vieillard avoit laissé tomber en fuyant. Il étoit écrit en Langue Egyptienne : Erzecan crut même reconnoître l'empreinte des caractères ; il se cacha derriere un platane fort épais , il ouvrit cet écrit avec précipitation ; quelle fut sa surprise en y trouvant ces mots :

CARITES A CALISTA.

» Un ver rongeur me poursuit ;
 » ma chere Calista , le Ciel qui , en
 » me faisant jouir bientôt de vos em-
 » brassemens , vous rend un époux
 » que vous avez dû hair , n'en laisse
 » pas moins mon cœur déchiré sur le
 » sort de mon fils , que mes faux prin-
 » cipes d'éducation ont arraché dans
 » son printems à mon sein paternel.
 » Je sens le bras d'Orosmade étendu
 » pour punir les peres coupables ,
 » me reprocher la perte de mon fils ,

» qui sans doute mene une vie errante
 » & malheureuse , où peut-être est
 » loin de ressembler à sa sœur Zelin-
 » de , élevée par vos mains , & dont
 » la vertu fait le charme de vos jours
 » & de ceux de son digne époux.

Erzecan resta immobile ; & courant , comme un furieux , vers Kranout : monstre , lui dit-il , pour prix de cet argent que j'apporte à tes pieds , si ton cœur féroce peut être sensible à la pitié , enfonce-moi ce poignard dans le cœur. Barbare... Es-tu content... Ce viellard... Il pleuroit... Tygre ! c'étoit mon pere !

A ces mots , Erzecan se livrant aux transports de sa douleur , se jetta sur Kranout pour lui enfoncer son poignard dans le sein. Mais ce Chef des brigands évita le coup , & ordonna qu'on enchaînât Erzecan pour le préparer à une mort cruelle. Alors

Erzecan lui dit : Malheureux , si le Ciel t'a sauvé de mes coups , c'est qu'il vouloit t'épargner un châtiment trop doux , & qu'il te reserve à toi même une mort plus infâme. En parlant ainsi , Erzecan fut conduit dans un souterrain , & fut condamné , pour expier l'attentat commis envers le Chef , à avoir la peau du visage enlevée , & à être ensuite exposé nud sur le sommet d'un rocher pour servir de pâture aux bêtes féroces.

Erzecan , en entendant cet Arrêt , s'écria : Messieurs , j'attends la mort comme un bienfait , après l'horrible action que vous m'avez fait faire ; il m'importe peu d'être mangé ou non par les bêtes. Au nom d'Orosmade , abrez autant que vous le pourrez , le cérémonial de mon supplice ; & dites-moi s'il est absolument nécessaire que j'aye la peau du visage arrachée auparavant. Les brigands con-

vinrent tous que la chose ne pouvoit pas se passer autrement ; & ils enleverent Erzecan de son souterrain pour lui faire subir ce supplice en présence de tous les brigands assemblés.

Erzecan marchoit tristement , & disoit : il est donc décidé que je ne devois point mourir sans faire encore quelque perte ; celle d'avoir la peau du visage ainsi cruellement enlevée est sans doute la plus douloureuse. O , ma chere Azora , si tu me voyois ainsi , tu frémirois sans doute ; tu frémiras bien davantage en apprenant qu'à la suite d'une opération aussi douloureuse , je vais être mangé par les bêtes !

Alors il leva les yeux , & il vit l'échaffaut dressé & les apprêts de son supplice. Orosmade , s'écria-t'il , veille sur les jours de mon pere & sur ceux de tous les miens ! Si un jour ils

apprenoient ma mort , épargne à leur douleur & à leur tendresse le récit de mon supplice & du genre de trépas que je vais bien-tôt subir ! Toi , reçois mon ame , à la fin de sa carrière , dans le sein du Soleil ! Vainement j'ai cherché la vertu ; je reconnois maintenant qu'elle n'entre que difficilement dans un cœur qui n'est pas préparé à la recevoir. Hélas ma sœur Zélinde est vertueuse , elle est l'amour de sa famille , elle est heureuse par conséquent ; & moi je fais le malheur de cette famille , dont je suis l'opprobre , & je vais périr loin d'elle par un supplice barbare , au milieu d'une troupe de brigands auxquels je me suis associé.

Erzécán fut renversé sur le dos , & les brigands se préparèrent à l'opération. Au moment qu'il vit s'approcher de son visage le fatal instrument qui alloit le défigurer pour ja

mais , il frémit & maudit plus que jamais l'envie qui lui avoit prise de voyager. Quand un grand bruit de chevaux accourant à travers la forêt , suspendit le cruel ciseau au moment de l'exécution , & mit en fuite les brigands. Erzecan se vit à peine défait de ses bourreaux , qu'il s'enfuit aussi , très-content d'avoir sauvé son visage , & sans sçavoir où il alloit , disant : à quoi tout ceci aboutira-t'il ? de tous côtés je ne vois que des périls ; il semble que tous les hommes se soient donnés le mot pour être conjurés contre ma peau : quand on est malheureux comme moi , le plus court parti est de s'aller jeter la tête la première dans la rivière.



CHAPITRE V.

COMME quoi deux fenêtres deviennent encore fatales à Erzecan , & par quelles différentes voyes elles le conduisent presque à sa perte.

ERZECAN se voyant en danger d'être pendu en tombant entre les mains des gardes de la Justice , ou d'être au moins dévifagé , en retombant entre celles des soldats de Krainout , pour éviter l'un & l'autre , marchoit vers la riviere la plus prochaine, où il étoit résolu de se noyer.

A quatre pas du fleuve , il tourna la tête. & se vit poursuivi par les Gardes de la Justice , à la tête desquels étoit l'Esclave de Caritès. Alors il déplora son malheur , & se dit :
quel

quel destin me poursuit par-tout , & lorsque la mort est mon seul refuge , se plaît à traverser mes desseins , en m'empêchant de me noyer.

Il disoit ces mots , eu suivant un sentier isolé & ombragé , & ajoutoit , des oreilles coupées , des coups de latte , des potences , &c. voilà donc tous les fruits que je retirerai d'avoir cherché la vertu ; c'étoit bien la peine de cheminer par tant de gradations pour finir par la potence. Que Baby est heureuse ! elle n'a rien perdu ; il ne lui en a pas tant coûté qu'à moi , & du moins elle a été pendue avec ses deux oreilles.

Il marchoit en désespéré , en proferant ces paroles , très-résolu , s'il échappoit à cette aventure , de se noyer à la première occasion. Il vit une porte entr'ouverte à l'extrémité des murs d'un vaste enclos ; il s'y enfonça , & se cacha entre des taillis

fort épais , en disant : qu'ai-je besoin d'attendre une occasion pour me noyer ? malheureux comme je suis ; puisque mon destin est d'être pendu , pendons-nous au premier arbre de ce jardin , au moins cela n'est pas si désagréable , que de l'être en place publique.

Il détacha ses jarretières , & les ayant nouées ensemble, il se passa au cou le nœud. Il monta sur un branchage , & se prépara à finir ainsi ses jours. De l'éminence où il étoit , il entrevit une clarté dont les rayons pénétroient à travers le taillis. D'après cette clarté , il ne jugea point le lieu assez solitaire pour l'exécution de son projet. Il descendit de son branchage , & s'avança dans le bois pour découvrir le lieu d'où partoît cette lumière. Il apperçut un pavillon isolé , dont la fenêtre étoit entr'ouverte à cause de la chaleur. Il

s'en approcha. Un coin du rideau , écarté par l'agitation de l'air , lui laissa entrevoir une jeune femme à demi-nue & endormie , qui respiroit le frais sur un lit de repos. Sa gorge étoit à moitié découverte ; elle avoit le visage tourné du côté opposé à la fenêtre ; mais à en juger par les contours voluptueux d'une taille élégante, il présuma, malgré ses malheurs, que la tête devoit être fort jolie. Il oublia pour un moment le projet qu'il venoit de former de se pendre. Un léger mouvement qu'elle fit pour se retourner , la fit changer d'attitude. Il la vit , il la reconnut : quelle fut sa surprise ! C'étoit Azora.

Dieux ! s'écria-t-il, avant de mourir quelle vue m'offrez-vous ! Fuyons ce lieu dangereux ; je suis trop indigne d'elle. Alors il voulut fuir ; mais l'amour le ramena. Puisqu'il est décidé , ajouta-t-il, que tout bonheur est perdu

maintenant pour moi , & que le trépas est ma seule ressource , livrons-nous du moins au funeste & dangereux plaisir de contempler quelques instans ce que j'adore. Que d'attraits ! Hélas ! ils devoient être le prix de la vertu , font-ils faits pour mes criminels regards ? ... Ah du moins, s'il faut m'arracher de ces lieux , sans avoir entendu un mot de la bouche d'Azora ; du moins, goûtons, sans l'éveiller, le plaisir de l'entendre respirer de plus près. Orosmade , qui m'a conduit par tant d'écueils dans l'abyssme affreux où je suis, m'envieroi-t-il cette foible consolation ?

En disant ces mots , il sauta légèrement & sans bruit par la fenêtre. Il s'approcha , en tremblant , d'Azora ; tout son cœur palpitoit. Il se mit doucement à genoux au bord de son lit. Quelle est heureuse ! dit-il en lui-même ; ce sommeil paisible est l'image des vertus de son ame ; & moi ,

je suis rongé par les remords : le calme de cette ame vit sur sa physionomie , & l'embellit.

Erzecan , enchanté , retenoit jusqu'à ses soupirs , de crainte de l'éveiller. Il sembloit que ses regards embarrassés voulussent & n'osassent en même-tems se livrer au plaisir de contempler les beautés qui leur étoient offertes. La sécurité d'Azora augmentoit ses appas : sa bouche étoit à demi close ; elle soupiroit doucement. Il avança son visage près du sien , pour respirer son haleine. Dieux ! je suis content , disoit-il ; je ne crois pas qu'il m'arrive de désirer d'autre bonheur. En disant ces mots , sa bouche s'approchoit insensiblement de celle d'Azora , il avaloit l'amour à longs traits , & achevoit de s'embraser : ses yeux se troublèrent ; ses lèvres touchèrent bientôt l'extrémité de celles d'Azora. Il n'osoit les presser , & ne pouvoit s'en éloigner , de crainte que

l'un ou l'autre mouvement ne l'éveillât. Cependant , lassé de cette perplexité , il se dit : Je n'ai jamais manqué de vertu envers Azora , & je suis loin d'en manquer encore ; & je ne vois pas trop ce qui pourroit m'empêcher de cueillir un baïser sur cette belle bouche , au risque de l'éveiller. L'effet suivit de près le raisonnement. Il ne vouloit qu'un baïser ; mais une jolie bouche détruit les meilleurs raisonnemens du monde. Erzecan ne se piqua pas d'exactitude dans son calcul. Azora , effrayée , poussa un cri , en réparant à la hâte le désordre de ses charmes. Arrête , s'écria-t-elle , en joignant les mains ; sauve mon honneur & ma vie , & prends mes richesses... Mais que vois-je ! ô Dieux ! ajouta-t-elle , en le voyant à ses genoux , c'est lui ! c'est Erzecan ! malheureux ! quel dessein t'amène en ces lieux ?

Je n'en sçais rien , répondit-il , d'un

air égaré. O ma chere Azora ! prends pitié d'un mortel , hors de lui-même , qui ne se connoît plus ; qui ne voit plus que toi ; qui ne connoît que toi ; je sçais que je t'offense en te le disant ; mais je sçais qu'il n'est plus en mon pouvoir de me contraindre. . . . Ma chere Azora , ne crain rien pour ta vertu ; je ne veux que te voir & t'entendre pour la derniere fois.

Levez-vous , lui dit Azora effrayée , levez-vous ; ciel ! quel égarement étincelle dans vos yeux , vous me faites fremir. A ces mots elle voulut fuir. Il l'arrêta. Qu'espere-tu , lui dit-elle : la mort , repliqua-t-il d'une voix sombre , en retombant aux genoux d'Azora. Qu'enten-je , s'écria-t-elle , au nom des Dieux , si je vous fus chere , malheureux Erzecan , rappelez votre vertu. Réunie en ces lieux dans le sein de ma mere avec un pere que j'aime , & qui s'est réconcilié avec mon époux , il ne manquoit plus à ma fé-

licité que de vous la voir partager.

Il n'est plus tems , interrompit Erzecan , vous ne me connoissez pas , vous ne connoissez pas tous mes crimes ; je vous ferois horreur. Mais assez j'ai suivi les drapeaux de la vertu ingratte ; c'est en la cherchant que je suis parvenu au crime : je n'attends plus rien. Vous-même dont les fatales beautés ont allumé dans mon ame un feu qui redouble en cet instant l'horreur de ma situation , vous-même , n'attendez de moi que les fureurs d'une passion irritée par les circonstances de mon sort ; cette passion a ajouté au malheur de ma vie : avant de perdre cette vie , éteignons au moins la cause d'une partie de mes souffrances dans leur objet. A ces mots , il déchira le voile dont Azorra avoit couvert à la hâte une moitié de ses charmes , il s'élança comme un furieux sur elle , & la prit entre

tre ses bras. Sauve-moi, Orosmade, s'écria-t-elle, en cherchant à s'échapper des bras d'Erzecan.... Malheureux, arrête! respecte ma vertu. Tu fus vertueux toi-même...

Non, je suis un scélérat, interrompit-il, la mesure de mes maux & de mes crimes est comblée; un crime de plus n'ajoutera rien à l'horreur de mon sort. Il disoit ces mots en redoublant ses efforts. Aux cris répétés d'Azora, la porte fut enfoncée. Hors de lui-même, il ne vit point les esclaves qui l'entourerent; il se laissa désarmer sans résistance; il étoit égaré & immobile; lorsqu'on le vit tout à coup fendre la foule & tomber aux pieds d'un vieillard: ô Carités! ô mon pere! s'écria-t-il. Qui est-tu? lui dit le vieillard effrayé & interdit. Je suis un monstre, repartit-il, je suis Phedos, je suis celui qui a attenté à votre vie; celui qui vous a mis

le poignard sous la gorge dans la forêt ; je suis l'horreur de la nature & le rebut du genre humain.

Ciel ! s'écria Caritès, en tombant entre les bras de son épouse , le malheureux ! c'étoit sa sœur qu'il alloit fouiller de ses criminels embrassemens.

Azora étoit restée sans force , la tête penchée sur le bras d'Olmud & sur le sein de sa mere. Phedos étoit resté immobile & confondu au genoux du vieillard dont l'étonnement & la douleur avoient suspendu la voix. Oui , s'écrioit Caritès ! oui c'est Zelinde* sous le nom d'Azora ; oui c'est ta sœur , c'est ma fille , & je n'ai plus de fils.

Le vieillard fondeit en larmes en disant ces paroles ; Phedos , dans un

* C'étoit l'usage en Egypte , & principalement dans une grande partie de l'Assyrie , que les jeunes épousées changeassent leur nom de fille en un autre plus analogue à leur nouvel état , & Azora signifioit en langue punique , *semence de vertu*.

profond anéantissement , regardoit tour à tour avec des yeux égarés, Caritès, Calista, Olmud & Azora, une sinistre tranquillité étoit peinte sur son visage ; sa bouche étoit ouverte sans pouvoir articuler aucun son. Enfin, comme sortant d'un profond sommeil, il s'écria d'une voix sombre. Puissant Orosmade ! mon sort est donc rempli ; voilà le dernier crime où tu m'attendois, & tu n'as point voulu que je meure sans avoir mis le comble à mes maux. En disant ces paroles, il voulut déchirer ses entrailles avec ses ongles, pour les offrir fumantes à son pere. La tendre Azora, effrayée du désespoir de Phedos, vola au devant de lui. Mon frere, vivez, les dieux feront grace à votre repentir. Moi ! votre frere, interrompit Erzecan, quittez ce nom qui n'est plus fait pour moi. C'en est fait, les noms de frere & de Fils, je les ai

tous profanés, & les ai rendus horribles. O Caritès ! ô Calista ! oubliez que vous avez eu un fils, vous en retrouvez un dans Olmud ; mon fort étoit d'aimer la vertu, & de mourir le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes, ou de vivre désormais en proie à des remords plus affreux que la mort même.

En ce moment le vieillard pressa la tête de son fils, puis tout à coup la repoussa en fremissant, malheureux, s'écria-t-il, tu ne sçais pas tous les dangers que tu as à redouter. Le Chef de la loi à qui j'ai envoyé ton signalement, te fait poursuivre comme un criminel ; il va malgré moi t'arracher de mes bras pour te livrer à une mort ignominieuse, & l'instant funeste qui me rend un fils est celui qui va le livrer au supplice. A ces mots, le vieillard ne put contenir sa douleur & succombant à sa foiblesse, les esclaves

l'entraînerent loin des yeux de Phedros.

Calista , Olmud & Azora , résolus d'arracher Phedros au sort funeste qui l'attendoit, le firent cacher dans un lieu isolé & inconnu de cette demeure , où loin de Memphis , ces deux derniers au retour de la Grèce étoient venus fixer leur séjour ; mais à peine fut-il seul dans ce lieu , que se livrant au désespoir , il ouvrit la fenêtre qui donnoit sur un fossé profond : non , dit-il, toutes les peines qu'on prend pour me sauver sont inutiles ; il n'est plus pour moi d'Azora ; j'ai volé mon pere ; j'ai voulu violer ma sœur ; ma perspective la plus douce est l'échafaut ; terminons d'un seul coup ma vie & tous mes malheurs. Par ce genre de mort du moins j'éviterai d'être pendu , & peut-être quelque chose de pis , & je ne déshonorerai point ma famille.. Il n'eut pas plutôt dit ces mots

qu'il se jeta par la fenêtre ; mais il étoit dit que toutes les fenêtres devoient lui être fatales. Il tomba sur un terrain uni vers le bord extérieur du fossé où il ne se fit point de mal ; la Garde du Chef de la loi qui faisoit sa ronde, en ces lieux, le reconnut, & l'ayant garotté de liens, le conduisit dans les prisons d'Helio-polis.

Le gardien de la prison lui voyant une bague au doigt, lui demanda quelle chambre il vouloit, & à quel prix. Il y a toute apparence, lui répondit Phedos, que vous me prenez pour un autre, & que vous me croyez venu loger ici pour mes menus plaisirs : non pas, interrompit le gardien ; je pense bien qu'il s'agit de puissance, ou quelque chose à peu près ; mais cela ne m'empêchera pas de vous traiter jusques-là avec toute la distinction possible. Et tout en par-

tant ainsi, le Geolier le conduisit à la plus belle chambre de la prison.

Phedos s'étant baissé pour passer par une porte fort basse, vit, à la lueur d'une étroite lucarne au milieu de quatre murailles, dont la nudité n'étoit parée que par une humidité verdâtre, une natte en forme de lit, sur laquelle il fut se jeter pour se livrer à son désespoir.

Alors s'étant apperçu que le Geolier regardoit attentivement sa bague, il la lui donna. Le Geolier n'eut pas plutôt remarqué qu'elle n'étoit que de verre, qu'il dit à Phedos, mais je fais une réflexion; je n'avois pas songé de vous dire que cette chambre est d'une dorique d'or par mois, & qu'il faut me la payer d'avance.

Eh! comment puis-je le faire, mon cher Monsieur, lui dit Erzecan, puisque je ne possède pas une obole. Puissant Orosmade, quels hommes! Et

quel pays où l'on pend les gens , & où on leur demande encore de l'argent pour cela.

Le Geolier , entendant ces mots , y fut peu sensible ; au contraire , il le conduisit dans un lieu souterrain avec des gens demi-nuds qui étoient couchés sur la paille , & qui couverts d'ordures & d'ulcères , buvoient & chantoient au sein de la plus profonde misere.

Phedos voyant leur guaité , leur dit : mes freres , beni soit le fort qui m'amene ici parmi vous ; si vous étiez ici comme moi dans le cas d'être pendus , je vous jure que vous ne seriez pas si joyeux.

Voilà en quoi tu te trompes , lui répondit l'un d'eux , car il n'y en a pas quatre parmi nous qui ne soient condamnés à être pendus ou à être roués. Mon pauvre enfant , si ce fort là t'arrive , il faudra bien que tu prennes

ton mal en patience, & que tu t'en console comme les autres.

Phedos fit effectivement semblant de se consoler de ces discours qui n'étoient pas trop consolans. Ayant été invité à boire avec eux, il reconnut Kranout & ses associés; maudit découpeur de visages, lui dit-il, te voilà donc en ces lieux. Toi qui sçais si bien faire pendre les gens, nous verrons si tu auras bonne grace à l'être, pourvu que le sort ne te réserve pas quelque chose de pis, & dans l'abîme de maux où tu m'as plongé, je ne souhaite d'autre faveur d'Orosmade, que celle de te voir rouer avant moi.

Kranout ne répondit à ces mots que par un souris amer & ironique. A quelques jours de là, un Ecrivain de la loi vint de la part du premier Satrape, lire à Kranout, à Phedos & à tous leurs associés, leur Arrêt de

mort pour le lendemain, & leur apprendre que la Justice les condamnoit tous à être roués vifs, dans la grande Place d'Heliopolis.

A cet Arrêt, tout le sang de Phedos se glaça dans ses veines. Puissant Orosmade ! où m'a conduit le défaut d'éducation. Détestables livres qui avez égaré mon pere ! Faux systêmes de Philosophes, qui prouvez qu'on ne doit point être instruit de la raison avant l'âge de la raison ; vous avez bien opéré avec vos beaux raisonnemens ; vous m'avez conduit à la roue. Hélas ! qui eût dit, lorsque je vis pendre la pauvre Babi, que je serois moi-même un jour rompu en place publique.



CHAPITRE VI.

*Fin de l'Histoire de Phedos , & surprise
agréable du Chinois , & ce qui
s'ensuit.*

PHEDOS fut arraché de sa prison pour être traîné à l'échaffaut. Monté sur le fatal charriot qui le conduisoit au supplice , ses yeux erroient confusément sur la multitude qui se pressoit en foule autour du char : quoi ! dit-il , Olmud , Calista , Azora & mon pere , m'ont donc abandonné ; je vais donc périr du plus affreux supplice , sans avoir vû au moins leurs larmes , m'apprendre que mon trépas , tout mérité qu'il est , leur coûtoit quelques regrets : avant leur mort , j'ai perdu mes parens , & la mienne ne leur laisse pour partage , que l'opprobre qui la

suit & dont ils doivent hériter.

¶ Il vit, en arrivant au lieu du supplice, les débris encore allumés du bucher qui venoit de consumer, au sortir de la roue, les restes du malheureux Kranout & de ses associés.

Déjà il étoit en présence des Juges lorsqu'on apperçut un vieillard qui fendoit la foule avec précipitation, & qui s'écrioit, ô Juges ! ayez égard à mes cheveux blanchis ; souffrez que j'embrasse au moins mon fils , avant que vous me l'enleviez par un trépas ignominieux ; je ne demande point que vous retractiez votre fatal Arrêt ; un malheureux pere n'a pas tant d'espoir. Je ne veux que le voir & mourir après lui.

Et toi , lui dit-il , toi que je n'ai formé de mon sang infortuné que pour te voir la proie des bourreaux , reçois les derniers adieux de celui qui t'a conduit à la roue. O mon fils ! C'est

moi , qui , plus cruel que tes bourreaux , de mes propres mains t'arrache aujourd'hui la vie. O mon cher fils ! avant qu'on nous sépare , qu'il me soit permis de verser , pour la dernière fois , dans ton sein , mes larmes paternelles ; que pour la dernière elles se mêlent aux tiennes ; ton malheureux pere ne te survivra pas long-tems.

Les Juges , touchés des larmes & de la douleur de Caritès , consentirent à lui accorder la grace qu'il demandoit en faveur de son âge & de son nom ; ils le firent approcher en présence des Gardes. Il n'eut pas plutôt vû son fils garotté des liens , appareil de son supplice , que fondant en larmes , en le serrant entre ses bras , il tira de dessous sa robe un poignard , qu'il lui enfonça dans le sein , & duquel aussi-tôt , tout fumant encore du sang de son fils , il se frappa lui-même.

Cet action avoit été si prompte que les Gardes n'avoient pas eu le tems de s'y opposer. Le malheureux Caritès expira sur le champ en tenant son fils pressé contre son sein. Quant à Phedos , le coup donné par une main tremblante & par une main paternelle , n'avoit fait que l'effleurer. Les Juges, effrayés par cette aventure, ordonnerent qu'on suspendit l'exécution de Phedos, & le firent reconduire dans la prison. Soudain , Olmud parut qui fendit la foule & vint se jeter à leurs pieds. Organes des loix , leur dit-il , que vos cœurs attendris s'ouvrent à la pitié ; je n'expose à vos yeux ni la sagesse que j'ai professée toute ma vie , & qui merita votre estime , ni les vertus d'Azora , dont un instant va nous ravir les fruits , ni le malheur de sa mere ; pour vous toucher ; c'est le sang de son pere qui fume encore , qui vous demande la grace de son fils.

Ou si vous refusez à mes larmes la faveur que j'implore, ô Juges ! votre sévérité pourra-t-elle résister à celles d'Azora & de Calista, gemissantes à vos pieds : en ce moment il courut les chercher parmi la foule qui les déroboient aux regards ; elles vinrent tomber avec lui aux genoux des Juges.

Tout le peuple qui étoit présent à ce spectacle versa des larmes ; les Juges en répandirent eux-mêmes, & relevant avec bonté Calista, Azora & Olmud, ils leurs parlerent ainsi : nous ne sçaurions sauver Phedos, parce qu'il est condamné par la loi qui est irrévocable, & que nous ne sommes que les exécuteurs de la loi ; rarement dépend-t-il de nous de l'adoucir. Il n'est qu'un seul moyen de sauver Phedos, & nous ne le pouvons, qu'en cas qu'un autre criminel qui ne seroit pas en notre puissance,

s'offrit volontairement à sa place.

A cet Arrêt, la consternation se peignit sur tous les visages qui s'étoient intéressés pour Phedos, lorsqu'on vit accourir, du milieu de la foule, un homme qui dit : c'est moi qui suis le coupable qui se dévoue volontairement. C'est moi qui suis Akob, ayant contribué plus que personne à égarer ce jeune homme ; il est juste que je péricasse pour lui ; il a déjà voulu me punir de mes coupables conseils. Pour sauver même sa vie à laquelle j'attendois, il a cru me ravir la mienne ; sa fureur trompa son dessein ; il m'a cru mort, & je viens le sauver ; vainement j'ai pensé me soustraire au remord rongeur ; la lumière m'est devenue odieuse, & je sens que les dieux ne reculent souvent l'instant de notre Arrêt que pour le rendre plus terrible. En achevant ces mots, il se jetta comme un désespéré

péré au milieu des débris enflammés du bucher qui le consumerent.

Les Juges, saisis d'effroi & de compassion, ordonnerent aussi-tôt qu'on brisât les liens de Phedos: alors il s'écria, dieux! quelle est l'avantage de la vertu, le crime est à lui-même son propre supplice, & soudain s'allant précipiter sur le corps expiré de son malheureux pere: ô mon pere! lui dit-il, ainsi donc les forfaits de ton fils te coûtent la vie; il vaudroit mieux pour lui n'être jamais né; c'est peu de t'avoir mis comme un scélérat le poignard sur la gorge pour t'arracher ton bien: mon pere, il m'étoit donc réservé de t'assassiner. qu'Akob est maintenant heureux; quand on est criminel comme moi, je sens que la mort est un bienfait.

Olmud l'entraîna avec Calista & Azora dans sa demeure & le consola, en lui disant: votre remords, mon

fils, tout affreux qu'il est, est une juste punition des dieux qui vous châtient, n'en méritez pas une plus grande, en osant murmurer contre leurs décrets; ils vous ont entraîné par degrés jusqu'au fond de l'abîme pour vous montrer que leur main puissante peut vous en retirer quand il leur plaît, & faire grace à vos remords en vous ouvrant une nouvelle carrière de vertus.

Le malheureux Caritès, exemple mémorable des fautes des peres à l'égard de l'éducation de leurs enfans, fut inhumé par les soins d'Olmud, comme Olmud avoit vécu, sans faste & sans pompe; son tombeau n'eut pour tribut que les larmes de sa famille. Ce fut alors qu'Azora, ferrant Phedos entre ses bras pour la première fois: ô vous! lui dit-elle, que je peux maintenant nommer mon frere, vous par qui je puis aujourd'hui sans rougir, envisager mon époux, vous

ependant que je n'ose encore embrasser. Mon cher frere, c'est à vous maintenant à me tenir lieu, avec mon époux & ma mere, du pere que j'ai perdu. O mon frere! qu'il m'est au moins doux, malgré nos malheurs, de pouvoir en ce moment vous aimer avec innocence.

Phedos ne répondit à Azora qu'en l'arrosant de ses larmes, puis la pressant entre ses bras, laissez moi, lui dit-il, ma chere sœur, oublier, s'il se peut, les maux que j'ai causés; de grace laissez-moi, loin de vous, loin de ces lieux que j'ai rendus horribles, laissez-moi aller chercher un trépas honorable. Ma sœur, est-ce à vous de m'aimer, & pourriez-vous jamais chérir celui qui a couronné tous ses forfaits par être le bourreau de son pere?

A quelques jours de là, Phedos, malgré les consolations d'Olmud,

d'Azora & de Calista, ne pouvant supporter l'image effrayante de ses crimes, fut s'enfvelir parmi les Flamines, prêtres de Jupiter, où il expia dans le silence de la plus austere retraite & dans les remords, tous ses égaremens. Pressé enfin par les sollicitations du sage Olmud & de la tendre Azora, il revint à Memphis, dans le sein de sa famille, où il vécut heureux, & où il disoit : j'ai voyagé à travers bien des écueils pour arriver enfin à ce port. Hélas ! je vois bien actuellement que le bonheur qu'on va chercher si loin est dans nous-mêmes ; que de disgraces je me ferois épargné si j'eusse sçu cela plutôt. Mais quelques malheurs qu'ils m'aient causé, benissoit les dieux qui m'ont conduit à la vertu ; je sens que ce n'est que par elle qu'on arrive au bonheur, & je reconnois maintenant qu'il n'est pas si difficile, que bien des gens le croient, d'être honnête homme.

Ibrahim , ayant cessé de parler , s'aperçut que son compagnon dormoit & ronfloit profondément. Oh ! oh ! dit-il , en discourant sur l'Optique , je m'aperçois que j'en ai manqué moi-même , puisque j'ai , contre mon dessein , ennuyé mon compagnon ; ayant dit ces mots en lui-même , il tira le Chinois par la manche : Ah ! Nadine , s'écria Ismazed en se réveillant , & en serrant Ibrahim entre ses bras : Nadine , quand ferons nous unis ?

Mais alors s'apercevant de sa méprise & voyant qu'au lieu de Nadine , qui étoit fraîche & belle , il tenoit entre ses bras le petit homme qui étoit noir & barbu ; il fut honteux de sa méprise ; le sage lui ayant fait en ce moment des excuses de l'avoir ennuyé ; pardonnez-moi , lui dit Ismazed , foi de Chinois , je vous jure que vous m'avez amusé beaucoup ; car c'est votre his-

toire qui est cause que j'ai vû Nadine en songe. Aux dieux me plaise, ajouta-t'il, que j'aye trouvé votre narration trop longue; mais vous m'avouerez qu'il faut que vous ayez une prodigieuse mémoire. Je veux croire, & vous me l'avez trop bien prouvé, qu'elle n'est point aux dépens du sens commun; mais si vous avez ainsi dans la tête, par ordre & dans cette étendue - là l'histoire des trois quarts du genre humain, vous devez être pour un sage, un homme furieusement affairé.

Que cela ne vous surprenne point, lui répondit Ibrahim. Voyant non-seulement les actions mais encore jusqu'aux pensées des hommes; il n'est pas étonnant que j'aye recueilli jusqu'aux moindres de leurs faits. Vous ferez encore moins étonné lorsque vous sçaurez que j'ai un grand registre, écrit de ma main, de tout ce que

ma lorgnette m'a fait voir & que j'intitule d'Anecdotes secrètes du genre humain. Vous y verrez l'intérieur élégant des cercles de Memphis, où le nom de mœurs regne perpétuellement dans la bouche de gens sans mœurs. Vous y verrez l'intérieur grossier des cabanes de l'artisan, où regne le préjugé à la place de la vertu. Vous y verrez l'intérieur obscur & tortueux des cabinets des Magistrats, où regnent les brigues personnelles à la place des droits du peuple & de ceux du Souverain.

Vous pénétrerez dans le réduit étroit & glacé des Auteurs qui s'occupent laborieusement à prodiguer au stile, & souvent au vice, les fleurs dont ils devroient orner la vertu, & vous verrez pourquoi leurs ouvrages qui entraînent avec fureur les suffrages d'une partie de leur siècle, meurent long tems avant leur siècle.

& sont absolument ignorés du siècle suivant; enfin, vous n'avez vû jusqu'ici les hommes que par l'écorce, vous les verrez dans leurs propres foyers. Oh! dit le Chinois, je conçois que ce sont de belles choses à voir; mais en vérité, pardonnez à mon peu de goût, j'aimerois beaucoup mieux voir Nadine, elle me tient lieu du genre humain. Vos peintures ne serviroient qu'à me le faire haïr, & ma Nadine qui en est une des plus belles parties, ne servira qu'à me le faire aimer.

En disant toutes ces choses, ils apprirent que le bruit couroit que le Souverain Nechao venoit de détruire une partie des Mages qui s'étoient venu établir dans l'Egypte. Ismazed voulut voir, pour la dernière fois, ces hommes qui l'avoient si bien fouetté. En arrivant à la demeure de ces Mages, ils virent que le Roi s'é-

toit

toit déjà emparé de toutes les richesses qu'ils avoient acquises contre le but de leur institution. La plupart des Mages même s'étoient déjà retirés; il en vit un jeune, qui, loin de chercher à suivre ses compagnons, paroissoit immobile, & se cachoit le visage avec ses mains. Il sembloit être abbattu par la douleur & vouloir cacher sa confusion aux assistans. Ismazed l'aborda; & à peine l'eût-il vû, qu'il lui jetta les bras au col en pleurant & sans proférer un seul mot. L'un & l'autre se tenoient dans un pareil silence étroitement embrassés, & l'un & l'autre soupiroient & se regardoient en pleurant, sans paroître se soucier de prendre garde à l'assemblée. Ibrahim s'approcha d'eux pour leur faire remarquer que leur conduite sembloit étrange & paroissoit choquer les usages ordinaires. Puissent les dieux m'en punir, dit Ismazed, &

vous m'arrachez de ce lieu, je crois que vos usages ne doivent point trouver mauvais que j'embrasse ma Nadine, quand je la retrouve, ni qu'elle m'embrasse aussi, & je crois vos peuples de trop bons sens pour vouloir se chagriner de la joye que nous éprouvons à nous revoir.

Ibrahim & les assistans se presserent en foule autour de Nadine, pour sçavoir d'elle comment il se pouvoit faire, que sous un habit de Mage, elle fut en ces lieux. Elle leur raconta que le jour qu'Ismazebe disparut, elle avoit été le chercher au bord de la mer où elle fit retentir, de ses cris, le rivage. Que là elle avoit rencontré quelques Mages qui lui avoient dit : jeune fille, nous ne sçavons ce que c'est que votre Ismazebe ; mais il y a un dieu qui s'appelle Orosmade qui exige que vous veniez avec nous dans un grand pays où nous vous

instruïrons de sa part que depuis deux mille ans vos Chinois n'ont sçu ce qu'ils faisoient ni ce qu'ils disoient, & qu'il n'y a que nous qui sçachions ce que nous faisons & ce que nous disons. A ces paroles, ils m'ont entraînée, ajouta-t-elle, en regardant Ismazed, vers le rivage, & m'ont conduit dans un de leurs vaisseaux, où ils m'ont forcée, de la part de leur Orosmade, de me couvrir de cet habit; depuis, ils m'ont soigneusement cachée en ces lieux, où ils ont voulu m'apprendre des sciences qui m'étoient moins précieuses que toi, & où j'ignorois ce que tu étois devenu.

Ce sont eux, lui dit Ismazed, qui ont bien voulu se charger de m'instruire; le Ciel sçait quel fléau ils attachent à leur science. Mais dis-moi, ma Nadine, t'ont-ils aussi voulu fouetter? Tu sçais que notre grand Empereur

ne décerne ce châtiment que pour des crimes énormes & déshonorans. Instruis moi, de grâce, si ces barbares, ont comme à moi, mis à ton égard leur science à ce prix.

Nadine rougit à ces paroles, & protesta qu'ils l'avoient toujours traitée avec respect ; Ismazed la crut sur sa parole, ou fit semblant de le croire ; puis étant rentrés tous trois dans le réduit du sage, mon cher Ibrahim, lui dit il tout bas, aux dieux ne plaise que je soupçonne ma Nadine, mais il me semble que ces maudits Mages ne l'ont point enlevée pour rien. J'ai quelque envie d'essayer un peu sur elle votre lorgnette, sans faire semblant de rien. Hélas ! qui eût dit que je serois un jour dans le cas d'avoir besoin de lorgnette à cet égard. La lorgnette d'Ibrahim ayant été adroitement braquée sur Nadine, sans qu'elle s'en

apperçut, avec quelle joye Ismazedne remarqua-t-il pas combien son ame étoit pure & digne de lui. A quelques jours de là, ils se donnerent leur foi réciproquement devant Ibrahim, en attestant *le tien* * de la pureté & de la solidité de leurs nœuds. Et quand ils furent unis, Ibrahim dit au Chinois, grace à ma lorgnette, vous êtes sûr du cœur de votre épouse; les mariages seroient plus rares si chacun des hommes qui contractent cet engagement, avoit une lorgnette pour lire dans le cœur de celle à laquelle il va s'unir.

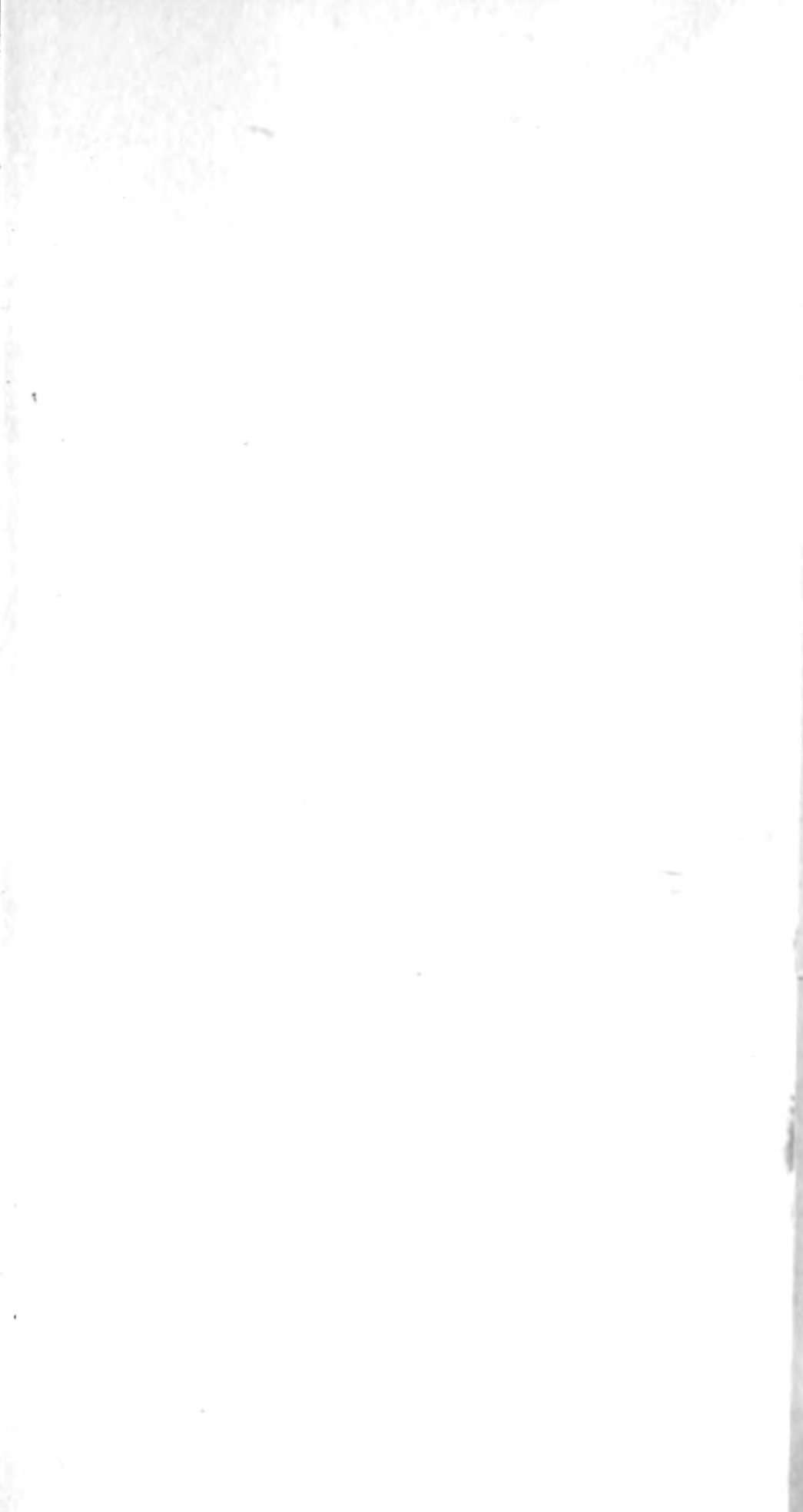
* *Nota. Le Dieu des Chinois.*

E I N.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PH.D. THESIS
SUBMITTED TO THE FACULTY OF THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
IN CANDIDACY FOR THE DEGREE OF DOCTOR OF PHILOSOPHY
BY
[Name]
[Department]
[Date]

ABSTRACT





GR Guerineau de Saint-Peravi, J
355 Nicolas Marcellin
G84 L'optique
ptie.2

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 09 01 07 001 3